{BnF

gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

Beaufort d' Hautpoul, Anne Marie de (1763-1837). Poésies diverses dédiées au roi , par Mme. la Comtesse d'Hautpoul. 1821.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

POÉSIES DIVERSES.

DE L'IMPRIMERIE DE L.-T. CELLOT, RUE DU COLOMBIER, N° 30.

POÉSIES

DIVERSES,

DÉDIÉES AU ROI,

PAR

Mme LA COMTESSE D'HAUTPOUL.

Les talens peuvent tout quand un roi les honore.
CLIO A SES SŒURS.

A PARIS,

CHEZ FRANÇOIS LOUIS,

A SA LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ANGLAISE,

RUE HAUTEFEUILLE, Nº 10.

1821.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

AU ROI.

L'HÔTE simple des champs porte au pied des autels
Les prémices des fruits qu'il cultive et moissonne;
Ces champêtres tributs, qu'avec amour il donne,
Sont accueillis des Immortels.
Comme eux, grand ROI, du plus modeste hommage
Vous daignez accepter l'offrande sans valeur;
Et lorsque ce bienfait illustre mon ouvrage,
J'ose espérer la gloire, et je crois au bonheur.

LA COMTESSE D'HAUTPOUL.

POÉSIES DIVERSES.

POÉSIES DIVERSES.

CLIO A SES SŒURS,

POÈME

DÉDIÉ AU ROI.

Ces rives, ce vallon, cet éternel printemps,
O Muses! ô mes sœurs! n'inspirent plus vos chants;
L'écho n'en redit plus la divine harmonie;
Tout se tait dans ces lieux consacrés au génie.
Moi-même j'ai senti l'inflexible burin,
Dans ces jours de douleur, s'échapper de ma main;
Mais lorsque d'un long deuil la terre enfin respire,
Qu'aux genoux de Vénus Mars désarmé soupire,
Déesse des beaux-arts et fille de Thémis,
La Paix descend des cieux sous les traits de Louis.
Les vertus de ce Roi, sa bonté, sa clémence,
Des astres ennemis corrigeant l'influence,

Promettent aux mortels un nouvel âge d'or,
Aussi pur, aussi doux, et plus fertile encor.
Quand des jours de bonheur l'espoir se renouvelle,
Reprenez, ô mes sœurs! votre lyre immortelle:
Chantez, le Roi lui-même écoute vos accens;
Amenez sur ses pas les beaux-arts renaissans.
Ses bienfaits, je le sais, suffisent à sa gloire,
L'Amour, avant Clio, gravera son histoire,
Et son auguste front, couronné d'oliviers,
Calme et majestueux, n'attend pas nos lauriers;
Mais au charme des vers sa belle âme est sensible;
Allez le consoler de sa grandeur pénible;
Que ce noble dessein vous inspire aujourd'hui
Des accords et des vers qui soient dignes de lui.
C'est toi qui dois parler, Muse de l'épopée;
Reprends la lyre antique à tes mains échappée,
Inspire un autre Homère; en ses vers, plus heureux,
Il n'aura point recours aux héros fabuleux;
La simple vérité parlera sans rien feindre:
Ce qu'il fallut créer, on n'a plus qu'à le peindre.
Melpomène, à l'amour, au courage, aux douleurs,
Prête encor tes accens, ton poignard et tes pleurs;
C'est toi qui des héros ressuscites la cendre,
Sais les représenter, et sais les faire entendre;
Tout renaît par ton art, et tout cède à ta voix,
Le temps, les lieux, la mort, les peuples et les rois.
Mais à peine sorti des horreurs de la guerre,
Victime trop long-temps d'un destin sanguinaire,

Détestant ses fureurs, le paisible univers
Veut des tableaux plus doux et des pleurs moins amers;
Il veut sentir encor l'émotion divine
Qui naît d'un simple adieu prononcé par Racine;
Déjà se consolant à l'aspect des vertus,
Il revoit une Esther et retrouve un Titus;
Si pour les célébrer il manque le poète
Des vertus, de l'amour, éloquent interprète,
Il peut renaître encor..... toujours d'heureux essais
Dans les jeunes talens préludent aux succès.
A tes jeux solennels doit succéder Thalie;
Un aimable enjoûment à sa raison s'allie;
Philosophe léger et critique sans fard,
Elle assemble ses nœuds, les démêle avec art;
Et sous des traits badins peignant le ridicule,
Amuse jusqu'au sot que frappe sa férule,
Emprunte de l'amour un intérêt nouveau,
Et sait des passions animer son tableau.
Mais changeant d'attributs, par un honteux délire,
Thalie a fait pleurer, Melpomène a fait rire.
Le drame avait déjà confondu tous vos droits:
Nouvel usurpateur, bravant comme eux les lois,
Brouillant sans art Quinault, Crébillon et Molière,
Le mélodrame ouvrit la facile carrière
Où se précipitaient une foule d'auteurs
De la triple unité plaisans réformateurs.
Le mauvais goût du siècle est peut-être une excuse,
Et l'on a réussi quand le public s'amuse.

Molière y souscrivit; le public à la fin
Souffrit le Misantrope en faveur de Scapin.
Mais alors aux bouffons la scène était livrée,
L'oreille s'étonnait d'une langue épurée;
D'un intérêt nouveau le cœur était surpris,
A l'art qui l'entraînait il refusait le prix.
Il fallut malgré soi céder à son empire;
Sans jeux de mots grossiers on consentit à rire,
Et la scène, au bon ton formant ses auditeurs,
Fut le fléau du vice et l'école des mœurs.
Thalie, à ces beaux jours nous renaîtrons encore;
Les talens peuvent tout quand un Roi les honore.
L'auteur sensible et fier, animé d'un regard,
Franchit d'un vol heureux les limites de l'art;
Si le goût dépravé naît sous la tyrannie,
Le règne des bons rois est celui du génie.
Pour enchanter les yeux, pour émouvoir les cœurs,
Terpsichore, en dansant sur un tapis de fleurs,
Bientôt d'un pied léger volera sur vos traces;
Émule de Zéphire et rivale des Grâces,
Au joug de la mesure elle asservit ses pas,
Nymphe, reine ou bergère, elle offre mille appas;
Et sans autre secours que ses danses légères,
Peint tous les sentimens et tous les caractères.
Ah! du meilleur des rois amusez les loisirs;
Il donne le bonheur, offrez-lui les plaisirs.

Reviens, jeune Erato, dont le tendre délire
Sur les sensibles cœurs exerce un doux empire.

A varier ses traits l'Amour ingénieux,
Sous mille aspects divers se présente à tes yeux.
Ardente à le saisir dans ses métamorphoses,
Peins le fils de Vénus le front paré de roses;
Dis-nous ce qu'ont souffert de fidèles amans,
Leurs plaisirs passagers suivis de longs tourmens;
Du soupçon inquiet exprime les alarmes,
Et d'un premier aveu le trouble plein de charmes.
A tes discours naïfs, à tes récits touchans,
Mêle encor la douceur de tes tendres accens;
On aimera toujours la plaintive romance;
Le regret l'inventa pour adoucir l'absence.
Mais j'entends résonner de rustiques pipeaux,
C'est Euterpe; elle part et retourne aux hameaux.
Simples cultivateurs que les champs ont vu naître,
Reprenez la houlette et la flûte champêtre;
Allez, tracez gaîment de fertiles sillons,
Près du toit paternel vous ferez vos moissons;
Ramenés pour toujours dans vos tranquilles plaines,
Vous ne quitterez plus vos bois ni vos fontaines,
Vous cueillerez les fruits de vos arbres nouveaux,
Vous veillerez sans crainte au soin de vos troupeaux
A vos dix-neuf printemps souriront les bergères;
Ce bel âge n'est plus la terreur de vos mères,
Et Mars ne viendra plus vous ravir à l'Amour.
Lorsque dans le bercail vos agneaux de retour
N'exigent plus de soins, sous les ormes antiques
Reprenez vos chansons et vos danses rustiques.

De ces bois où Zélie en secret vint pleurer,
L'écho depuis long-temps n'a fait que soupirer;
Lorsqu'un doux avenir à vos yeux se déploie,
Qu'il redise vos chants et d'amour et de joie;
Et qu'un autre Delille, en peignant les vergers,
Rende les rois jaloux du bonheur des bergers.

Prompts à changer de mœurs, d'esprit et d'habitude,
Les Français, pour la gloire abandonnant l'étude,
Au seul appel de Mars ont tous été guerriers,
Et les plus jeunes fronts s'ombragent de lauriers.
J'admire avec douleur ce superbe courage,
Malgré tant de cyprès il obtient mon hommage;
Mais, hélas! sans frémir je ne traçai jamais
Du conquérant cruel les funestes succès.
Jamais ce favori d'une infidèle gloire
N'a gardé dans ses mains les fruits de la victoire;
De vingt ans de combats, de champs couverts de morts,
Que reste-t-il? des pleurs, des tombeaux, des remords.
Plus d'arts, plus de talens, de savoir, d'industrie,
Pour un sol étranger ils quittent leur patrie;
La campagne a perdu ses travaux et ses mœurs,
Les guérets n'offrent plus les moissons ni les fleurs;
Et ce même vaisseau qui sur les mêmes ondes
Apportait dans nos ports les tributs des deux mondes,
D'une aveugle fureur terrible monument,
N'échange que la mort sur ce vaste élément.
Que la paix te ramène, ô sublime Uranie!
Embrase tous les cœurs du feu de ton génie.

La nature est soumise à qui sait la dompter;
Instruit par tes leçons, l'homme osa le tenter;
De ses habiles mains l'activité féconde
Fertilisa la terre et sut maîtriser l'onde;
Son âme s'agrandit; d'un œil religieux
Il osa mesurer l'immensité des cieux;
Du monde sur son axe il fit tourner la sphère;
Il enchaîna les vents, dirigea le tonnerre;
Luttant contre ses maux, par un nouvel effort
Il vainquit la douleur et repoussa la mort.
Des signes convenus peignirent ses pensées;
A jamais sur l'airain elles furent tracées.
Pour enivrer les sens, des arts plus enchanteurs
A ces fruits du savoir vinrent mêler des fleurs.
Mais les arts sont des jeux, ils charment, ils séduisent;
Et tes livres sacrés aux mortels qu'ils instruisent
Ouvrent des champs nouveaux à de nouveaux essais.
Par une longue étude achetant tes bienfaits,
Le savant qui parcourt une docte carrière
Illustre son pays, l'enrichit et l'éclaire.
Louis, de Polymnie ayant fixé le choix,
En reçut l'éloquence, et le goût, et la voix;
Et la Muse, attachée à son sublime ouvrage,
Voulut suivre ses pas sur un lointain rivage;
Lorsqu'un Dieu bienfaisant vient le rendre aux Français,
Polymnie avec lui se place sous le dais,
Et, pour mieux signaler une faveur constante,
A la fidélité prête sa voix puissante.

Rejoignez votre sœur; par vos efforts divers
Qu'un nouveau siècle encor date dans l'univers!
Pour moi, je dois rester près de la Renommée;
A graver ses récits ma main accoutumée,
A déjà su fixer sur l'immortel airain
Les traits calmes et purs de ce grand souverain.
Exempt de passions, en sa raison sublime,
Des maux de ses sujets il a sondé l'abîme,
Et d'un rayon divin son génie éclairé
Voit qu'avec des Français tout sera réparé.
Combien je citerais de preuves de clémence,
De généreux projets, de traits de bienfaisance!
O Roi dont la sagesse assure à tes sujets
La liberté, les mœurs, la croyance et la paix,
Que ton nom va briller aux fastes de l'histoire!
Toi seul de Charles V égaleras la gloire.
Un peuple déchiré par mille factions,
Armant contre lui seul toutes les nations,
Versant des flots de sang sur d'immenses ruines,
Accablé sous le poids des vengeances divines,
Retrouve, au pied du trône où régnaient tes aïeux,
La paix avec le monde et le pardon des cieux.

LA MORT DE SAPHO,

HÉROÏDE

COURONNÉE A L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX.

PHAON! reçois encor ces tristes caractères,
Des soupirs de l'amour tendres dépositaires;
Prends pitié de mes maux, partage mes douleurs,
Et pour dernier tribut accorde-moi des pleurs.
Je ne veux plus, Phaon, rappelant tes tendresses,
Me faire un titre vain de tes fausses promesses;
Et trompeur et léger, tu m'as manqué de foi;
Phaon, l'ingrat Phaon n'est plus digne de moi.
Mais je brûle et je meurs..... une trop chère image
Me poursuit, me devance..... elle est sur ce rivage,
Dans le fond de ces bois, au sein de ce rocher,
Dans ce cœur, dont en vain je voudrais l'arracher.
Je t'adore, et te hais..... Ou brûlante, ou glacée,
Je fuis ton souvenir ou cherche ta pensée.
Je te nomme barbare, et les noms les plus doux
Succèdent à ce nom dicté par le courroux.
Je t'accuse, et mon cœur, trop facile et trop tendre,
De mes jaloux transports est prompt à te défendre;
Et si je goûte, hélas! un instant de repos,
Un songe, un souvenir, éveillent tous mes maux;

J'appelle à mon secours mes talens et ma lyre,
Mes doigts semblent glacés, ma faible voix expire.....
Ah! qu'ils sont loin de moi ces fortunés momens
Où la Grèce attentive applaudissait mes chants;
Où sur mille rivaux animés par ma gloire,
Et ma lyre et mes vers remportaient la victoire!
Autour de moi l'amour faisait brûler l'encens;
Mes rivaux, à mes pieds, devenaient tous amans.
Je repousse aujourd'hui les honneurs de la Grèce.
De mon front les lauriers fatiguent la tristesse;
Je hais jusqu'à ma gloire, et cesse de goûter
Des succès que Phaon ne daigne plus compter.
Qu'il m'a ravi de biens ce jour, source de larmes!
On adorait Vénus, on célébrait ses charmes;
Les filles de Lesbos entouraient ses autels,
Et nos chants lui portaient l'hommage des mortels.
Tu partageais nos vœux; la déesse attendrie,
Par les mains de l'Amour t'envoya l'ambroisie;
Tu répandis sur toi ce parfum précieux,
Et plus beau qu'Apollon tu parus à nos yeux.
Je tremblai, je rougis; mais ta beauté fatale
De chaque Lesbienne avait fait ma rivale;
Sur leurs fronts ingénus je surpris leurs secrets,
Et comptai par mes maux leurs dangereux attraits.
D'un désordre si doux je redoutai l'empire;
Pour le faire oublier j'eus recours à ma lyre,
Et les feux du génie allumés par l'amour
Embrasèrent Phaon, qui frémit à son tour.

Tu l'éprouvais alors ce trouble heureux de l'âme,
Ce sentiment si vrai qui l'élève et l'enflamme,
Ce soin de se chercher, ce charme à se revoir,
Les désirs, les tourmens, les soupçons et l'espoir;
Cet invincible attrait vers un objet qu'on aime :
Tu sentis qu'être aimé donne le bonheur même.
Cette vive étincelle a passé dans mon cœur,
Mes yeux trop indiscrets ont nommé mon vainqueur;
Ces yeux, dont tout Lesbos a vanté la tendresse,
Où Vénus a placé sa flamme enchanteresse,
Où tu cherchais l'espoir et trouvas tant d'amour,
Tu veux que dans les pleurs se noyant chaque jour,
Ils disent que Sapho, de douleur consumée,
Aime toujours Phaon, et n'en est plus aimée.
Mon malheur éclatant manquait à tes plaisirs;
Il te fallait, ingrat, mes glorieux soupirs;
Et, fier de mes tourmens, abreuvé de mes larmes,
Tu crois par ce triomphe ajouter à tes charmes.
Le ciel, le juste ciel te réserve à ton tour
Les soupirs et les pleurs que je donne à l'amour.
Sur un tendre soupçon quand ta bouche éloquente
Après mille baisers rassurait ton amante,
Quand ses bras te pressaient sur son sein amoureux,
Quand l'orgueil et l'amour éclataient dans tes yeux,
Pouvait-elle penser que ces baisers de flamme,
Que ces regards si doux, interprètes de l'âme,
Tes larmes, tes soupirs, tes sermens répétés,
Étaient d'un cœur perfide autant de faussetés?

Pouvait-elle penser que ton âme inhumaine
Renfermait un amour plus cruel que la haine ?
Tu me fuis, mais en vain ; eh ! quels lointains climats
Pourraient te dérober à l'ardeur de mes pas ?
Je braverai pour toi les flots, les vents, l'orage;
L'amour désespéré manque-t-il de courage?
Que puis-je craindre encor? j'ai perdu le bonheur,
Et la mort n'est pour moi qu'un terme à la douleur.
L'amitié me trahit et Phaon m'abandonne.
Amie ingrate et chère, hélas! je te pardonne :
Dans l'excès de mes maux, malgré mon désespoir,
Haïr ce que j'aimai n'est point en mon pouvoir;
Puisse-t-il, plus constant à son ardeur nouvelle,
Épargner à ton cœur de le voir infidèle !
Phaon, j'ai trop senti combien tu sais charmer,
Pour faire à mon amie un crime de t'aimer.
Mais que dis-je? où m'entraîne une lâche faiblesse ?
De ton barbare cœur je plaindrais la détresse !
Tu connus mon amour; loin de te redouter,
Te peignant mon bonheur, je croyais l'augmenter;
Et des bras d'un amant je volais attendrie
Épancher tout mon cœur dans le cœur d'une amie.
Eh bien ! venez, cruels, me contempler tous deux ;
Venez, que mes tourmens ajoutent à vos feux.
Ah ! pourquoi dédaignant la conquête d'Alcée,
Sur Phaon inconnu portai-je ma pensée?
Dis-moi donc par quel art tu m'as su captiver ?
Tes désirs jusqu'à moi devaient-ils s'élever ?

Si je ne t'eusse aimé, que serait ta mémoire?
Mon amour n'est-il pas ton seul titre à la gloire?
Élevé par lui seul au-dessus des mortels,
Tu respiras l'encens offert sur mes autels.....
Dans mon abaissement d'Amour tu vois l'empire:
Soupirer à tes pieds, moi pour qui tout soupire,
Dont le nom doit durer autant que l'univers!
Si l'on connaît Phaon, ce sera par mes vers!....
Ah! cessons de nourrir une ardeur trop funeste,
Et fuyons à jamais ce jour que je déteste.
Si je ne puis, hélas! vivre sans t'adorer,
Mourons, et que la Gloire ose encor me pleurer.
Tu connais ce rocher; sa cime audacieuse
S'élève avec orgueil sur la mer orageuse;
Mugissans de fureur, les flots, heurtant ses bords,
Tentent pour l'égaler de stériles efforts;
Eole les seconde, et leur rage inutile
Veut attaquer en vain ce rocher immobile:
Le roc, inébranlable au choc de l'élément,
Voit la vague qui s'enfle et meurt en écumant.
Dans ces flots orageux mille amans trop sensibles
Ont cherché des tourmens moins longs et moins pénibles.
L'Amour, qui fit leurs maux, me blessa de ses traits;
J'y puis chercher comme eux une éternelle paix.
D'un jaloux désespoir ne mourons point victime;
Qu'un sentiment plus pur me soutienne et m'anime;
Arrachons le cruel de ce cœur trop épris.....
L'amour naît par l'estime et meurt par le mépris.

Brisons en expirant une honteuse chaîne;
Les siècles étonnés ne croiront qu'avec peine
Que Sapho soupira sans inspirer l'amour.
La mer m'ouvre son sein; adieu, fatal séjour,
Lieux où mon repentir égala ma faiblesse.
O filles de Lesbos! redoutez la tendresse;
Plaignez mon désespoir, évitez mes douleurs,
Qu'au moins votre repos soit le fruit de mes pleurs!
Que ma mort à l'Amour consacre ce rivage.
Et toi que j'adorai, dont le seul nom m'outrage,
De son indigne choix Sapho va se punir;
Je rougis de t'aimer, c'est plus que te haïr.

LA MORT DE LUCRÈCE,

HÉROÏDE.

ROMAINS dont les vertus et le mâle courage
Ont trop long-temps souffert un honteux esclavage,
Rassemblés à ma voix, amis, parens, toi..... vous!
Que je nomme en tremblant du nom sacré d'époux;
Ces longs habits de deuil, mon désespoir, mes larmes,
Ont déjà préparé vos esprits aux alarmes;
Mais quel que soit l'effroi qui trouble vos grands cœurs,
Vous ne concevrez pas l'excès de mes malheurs.
Vengez-vous, vengez-moi des attentats d'un traître;
Le crime fut affreux, le supplice doit l'être.
Sextus..... quel nom fatal échappe à ma fureur!
A ce nom tout mon sang s'est porté vers mon cœur;
Était-ce en rougissant, désolée, éperdue,
Que Lucrèce devait reparaître à ta vue,
O mon cher Collatin! et faut-il t'accabler
Des secrets odieux que je vais révéler?
Ils ne sont plus ces jours où digne de ta chaîne,
J'étais loin de sentir et la honte et la haine;
J'ignorais du remords les soucis dévorans;
Sans trembler, sans rougir, j'embrassais mes enfans.
De ma frêle beauté s'applaudissait ma mère,
Du bruit de mes vertus sa tendresse était fière;

De leur timide éclat Rome semblait jouir,
Et d'un léger soupçon n'eût osé me flétrir.
O regrets! ô tourmens! une main ennemie
Sur moi, sur tous les miens a versé l'infamie;
Elle égara mes sens par l'horreur de mon sort,
Me proposant le crime ou l'opprobre et la mort.
J'étais déshonorée ou j'étais criminelle,
Il fallait devenir ou paraître infidèle.....
Grands dieux! j'osai choisir... mais je m'en punirai;
Mon époux fut trahi..... mais je le vengerai.
Au milieu d'un festin, dans la joie et l'ivresse,
Nos époux, de l'hymen épanchant la tendresse,
De leurs femmes entre eux célébraient la beauté,
Vantaient le chaste amour et la fidélité.
L'amour à Collatin prêtant son éloquence,
Dans le cœur de Sextus le désir prit naissance;
Mais pour lui déguiser un projet odieux,
Il feignit de douter du pouvoir de mes yeux.
«Partons, dit mon époux, et courons les surprendre,
»Nos femmes en ce jour sont loin de nous attendre;
»Nous jugerons leurs cœurs autant que leurs appas.»
Il dit, vole, et vers Rome ils ont suivi ses pas.
Les femmes des Tarquins, sans blesser la sagesse,
S'abandonnaient aux jeux qu'inventa la jeunesse.
Triste, et dans Collatie oubliant les plaisirs,
A de simples travaux j'occupais mes loisirs.
Tous les jeunes guerriers me nomment la plus belle;
Ils osaient ajouter, hélas! la plus fidèle!

A retourner au camp obligés par la nuit,
Ils partent; mais Sextus revient seul et sans bruit.
« J'ai bravé vos attraits, dit-il, et leur présence
»Me fait déjà payer ma coupable imprudence;
»J'ignorais leur danger quand je suivis les pas
»De l'heureux possesseur de si rares appas.
»Mais du fier Collatin l'orgueilleuse tendresse
»Voulut par tous les yeux faire admirer Lucrèce;
»Et sachant mal jouir d'un trésor ignoré,
»A fait naître l'amour dont je suis enivré.
»Ah! que n'a-t-il caché son bonheur et vos charmes! »
« Un cœur pur est exempt de jalouses alarmes,
»Répondis-je à Sextus; j'adore Collatin..... »
Sextus tombe à mes pieds et veut saisir ma main.
Je recule d'horreur, il redouble d'audace;
Je veux fuir, il m'arrête; il prie, et je menace.
Un esclave à mes cris accourt.... mais, ô fureur!
Sextus vole vers lui, Sextus perce son cœur;
Il tombe, et de son sang je suis teinte moi-même.
« Je n'écoute plus rien dans mon délire extrême,
»Me dit-il; tu le vois, de qui veut m'outrager,
»Et ce glaive, et ce bras, sont prêts à me venger.
»Tremble, ou cède à mes vœux; nul effort ne m'arrête;
»Tu seras ma victime ou seras ma conquête.
»Je ne sais point languir en des fers douloureux,
»Ni prendre pour vertus des dédains orgueilleux.
»Le même fer plongé dans ton cœur qui me brave,
»Je t'unirai sanglante à ce sanglant esclave;

»Rassemblant nos guerriers de tes charmes épris,
»Je dirai qu'en ces lieux je vous avais surpris;
»Que d'un époux trompé j'ai dû venger la gloire.
»Je t'arrache le jour, je flétris ta mémoire;
»Ta mort semblera juste aux plus généreux cœurs;
»Ton époux, tes enfans rougiront de leurs pleurs;
»Ma rage te suivra même au rivage sombre,
»J'irai dans les enfers souiller jusqu'à ton ombre.»
D'épouvante glacée, et muette long-temps,
Je ne sais qu'opposer à ses emportemens;
Et le monstre, enhardi par mes pleurs, mon silence,
Teint de sang, furieux..... O Lucrèce!... ô vengeance!
Il est temps, cher époux, de m'affranchir du jour,
De finir mes tourmens, et de venger l'amour.
Publicola, Brutus, Collatin..... ô mon père!
Ce poignard va punir un crime involontaire;
Mais je veux que sanglant et sortant de mon sein,
Il soit plongé par vous dans le cœur de Tarquin;
Que son père abattu, privé de sa couronne,
Apprenne que Lucrèce a renversé son trône.
En de coupables mains le sceptre est dangereux,
Et qui règne sur vous doit être vertueux.
Que sa race à jamais proscrite et fugitive,
Apaise les douleurs de mon ombre plaintive!
Approchez, mes enfans; dans mes bras maternels
Venez, et recevez des adieux éternels.
Je meurs..... vengez ma mort, conservez ma mémoire;
Je laisse à l'avenir tout le soin de ma gloire.

ACHILLE ET DÉIDAMIE,

IMITATION LIBRE

DE L'ACHILLEIDE DE STACE.

CHANT PREMIER.

Muse ! quittons les bois et les scènes champêtres ;
Sur de faibles pipeaux, à l'ombrage des hêtres,
Ne chantons plus l'Amour, le printemps, les bergers ;
D'un plus hardi sujet bravons tous les dangers.
Le seul génie a droit aux palmes immortelles,
Ce n'est qu'en s'élevant qu'il fait croître ses ailes.
Mes préludes légers, mes timides accens,
Vont se changer enfin en de plus nobles chants.
Osons, Muse ! le prix appartient à l'audace,
Et la gloire m'attend au sommet du Parnasse.
Je n'invoquerai point, en un début pompeux,
Apollon, les Neuf Sœurs, ou quelque nom fameux.
Pour peindre un tendre fils, doux espoir de sa mère,
Je n'emprunterai point une image étrangère ;
Et mes yeux attendris et mon heureux pinceau
N'iront pas chercher loin les traits de mon tableau.
Que de fois j'ai cru voir (tant l'amour est facile !)
Mon époux dans Hector, et mon fils dans Achille !

Sous d'autres noms, sans cesse on retrouve en mes vers
Ces objets à mon âme et précieux et chers;
O vous qui m'inspirez, relevez cet ouvrage;
Vous m'en offrez les traits, je vous en dois l'hommage.
Déjà l'heureux berger, rival de tant de rois,
Du trône et de l'autel osant braver les droits,
Ravisseur imprudent de la coupable Hélène,
Sur un vaisseau troyen fendait l'humide plaine;
Il touchait de la proue à ce détroit fameux
Où la plaintive Hellé, que poursuivent les dieux,
Commande en gémissant aux flots qu'elle déteste;
Quand Thétis, prévoyant un avenir funeste,
De son lit de cristal s'élance avec ses sœurs,
Le teint pâle et le sein inondé de ses pleurs;
Elle a senti l'effort de la rame adultère;
Thétis était déesse, et Thétis était mère;
Les destins de son fils lui sont tous apparus.
Vers sa source en grondant remonte le Prixus,
La mer en bouillonnant revoit sa triste reine,
Et ne peut contenir son onde souveraine.
Mais élevant sa tête, et divisant les flots,
Thétis de ses malheurs se plaignit en ces mots:
« Trop coupable berger, c'est moi, c'est moi, dit-elle,
» Que menace en secret ta flotte criminelle.
» Protée, oracle vrai, m'a prédit nos revers;
» Mes yeux sur l'avenir par lui se sont ouverts.
» Je connais, ô mon fils! quel danger t'environne.
» Agitant ses flambeaux, la terrible Bellone

»Conduit au roi Priam ces attraits dangereux
»Qui vont armer la terre et diviser les dieux.
»Des dieux mêmes, des dieux la suprême alliance
»Peut moins pour Ménélas que ta seule présence.
»O mon fils! à ton bras le succès réservé
»Sans toi, sans ta valeur ne peut être achevé.
»Mais que m'importe à moi cette gloire funeste,
»S'il faut que de mon sang elle épuise le reste;
»S'il faut, des jours d'un fils éteignant le flambeau,
»Sur le champ de victoire ériger son tombeau?
»Hélas! qui m'inspira la fatale imprudence
»De remettre à Chiron les soins de son enfance?
»Un farouche Centaure, en secondant leurs vœux,
»Fit son berceau d'un antre, et des combats ses jeux.
»Que n'ai-je, de l'amour écoutant les alarmes,
»Écarté loin de lui le tumulte et les armes,
»Et par les doux plaisirs enchaînant sa valeur,
»Aux charmes du repos accoutumé son cœur?
»Pourquoi l'ai-je privé des baisers d'une mère?
»Ai-je donc oublié qu'un mortel est son père?
»Pourquoi, lorsque la flotte a sillonné mon sein,
»N'ai-je pas englouti jusqu'au dernier Troyen?
»Pourquoi, fille du Ciel, n'ai-je pas sur leur tête
»Amoncelé les vents, excité la tempête?
»Du sage Ménélas le rival odieux
»Nous eût rendu la paix en ce naufrage heureux.
»Il en est temps encor; j'irai trouver Neptune,
»Il plaindra de Thétis l'immortelle infortune;

»Et la mer et les vents, dociles à sa voix,
»De Neptune en courroux reconnaîtront les lois;
»Et l'on verra s'unir sous la vague écumante
»Et l'amant ravisseur et l'adultère amante.»
Elle dit : à ses yeux le monarque des mers
Paraît, et les tritons font retentir les airs.
Le dieu guide son char, et les coursiers dociles
Pressent leurs pas tardifs sur les ondes tranquilles;
Et l'immense baleine, et le noble dauphin,
Tout le peuple des eaux, fêtant son souverain,
Bondit autour du char, ou plonge, ou se déploie,
Et par cent jeux divers cherche à peindre sa joie.
L'ivresse d'un festin par l'Océan offert,
Brille encor dans les yeux du second Jupiter;
Le plaisir est empreint sur son front redoutable,
Et donne à tous ses traits une douceur aimable.
Thétis à son aspect sent renaître l'espoir ;
Elle approche du dieu : « J'implore ton pouvoir,
»Lui dit-elle, ô mon père ! ô roi des mers profondes !
»Laisseras-tu voguer le crime sur tes ondes ?
»Depuis que l'homme adroit sait commander aux flots,
»Depuis que l'on a vu le complice d'Argos,
»L'intrépide Jason, diriger un navire,
»L'audace du mortel insulte à notre empire;
»Chaque jour méditant quelques forfaits nouveaux,
»Bravant avec succès l'obstacle de tes eaux,
»L'homme franchit au loin tes barrières sacrées,
»Et joint les nations par tes lois séparées.

»L'injuste et téméraire arbitre de l'Ida
»Revole vers les bords où Vénus le guida;
»Sa rame à coups pressés frappe l'onde paisible:
»O Neptune! à mes pleurs ne sois pas insensible,
»Ravis à cet amant la perfide Beauté
»Qu'il osa conquérir sur l'hospitalité.
»Prévois les maux affreux qu'il prépare à la terre,
»Plains surtout ma douleur.... c'est celle d'une mère.
»Elève sur les flots ce terrible trident,
»Ordonne la tempête et déchaîne le vent.
»Ta redoutable voix, appelant la vengeance,
»Prouvera ta justice autant que ta puissance.
»Mais non, c'est à moi seule à diriger les coups:
»Permets qu'à mes tourmens mesurant mon courroux,
»Je dispose un seul jour de ton empire auguste;
»De toutes les fureurs en est-il de plus juste?
»C'est mon sang, c'est Achille adoré de Thétis,
»C'est une mère en pleurs qui redemande un fils.»

En s'exprimant, Thétis oppose un sein d'albâtre
Au coursier qui s'arrête, et la vague idolâtre
Caresse en se jouant la déesse des flots.
Neptune avec douceur répondit en ces mots:
«Ne formez plus, ma fille, une telle pensée;
»Je plains ce désespoir de votre âme oppressée.
»Le Destin aujourd'hui vous parle par ma voix,
»Les dieux mêmes, les dieux sont soumis à ses lois.
»Sa volonté suprême est qu'une longue guerre
»Par ses cruels excès épouvante la terre.

»Jupiter, des combats a décidé le cours ;
»Il en a mesuré les exploits et les jours.
»Son immuable arrêt veut qu'un affreux carnage
»De la fière Ilion ensanglante la plage.
»Consolez-vous, du moins, par le sort glorieux
»Qu'accorde à votre fils le souverain des dieux ;
»Qu'il vous semblera grand au milieu des batailles !
»Que de mères en deuil suivront des funérailles !
»Que de coups valeureux, réservés à son bras,
»Sauront, ou précéder, ou venger son trépas !
»Tantôt vous le verrez, de victimes fumantes
»Au cours du fleuve offrir les entraves sanglantes,
»Ou, traînant à son char les dépouilles d'Hector,
»En superbe vainqueur insulter à sa mort ;
»Et son bras triomphant (tel est mon sacrifice)
»Des murs que j'ai bâtis détruira l'édifice.
»De votre époux mortel cessez donc de gémir ;
»Si dans les champs Troyens votre fils doit mourir,
»Si ses ans sont comptés, une vie aussi belle
»Égalera sa gloire à la gloire immortelle.
»Bientôt une autre main saura tarir vos pleurs ;
»Pyrrhus doit naître un jour pour calmer vos douleurs.
»Vous-même, reprenant les droits de la naissance,
»Vous obtiendrez des dieux une juste vengeance.
»Les Grecs ne pourront plus échapper à vos traits,
»Ils paîront cher vos pleurs, leur gloire et leurs forfaits.
»Un perfide signal, du haut du Capharée,
»Saura tromper les yeux de leur troupe égarée,

»Poursuivant sur les mers de nocturnes flambeaux
»Qui d'écueils en écueils conduiront leurs vaisseaux;
»A votre bras vengeur ils livreront Ulysse,
»Et vous pourrez alors punir son artifice. »
A ce discours Thétis frémit, baisse les yeux;
Pour son timide amour qu'importe un nom fameux?
En vain le sort menace, une mère alarmée
Saura tromper les dieux, les destins et l'armée.
Elle nage, et trois fois frappe les flots amers.
Des bords Thessaliens qu'environnent les mers,
Le rivage enchanteur a reçu la déesse,
Et le vallon charmé tressaille d'allégresse.
La grotte nuptiale aspire à la revoir;
Le Sperchius avance et veut la recevoir.
Pour effleurer ses pas, les gémissantes ondes
Sortent en murmurant de leurs grottes profondes;
Le gazon refleurit; les oiseaux dans les airs
S'empressent de former leurs amoureux concerts.
Mais Thétis sans plaisir revoit de l'hyménée
Les témoins, les bosquets, la grotte fortunée;
En vain, dans ces beaux lieux, tout fête son retour,
Tout lui peint son ivresse et lui parle d'amour;
Livrée à des projets que sa terreur médite,
Vers l'antre du Centaure elle se précipite,
Et découvre, parmi les rochers menaçans,
Ce roc creusé par l'art et miné par le temps,
Qui sous le Pélion offre sa voûte immense;
Les dieux l'ont consacré jadis par leur présence.

Dans cet antre profond, des mortels révéré,
Habite le vieillard par Minerve inspiré;
Ennemi des fureurs qui font haïr ses frères,
Il ne se livre point aux exploits sanguinaires;
Sa grotte n'offre point les débris d'un festin,
Ni les carquois brisés du Centaure inhumain;
Et si l'on voit encor la dépouille sauvage
Des monstres dont sa main a purgé le rivage,
De sa jeune valeur ce sont les monumens;
Son arc, ses javelots reposent dès long-temps;
Un plus beau soin distrait son âme bienfaisante;
Il fait naître la fleur, il recueille la plante
Dont les sucs précieux apaisent la douleur,
Ou ferment la blessure, ou rendent la vigueur.
Achille, à son exemple apprend à les connaître,
Et sur sa lyre encore il imite son maître.
Le héros est absent depuis l'aube du jour,
Et Chiron, de ses vœux, presse en vain son retour.
De leur repas frugal la table est préparée,
De feux étincelans la grotte est éclairée.
Le vieillard voit Thétis; malgré le froid des ans,
Le plaisir le ranime et rajeunit ses sens;
Il vole à sa rencontre, et la terre qu'il foule,
Sous ses rapides pas et se brise et s'écroule;
Lui-même, tout surpris de son agilité,
En abordant Thétis sourit avec fierté;
Il courbe à ses genoux sa croupe obéissante,
Et présente sa tête à la main caressante;

Invite la déesse au repas qui l'attend,
Et bientôt l'introduit sous son toit indigent.
Thétis, d'un seul regard a parcouru la voûte,
Son fils ne paraît point; elle attend, elle écoute.
« Mon fils, mon fils, dit-elle, où donc est-il sans vous?
»Des astres ennemis redoutant le courroux,
»Je venais rassurer mon âme épouvantée;
»De noirs pressentimens nuit et jour agitée,
»Tantôt je crois sentir un glaive meurtrier
»Dans les flancs maternels se plonger tout entier,
»Tantôt d'un monstre affreux je suis persécutée.
»Sur ces avis secrets j'ai consulté Protée :
« Il est une eau lustrale en son limpide cours,
»M'a-t-il dit, de ses flots implorez le secours;
»Plongez-y votre fils, et par un sacrifice,
»De ces dieux inconnus fléchissez la justice :
»Allez, pressez vos pas. J'accours chercher mon fils. »
Le Centaure abusé répondit à Thétis :
« Je ne condamne point la crainte maternelle;
»Conduisez votre fils où le Destin l'appelle.
»De ce fils, qui m'est cher, obtenez le bonheur;
»D'une mère pour lui je sens que j'ai le cœur;
»Et sans vouloir encore accroître vos alarmes,
»J'avoûrai que souvent il fait couler mes larmes.
»Impatient de gloire et bravant le trépas,
»Rien ne peut arrêter l'audace de ses pas.
»Jadis il m'écoutait; maintenant indocile,
»Il fuit des jours entiers mon solitaire asile;

»La menace est sans frein pour ce cœur indompté;
»Ossa ne suffit plus à son agilité;
»Pholoës, Pélion, ni les rochers, ni l'onde,
»Ne sauraient arrêter sa course vagabonde;
»Des Centaures voisins il détruit les troupeaux,
»Les poursuit, les attire en des piéges nouveaux;
»Et n'oppose au danger qu'un courage intrépide:
»Tel je vis autrefois combattre et vaincre Alcide,
»Tel le héros d'Argos étonna l'univers,
»Et tel le fils d'Égée aborda les Enfers.
»Mais j'en dis trop sans doute à sa mère alarmée. »
Tandis qu'elle écoutait, et tremblante et charmée,
Son fils, ce fils si cher, se montre à ses regards;
Aux grâces de sa mère il joint les traits de Mars;
Sur son jeune menton le duvet veut éclore;
A sa mâle beauté le temps promet encore;
L'éclat de ses couleurs, son appareil guerrier,
Ses yeux brillans et doux et son maintien altier,
Son corps souillé de sang et couvert de poussière,
Font frémir la déesse en la rendant plus fière.
Mais d'un air triomphant il pressait sur son cœur
Deux lionceaux ravis à leur mère en fureur.
Du roc de Pholoës la sauvage habitante
Avait reçu la mort de cette main vaillante.
Il excitait leurs cris par de barbares jeux,
Et dès qu'il voit Thétis, il les jette tous deux;
Sur le sein maternel s'élance avec tendresse;
Son front atteint déjà la bouche qui le presse;

Et Thétis, éprouvant le charme du retour,
Sent la crainte céder au pouvoir de l'amour.
Mais Patrocle est présent; même goût et même âge,
Même trépas cruel sur le même rivage,
De ces jeunes rivaux par d'immuables lois
Confondent les destins, les cœurs et les exploits.
Achille avec orgueil le présente à sa mère :
« C'est mon ami, dit-il, mon émule et mon frère. »
Détachant son carquois et ses traits dangereux,
Il court aux flots voisins laver son corps poudreux;
Chiron suit son élève, et sa main carressante
Presse le sein que baigne une vague écumante.
Rallumant dans les mers ses flambeaux amortis,
Castor passe, et sourit à l'enfant de Thétis.
Cependant le Centaure à son repas sauvage
Invite la déesse ; il n'a point en partage.
Le pur nectar des dieux ; les oiseaux des forêts,
Les trésors de Pomone et les dons de Cérès,
Sont présentés par lui dans des vases d'argile.
Mais Thétis auprès d'elle a vu s'asseoir Achille;
Quel banquet somptueux lui semblerait plus doux?
Mères, vous répondrez, ce chant s'adresse à vous.
Pour charmer un festin que sans art il apprête,
Du retour de Thétis pour célébrer la fête,
Le vieillard prend sa lyre, et d'un prélude heureux
Fait retentir au loin l'accord harmonieux.
Il la remet bientôt aux mains de son élève;
D'un air ardent et fier le héros la soulève :

C'est ainsi qu'Apollon, abandonnant les bois,
Détache en souriant ses traits et son carquois,
Reprend sa lyre d'or, et d'une voix divine,
Chante les dieux, l'amour, les plaisirs et Corine.
Achille a célébré les plus grands des héros;
D'Hercule triomphant les immortels travaux;
Du ceste de Pollux la force redoutable;
Amycus terrassé par ce bras formidable.
Du mõnstre de la Crète il chante le vainqueur;
Et dit les noms, si chers à sa jeune valeur,
De ces nobles guerriers dont la gloire et l'audace
Parmi les demi-dieux ont su marquer leur place.
Mais pour plaire à Thétis il adoucit ses chants;
Et, prêtant à sa voix de plus tendres accens,
De l'hymen de Pélée il célèbre la fête,
Et sous le poids des dieux le mont courbant sa tête.
Thétis feint de sourire à ces rians tableaux;.....
Enfin la sombre nuit les invite au repos.
Le Centaure a pour lit une roche voisine,
Et le héros s'endort sur sa vaste poitrine.
Thétis l'appelle en vain dans ses bras carressans,
Il préfère le sein qui l'a reçu long-temps.
Tandis que le sommeil clôt sa jeune paupière,
Thétis quitte à pas lents la grotte hospitalière;
Sur la pointe d'un roc le hasard la conduit;
Sa douleur interroge et la terre et la nuit.
Égarant son esprit de contrée en contrée,
Cherchant la moins guerrière et la plus ignorée,

Le mont le plus désert, les plus sauvages lieux,
L'antre le plus secret et le plus ténébreux;
Mais rien ne la rassure, et son âme inquiète
Forme mille projets que sa crainte rejetté.
La Thrace pour lui plaire aime trop les combats,
Les Macédoniens sont autant de soldats;
Abydos et Sestos offrent de frais asiles,
Mais leurs ports sont fameux, commerçans et faciles.
Cyclade a dans ses flancs des réduits plus secrets,
Mycon, l'humble Sériphe ont aussi leurs attraits.
De la riche Délos la rive hospitalière,
Lemnos aux étrangers perfide et meurtrière,
Se montrent tour à tour à son esprit flottant,
Et leurs dangers divers la frappent à l'instant.
De Scyros elle a vu le paisible rivage,
Un rocher la défend, et sa masse sauvage
A su la garantir de l'abord des vaisseaux.
Lycomède est le roi de l'heureuse Scyros;
De cent jeunes Beautés toujours il s'environne;
Le bonheur avec lui s'est assis sur le trône;
A son empire étroit bornant tous ses souhaits,
Il règne par l'amour, la justice et la paix.
Soumis avec respect, et libre sans licence,
Le peuple, de son roi chérissant la clémence,
De chants voluptueux fait retentir les airs;
Souvent l'écho des monts a redit leurs concerts.
A ces paisibles lieux donnant la préférence,
La déesse a senti renaître l'espérance.

Tel on voit dans nos bois, au printemps de retour,
Le tendre oiseau chercher un tranquille séjour
Pour bâtir de son nid le léger édifice,
Craindre les feux du jour, l'embûche et l'artifice
Du serpent tortueux, du perfide oiseleur ;
Il voltige inquiet, son chant dit sa douleur ;
Mais s'il trouve un buisson favorable au mystère,
Il ne s'éloigne plus de l'ombre tutélaire,
La préfère aux rameaux du chêne fastueux,
Chante son doux abri, son espoir et ses feux.
Pour transporter son fils sur la liquide plaine,
La déesse long-temps reste encore incertaine ;
Doit-elle dans les airs l'enlever à l'instant,
L'asseoir sur un triton, le confier au vent,
Profiter de la nuit, recourir à l'aurore ?
D'Iris, qui doit aux flots l'éclat qui la décore,
Faudrait-il emprunter l'écharpe de vapeur ?
Non, ce tendre dépôt est trop cher à son cœur ;
Elle y veillera seule. Aussitôt elle appelle
Deux superbes dauphins, qu'à son char elle attelle.
Thétis trop près du bord leur défend d'approcher,
Leur commande surtout d'éviter le rocher ;
Elle craint que le bruit ne révèle sa fuite ;
En marchant vers son fils elle tremble, elle hésite,
Se ranime, s'élance, et ralentit ses pas ;
Avec précaution l'enlève dans ses bras ;
Revole vers son char, délirante, éperdue ;
Diane l'aperçoit, et, du sein de la nue,

Ranimant les éclairs de son pâle flambeau,
Jette un jour pur et doux sur ce touchant tableau.
Le Centaure au rivage a suivi la déesse,
Il reçoit du retour la trompeuse promesse;
Quelques pleurs qu'il essuie et ne peut retenir,
D'un éternel adieu sembleraient l'avertir;
Il se dresse, il regarde, et demeure immobile.
Le char fuit, il s'éloigne, et la mer est tranquille.
Le vieillard voit encor le sillon blanchissant
S'entr'ouvrir et passer sous le flot mugissant :
Tout disparaît enfin. A sa triste vieillesse
Qui rendra cet objet d'une vive tendresse?
Le Pholoës soupire en perdant son héros;
Sperchius en murmure et sent tarir ses flots;
La grotte du Centaure est pour toujours muette;
Et le Faune attristé veut briser sa musette.
Plus d'une nymphe en pleurs trahit ses vœux secrets;
Tout semble dire : « Achille est parti pour jamais. »

CHANT SECOND.

Tandis que les dauphins, d'une course rapide,
Entraînent vers Scyros la tendre néréide,
L'air à peine est ému par un léger zéphyr,
La vague obéissante a cessé de mugir;
Et le fils de Thétis, qu'un songe heureux caresse,
Se livre mollement à la main qui le presse;
Et le Dieu du sommeil sur le jeune héros,
En faveur de Thétis, répand ses doux pavots.
Déjà l'aube du jour fait pâlir les étoiles,
La ténébreuse Nuit a replié ses voiles;
La déesse, abordant les rives de Scyros,
Détache ses dauphins, qui plongent sous les eaux;
Certaine du succès d'une heureuse entreprise,
Elle attend que son fils témoigne sa surprise;
Il s'éveille, et d'abord ses yeux appesantis,
Éblouis, étonnés, méconnaissent Thétis :
« Où sommes-nous, dit-il, et quel est ce rivage?
»Je cherche mon rocher et ma grotte sauvage;
»Mes forêts, mes déserts, et Patrocle, et Chiron;
»Je ne vois plus Ossa, Pholoës, Pélion. »
« Mon fils, dit la déesse, une loi trop sévère
»A voulu qu'un mortel fût l'époux de ta mère;
»Ces nœuds infortunés me privent de te voir
»Au céleste séjour soumis à mon pouvoir.

»Livré par cet hymen à la Parque cruelle,
»Tu ne tiens que de moi la grandeur immortelle;
»Et tu dois, pour un temps, éviter le danger
»Que ton père avec lui te force à partager.
»Un jour, il n'est pas loin, hors de la loi commune,
»Tu sauras maîtriser le sort et la fortune.
»Par moi tu peux prétendre à l'immortalité,
»Mais il faut au bonheur immoler la fierté.
»Écoute les avis d'une voix qui t'est chère;
»N'oserais-tu porter les habits de ta mère?
»Hercule est-il moins grand parmi tous les héros,
»Pour avoir fait tourner de modestes fuseaux?
»Bacchus traîna sans honte une robe flottante;
»Jupiter, déposant sa forme menaçante,
»D'une vierge timide emprunta les appas;
»Leurs dangers cependant ne les excusaient pas.
»L'Amour obtint des dieux ce que j'attends moi-même;
»Craindrais-tu d'imiter leur divin stratagème?
»Ne crois pas pour toujours porter ces vêtemens,
»Ni d'un trop long repos éprouver les tourmens.
»Ah! mon fils m'est trop cher et j'aime trop sa gloire,
»Pour qu'un honteux oubli souille un jour sa mémoire:
»Bientôt, tel est l'arrêt qu'ont prononcé les dieux,
»Des champs Thessaliens tu reverras les lieux.
»Vulcain forge pour toi les plus brillantes armes,
»Je t'en revêtirai sans les baigner de larmes.
»Cédons, le sort le veut; un mortel, sans rougir,
»A la voix du Destin peut toujours obéir.

»C'est moi qui t'en conjure, au nom de ta naissance;
»Je n'ai point d'un mortel dédaigné l'alliance :
»Pour toi je préférais un terrestre séjour
»A mon empire, aux cieux, à l'éclat de ma cour.
»Souviens-toi que voulant te rendre invulnérable,
»Je t'ai plongé trois fois dans l'onde redoutable;
»Hélas! que n'ai-je osé t'y plonger tout entier!
»Du flot qui t'entraînait pourquoi me défier?
»L'amour qui m'inspirait fut aussi mon complice.
»Au nom de cet amour, ma joie et mon supplice,
»Mon fils, cède à mes pleurs, et souscris à mes vœux.
»Mais d'où vient ce courroux qui s'allume en tes yeux?
»Pourquoi fuir de mes bras et repousser ta mère?
»Craindrais-tu de Chiron le reproche sévère?
»Je jure par le Styx, serment trop solennel,
»Sur toi, sur mes desseins, un silence éternel. »

Thétis espère en vain amollir ce courage;
Achille en l'écoutant verse des pleurs de rage;
Il oppose à sa mère un digne gouverneur,
Le renom de Pélée, et Patrocle, et l'honneur.
Qu'importe que ses jours soient de peu de durée,
Si la gloire en est pure, et grande et révérée?
Tel un jeune coursier, fier de sa liberté,
Superbe, impétueux, beau d'orgueil, indompté,
Parcourt, les crins épars, les forêts, les campagnes,
Franchit les prés, les bois, les rochers, les montagnes;
L'aspect du frein l'irrite, il résiste aux efforts,
Son front s'oppose au joug, sa bouche rompt le mors;

Il s'indigne en voyant un coursier plus docile,
Tendre au bras qui l'enchaîne une tête servile.....
Mais quel dieu tout à coup a changé ce grand cœur?
D'où naît subitement cette vive rougeur?
Achille est palpitant, son regard étincelle,
Et Thétis ne craint plus la flamme qu'il recèle.
Sur la rive fleurie, un autel préparé,
D'une foule charmante est bientôt entouré.
Lycomède paraît : le front ceint de guirlandes,
Ses filles sur l'autel déposent leurs offrandes;
On ne les voit jamais qu'en ce jour solennel
Quitter l'asile heureux du trône paternel;
Et, loin de préparer de sanglans sacrifices,
De Flore et de Cérès les champêtres prémices
Sont offerts à Pallas. A ces dons printaniers
On joint le myrte vert et les nobles lauriers;
De leurs simples festons elles parent sa lance,
Et portent vers les cieux les vœux de l'innocence.
En l'honneur de Minerve elles brûlent l'encens,
Et de leurs douces voix on aime les accens.
Dans l'une on voit briller l'âge et les traits de Flore;
Là souriait Vénus, là dansait Terpsichore;
C'est Euterpe qui chante et désarme le cœur;
Là folâtre une Grâce et rougit la Pudeur.
A l'aspect des beautés qui s'offrent à sa vue,
Le héros, dévoré d'une ardeur inconnue,
Veut s'avancer, pâlit et rougit tour à tour;
Pour la première fois la nature et l'amour

Sur sa joue enflammée attestent leur victoire :
Ainsi l'on teint de pourpre un éclatant ivoire ;
Ainsi le Massagète, à la fin d'un banquet,
Mêle en sa coupe d'or le sang avec le lait.
Mais le héros, blessé par un trait si rapide,
Sent palpiter un cœur que son trouble intimide.
Tel un jeune taureau, dont le front menaçant
Ne s'arme point encor de son double croissant;
S'il voit une génisse à la robe éclatante,
Il mugit, et bientôt sa narine écumante
Exhale avec fureur ses désirs et ses feux ;
Le berger, enchanté de ce présage heureux,
Le choisit entre tous, et le nomme d'avance
Père et roi du troupeau, sa prochaine abondance.
Achille a retrouvé son cœur audacieux,
Et va tout renverser, sans respect pour les dieux;
De l'austère Pallas il va troubler la fête;
Un regard de Thétis le contient et l'arrête;
De ses désirs secrets adroite à profiter :
« Quoi, mon fils, dans ces lieux ne veux-tu pas rester,
»Lui dit-elle, et la mort, mon désespoir, mes larmes,
»A tes yeux prévenus auraient-ils plus de charmes
»Que ces jeunes appas où règne la pudeur?
»Ne peux-tu consentir à passer pour leur sœur?
»Si les dieux irrités veulent des sacrifices,
»De cette aimable cour ils t'offrent les délices;
»Et pour prix d'un instant passé dans les plaisirs,
»Ils t'offrent un destin plus grand que tes désirs.... »

Achille en l'écoutant lève un front moins sévère,
D'un regard moins superbe il a fixé sa mère;
S'il résistait encore, il brûlait de céder;
Thétis feint de le croire, et paraît commander;
Caressant avec art son orgueil et sa flamme,
Pénètre par degré jusqu'au fond de son âme,
S'offense d'un courroux qu'il ne témoigne pas;
Quand il ne veut plus fuir, le retient dans ses bras;
Sur ce front adouci pose son diadème
Et le voile d'azur qui la couvre elle-même;
Pare son cou, ses bras, de riches ornemens
Où la perle s'unit au feu des diamans;
D'opales, de rubis compose sa ceinture,
Et roule en anneaux d'or sa blonde chevelure.
Mais ce n'est point assez de ces brillans atours,
Il faut encor du goût emprunter le secours;
De l'aimable pudeur, si belle en ses alarmes,
Imiter l'embarras, la rougeur et les charmes;
Des grâces qu'on adore embellir ses appas,
Modérer ses regards et mesurer ses pas.
La cire, obéissant à la main qui la presse,
Cède à tous ses efforts avec moins de souplesse
Que le jeune héros qui, par l'amour dompté,
Plein d'audace et d'espoir, sourit à sa beauté.
Dans ses traits enchanteurs l'œil confondait encore
Le sexe qu'on admire et celui qu'on adore;
Un seul printemps de plus trahirait son secret.
« Veille sur toi, mon fils, et surtout sois discret,

»Répète la déesse, et trompe la prudence
»D'un roi qui va t'admettre au sein de l'innocence.
»Un geste, un seul regard, en alarmant son cœur,
»De ton déguisement découvrirait l'erreur.
»Songe au sort qui t'attend, aux avis de l'oracle;
»A ton bel avenir n'apporte point d'obstacle. »

Ils se montrent : le peuple a reconnu Thétis;
Lycomède à ses pieds prosterne un front soumis.
« Prince, dit-elle alors, au sein de ta famille,
»Dans tes bras paternels je viens placer ma fille;
»Je viens te confier ce dépôt précieux;
»Reconnais ma Pyrrha, c'est le pur sang des dieux;
»On pourrait aisément la prendre pour son frère,
»A son noble maintien, à sa beauté sévère;
»Elle aime comme lui la gloire et les combats,
»Et de son sexe en vain possédant les appas,
»Trop fière d'imiter la farouche amazone,
»Elle veut fuir l'hymen et n'aimer que Bellone.
»Pour soumettre son âme à de plus douces lois,
»Prive ses mains d'un arc, dérobe son carquois.
»Mon fils d'assez de pleurs menace ma tendresse,
»Conserve ce trésor que le Destin me laisse;
»Que ma fille, enfermée au fond de ton palais,
»Ne puisse errer sans toi dans tes vastes forêts;
»Qu'elle cueille des fleurs, en couronne sa tête,
»Qu'elle serve Pallas, en célèbre la fête;
»Qu'à l'autel parmi vous elle porte l'encens;
»Enseignez-lui vos jeux, vos plaisirs innocens.

»Les vaisseaux Phrygiens ont couvert cette plage,
»Éloignez ma Pyrrha d'un perfide rivage;
»Veillez sur elle enfin. Pour prix de vos bienfaits,
»Les dieux vous donneront l'abondance et la paix;
»Je veillerai moi-même au soin de votre empire. »
Lycomède, à cet ordre empressé de souscrire,
Présente le héros à ses aimables sœurs;
Et le timide essaim aux regards enchanteurs,
Rougit en avançant, et s'arrête, et balance,
Soulève ses beaux yeux, puis les baisse en silence,
Se rassure bientôt, et le groupe charmant
Aocueille le héros d'un baiser innocent,
L'entoure, lui sourit, le nomme la plus belle,
Et le doux nom de sœur cent fois se renouvelle.
Thétis veut s'éloigner et prend congé du roi;
Elle part et revient, contemple avec effroi
Le séjour protecteur et le fils qu'elle adore,
S'arrache de ses bras, mais y retombe encore.
Achille cependant a reçu ses adieux,
Ses larmes, ses baisers, ses conseils et ses vœux.
Au départ de Thétis le héros moins timide,
Vers les filles du roi portait un œil avide;
Sur leurs attraits naissans ses regards animés
S'égaraient incertains, éblouis ou charmés.
Plus jeune que ses sœurs, pas encore aussi belle,
Et telle qu'une fleur que le bouton recèle,
Déidamie, à peine au printemps de ses jours,
Joint les traits de Vénus à l'âge des Amours.

Pour la première fois son beau teint se colore
De ce rouge ingénu qui l'embellit encore;
De sa nouvelle sœur elle approche en tremblant,
La reçoit dans ses bras avec frémissement;
Achille a partagé le trouble de son âme;
Sa grâce le ravit, son désordre l'enflamme;
Combien il va chérir ce vêtement trompeur
Qui seconde l'amour sans blesser la pudeur!
En vain autour de lui tant de beautés s'empressent,
Il n'est plus qu'un objet à qui ses vœux s'adressent;
Admis à leurs plaisirs, se mêlant à leurs jeux,
Il ne suit que ses pas, ne cherche que ses yeux;
Il lui lance un regard, puis un regard plus tendre;
Déidamie encor ne sait pas les entendre,
Pourtant elle rougit, un trouble plein d'appas
Lui révèle un danger qu'elle ne connaît pas.
A la course il la suit, l'atteint bientôt, l'arrête,
La presse dans ses bras, pour prix de sa conquête;
La frappe avec douceur d'un thyrse verdoyant,
Lui demande un baiser qu'elle évite en riant;
Détache ses cheveux, de roses les couronne,
Saisit avec transport la fleur qu'elle abandonne;
Dans ces aimables jeux ils finissent le jour,
Souriant de bonheur, d'innocence et d'amour;
Tantôt dans ses beaux bras il vient poser sa lyre,
Et des airs du Centaure il se plaît à l'instruire;
La corde, obéissant à leurs doigts amoureux,
Gémit des sons si purs, qu'ils s'admirent tous deux;

D'autres fois il l'instruit des herbes salutaires,
Ou l'exerce à lancer des flèches meurtrières;
Souvent de Pélion lui décrit le séjour,
Ou parle de Patrocle et se nomme à son tour;
Célèbre les exploits prédits à sa vaillance,
Et les guerriers plaisirs de sa fougueuse enfance;
Vante le noble prix offert à sa valeur,
Et d'un jeune héros s'applaudit d'être sœur.
Mais Achille, à son tour soumis à sa maîtresse,
Apprend à remplacer la force par l'adresse,
A donner à sa voix un accent plus flatteur,
De ses empressemens à modérer l'ardeur,
A tourner un fuseau de cette main guerrière;
Tant la beauté commande à l'âme la plus fière!...
Mais les fils trop légers se rompent sous ses doigts;
Déidamie en vain les réunit cent fois,
En vain à ses leçons il s'est montré docile,
L'amour peut enflammer et non pas vaincre Achille.
Cependant, s'admirer et se voir tous les jours,
Ne se quitter jamais et se chercher toujours,
S'égarer dans les bois au réveil de l'aurore,
Au coucher du soleil s'y retrouver encore,
Sans témoins s'y livrer à mille doux plaisirs,
Même à Déidamie inspirait des désirs;
Et, loin de soupçonner le divin stratagème,
Elle jouit d'aimer sans s'avouer qu'elle aime.
Ils rougissent tous deux, leurs yeux embarrassés,
Souvent baignés de pleurs, restent long-temps baissés.

Achille va parler ; une enfantine grâce
Arrête ses transports et soumet son audace.
D'une antique forêt l'ombrage révéré
Offre un secret asile à Bacchus consacré ;
Les prêtresses du dieu, troupe vive et folâtre,
De thyrses, de flambeaux, armant leurs mains d'albâtre,
Viennent tous les trois ans dans ce bois retiré,
Se livrer aux excès d'un délire sacré.
Bacchus à ces transports les excite lui-même ;
Et l'ivresse ajoutant à ce désordre extrême,
Dans leurs yeux désarmés de modestes rigueurs,
La volupté répand son trouble et ses fureurs ;
Sur leurs fronts animés leurs cheveux se hérissent,
Et sur leurs seins brûlans les pampres se flétrissent ;
Leurs cris frappent les airs, le bruit des instrumens
Les excite à la danse et se mêle à leurs chants.
Les hommes sont bannis de ces nocturnes fêtes ;
L'Amour s'y promettait de faciles conquêtes ;
Mais la mort est le prix de tout audacieux
Dont l'aspect indiscret profanerait ces lieux.
Achille entend l'arrêt, et sourit en silence ;
L'étendard à la main, le premier il s'avance ;
Il a déjà quitté les riches ornemens
Dont la main de Thétis para ses vêtemens ;
Sa démarche, ses traits, sa blonde chevelure,
Des prêtresses du dieu la sauvage parure,
Son air, son front divin, ses bras déjà nerveux,
Sur lui dans un moment ont fixé tous les yeux ;

Bacchus est oublié..... Mais sa craintive amante,
Détournant ces regards dont le feu la tourmente,
Court, appelle ses sœurs, fait allumer l'encens,
Et donne le signal de la danse et des chants.
Déjà l'astre des nuits répand sur sa carrière
De ses pâles rayons l'amoureuse lumière,
Et déjà le Sommeil, planant du haut des airs,
Dans un calme profond enchaînait l'univers.
De leurs excès divins les bacchantes lassées,
Sur l'autel de leur dieu s'endorment renversées.
Achille veillait seul dans ce vaste séjour,
En invoquant la Nuit, le Silence et l'Amour.
« Quoi ! s'est-il écrié, dois-je prendre pour guide
»La craintive amitié d'une mère timide?
»De mon jeune courage éteindrai-je les feux,
»Pour conserver des jours menacés par les dieux?
»Sperchius ne voit plus son élève intrépide
»Résister aux efforts de sa source rapide;
»Patrocle, profitant de mon lâche repos,
»Commande à mes coursiers, lance mes javelots;
»Que dis-je? un feu brûlant m'agite, me dévore,
»Et cet ardent amour est un secret encore!
»Hercule et Jupiter, dans leurs déguisemens,
»S'ils s'abaissaient à feindre, étaient heureux amans.
»L'amour ennoblit tout, transports, faiblesse, ruse;
»Aux mortels comme aux dieux le bonheur sert d'excuse. »
Il dit, et s'éloignant, malgré l'épaisse nuit,
Il ne peut s'égarer puisqu'Amour le conduit.

De deux jeunes ormeaux un ombrage s'élève;
Le printemps et l'amour ont confondu leur sève;
La vigne en serpentant, le lierre tortueux,
De flexibles rameaux les enlacent tous deux.
Protégés par Bacchus, chaque saison naissante
Au branchage amoureux unit la branche amante;
Et sous leur frais abri les gazons et les fleurs
Ont de plus doux parfums, de plus vives couleurs.
Dans ce bocage heureux, hélas! Déidamie,
Sans prévoir de danger, seule, était endormie.
Achille a pénétré dans le calme séjour
Où tout sert à la fois l'espérance et l'amour.....
Arrête, audacieux et criminel Achille!.....
Ah! combien son repos était pur et tranquille!
Mais le Sommeil trahit ses appas innocens;
L'air en vain retentit de ses cris impuissans;
Tout s'éveille à ses cris, et la troupe ravie
Croit qu'un nouveau signal la rappelle à l'orgie.
L'encens est rallumé, le feuillage frémit,
Et la chaste Diane en s'éloignant pâlit.

ÉPITRE

A MADAME VERDIER.

Je les ai lus vos vers charmans,
Dont la grâce fait la parure,
Où le plus heureux des talens
Sait peindre l'âme la plus pure;
Je les ai lus, et j'ai senti vers vous
Voler mon âme et ma pensée;
A mon esprit, sous les traits les plus doux
Votre image alors s'est tracée.
Je vous voyais près du berceau [1]
Où sommeillait une fille chérie;
Votre main écartait un importun rideau
Qui la voilait à sa mère attendrie.
D'une voix qui craignait de troubler son repos,
A cette enfant peignant votre tendresse,
Vous présagiez de loin son bonheur et ses maux,
Et les écueils de sa jeunesse.
Quittant, quoiqu'à regret, ce tableau plein d'appas,
A Vaucluse suivant vos pas, [2]
J'entendis votre voix, plus forte et plus sonore,
Répéter les doux noms de Pétrarque et de Laure,

[1] Epître à ma fille.
[2] Idylle à la fontaine de Vaucluse.

Et peindre cet amour, et fidèle, et charmant,
D'un cœur sensible agréable tourment,
Que l'on ne ressent plus, mais que l'on chante encore.
J'arrivai comme vous près d'une aimable sœur. [1]
De l'amitié connaissant la douceur,
Vous préfériez ce solitaire asile
Au séjour bruyant de la ville,
Qui n'offre les plaisirs qu'aux dépens du bonheur.
Sur ce tableau rempli de charmes, [2]
Qui vient étendre un crêpe ténébreux?
Ciel! quel revers vous arrache des larmes?
D'où naissent vos cris douloureux?
Sans pitié, la Parque cruelle
Vous a ravi l'époux par vos vertus heureux:
Pour rendre une chaîne éternelle
Il ne suffit donc pas d'être constans tous deux?
Que j'ai besoin, pour bannir cette image,
De voir vos filles dans vos bras!
Entre elles deux votre cœur se partage,
Contre leurs soins vos pleurs ne tiendront pas.
Que leurs grâces, que leur tendresse,
Ont de droits à calmer vos maux!
Que leurs talens et leur jeunesse
Vous donnent de plaisirs nouveaux!
Sous votre main, une touche sensible
Fait retentir des chants mélodieux;

[1] Épître à ma sœur sur les plaisirs de la campagne.
[2] Vers sur la mort de mon époux.

Sous leurs doigts, la corde flexible
Y joint des sons harmonieux.
Ah ! que ne puis-je vous entendre !
Je sais que dédaignant le beau titre d'auteur,
Célèbre, et l'ignorant, sans chercher à l'apprendre,
A la naïveté vous aimez à descendre,
Et qu'à l'esprit vous préférez le cœur.
A ce modeste caractère
J'ose offrir des vers imparfaits.
Quand vous régnez dans la docte carrière,
Je forme mes premiers essais.
Souvent la timide glaneuse,
Qui suit de loin les moissonneurs,
Dans sa recherche infructueuse
Recueille à peine quelques fleurs.
De nos travaux telle est l'image :
Vous moissonnez, je glane en vain;
Quand l'épi s'offre à votre main,
Un bluet devient mon partage.
Quel que soit votre sort brillant,
Je vous applaudis sans envie,
Et c'est à l'amour seulement
Que je pardonne un peu de jalousie.
Puissé-je, en des momens plus doux,
Vous céder un nouvel empire,
Et vous prouver qu'auprès de vous
Je sais aimer ce que j'admire !

RÉPONSE DE Mme VERDIER.

Que j'aime à voir votre suffrage
Honorer mes faibles écrits,
Et d'un aussi doux avantage
Que mon âme sent tout le prix !
Mais je sais trop ce qu'il faut croire
D'un éloge flatteur à mes chants prodigué;
J'ai moins obtenu que brigué
Les dons des filles de Mémoire.
C'est vous qu'elles embelliront
De tout l'éclat qui les décore;
Vous, dont les guirlandes d'Isaure
Viennent de couronner le front;
Vous, dont la voix, sûre de plaire,
Tour à tour imite le ton
Ou d'une timide bergère
Ou de l'amante de Phaon.
Vous enfin, qui joignant au charme du bel âge
De plus solides agrémens,
Voyez les grâces, les talens,
De tous les cœurs vous attirer l'hommage.
Ah! si de plus heureux essais
M'eussent à d'immortels succès
Mérité l'honneur de prétendre;
Au trône des beaux-arts si j'avais pu monter,
Loin d'oser vous le disputer,
Pour vous y faire asseoir, je voudrais en descendre.

ÉPITRE

A SOPHIE.

Vous m'appelez en vain à des combats nouveaux,
Je repousse la gloire et renonce aux travaux.
Mon cœur ne brûle plus du feu qui vous inspire,
Et parmi des cyprès j'ai suspendu ma lyre.
Quand votre jeune front, couronné chaque jour
Des palmes du Génie et des myrtes d'Amour,
Brille à nos yeux charmés de son double partage,
Le mien reste obscurci des crêpes du veuvage.....
En un deuil éternel mes beaux jours sont changés;
Dans le fond des tombeaux mes amis sont plongés;
Je vis par la douleur... Mais, ô vous, dont les charmes
N'ont pas été flétris par les fers et les larmes,
Vous, dont le jeune cœur s'ouvre à peine aux Amours,
Connaissez à la fois la gloire et les beaux jours;
C'est à votre âge heureux que la douce chimère,
L'aimable illusion, l'espérance légère,
Embellissent pour nous les jours et l'univers.
La saison des plaisirs est la saison des vers:
Aux charmes de l'amour c'est ajouter encore,
Que d'immortaliser un objet qu'on adore;
C'est l'unir à son sort jusque dans l'avenir,
Éterniser ses nœuds par un long souvenir.

Mais Sapho dédaigna la conquête d'Alcée,
Un mortel inconnu captiva sa pensée;
Phaon, l'ingrat Phaon, insensible à ses vers,
Méprisa son amour et porta d'autres fers.
Les Muses sans amans habitent leur colline,
Daphné du Dieu des vers a fui la voix divine,
Et Minerve éprouva les refus d'un berger.
L'Amour, né d'un soupir, est comme lui léger.
Du talent, toutefois, le charme heureux console;
Il vient nous retracer le plaisir qui s'envole.
Tendre, je fis des vers, pour épancher mon cœur;
Il est doux, je le sais, de rêver le bonheur;
On y croit, on le sent lorsqu'on en peint l'image,
Et le besoin d'aimer a fait plus d'un ouvrage.
On se plaît, dans l'absence, à peindre ses désirs;
La douleur qui se plaint goûte encor des plaisirs.
Mais l'attrait de la gloire est un besoin perfide,
Qui souvent nous égare et rarement nous guide;
Et toujours une femme, en devenant auteur,
Pour un succès douteux expose son bonheur.
On uous pardonne peu de rompre le silence,
Nos écrits rarement obtiennent l'indulgence;
Même de nos talens les hommes sont jaloux,
Et nous avons dès lors deux sexes contre nous.
Il est peu de sujets permis à notre muse;
Si jamais à railler un jour elle s'amuse,
On nous craint, on nous fuit, on se venge bientôt.
L'amour-propre offensé donne du trait au sot.

Nos travers bien souvent font les plaisirs des autres;
Si nous parlons des leurs, ils publîront les nôtres,
Et d'un récit malin, par le dépit tracé,
L'honneur ne guérit plus, adroitement blessé.
Du cœur ou de l'esprit un faible ridicule
Avec empressement se saisit et circule;
On nous vend cher la gloire; et le monde aisément
Pardonne à la sottise et non pas au talent.
Si nous peignons l'amour, aussitôt on va croire
Que, sous des noms divers, nous contons notre histoire;
Un timide pinceau n'a que fades couleurs,
Et s'il est plus hardi, fait soupçonner nos mœurs.
A nos traits délicats l'Amour défend l'audace;
La force ne plaît point où l'on attend la grâce;
Un son trop éclatant sied mal à notre voix,
Cependant nous pouvons l'élever quelquefois;
Mais noble avec douceur, pour étonner et plaire,
Imitons, s'il se peut, l'illustre Deshoulière;
Ses modestes écrits, dictés par la pudeur,
Jamais d'un chaste front n'ont causé la rougeur;
La respectable mère, instruisant sa famille,
Souvent mêle ses vers aux leçons de sa fille;
Et l'avenir encor chérira ce recueil,
Des femmes à jamais le modèle et l'écueil.
Au siècle des beaux-arts Sévigné prit naissance,
Et l'épître lui dut sa facile éloquence;
La Suze et Villedieu brillèrent à leur tour,
La Fayette écrivit comme eût écrit l'Amour;

Riccoboni du cœur sut nous tracer l'histoire;
Mon sexe a plus d'un nom consacré par la gloire :
Je le sens, cette gloire a pour nous mille attraits;
Mais combien de tourmens font payer un succès !
Pourtant, ne croyez pas que mon âme glacée
Blâme en vous l'art divin, enfant de la pensée;
J'ai connu ses douceurs, j'ai goûté ses plaisirs,
Ils trompent les ennuis, enchantent les loisirs;
Sans vous ravir les biens de cette aimable étude
Qui de rians objets pare la solitude,
Songez que le bonheur aime l'obscurité,
Craint le bruit, fuit l'éclat et la célébrité.

ÉPITRE

A MON ONCLE MARSOLLIER DESVIVETIÈRES,

A SAINT-PIERRE DE CARVILLE.

Du luxe et des plaisirs quittant l'aimable asile,
J'ai fait choix d'un séjour solitaire et tranquille,
Où la simple nature accorde à mes souhaits
Et des fleurs, et des fruits, et des ombrages frais;
C'est là qu'au bruit des eaux, dont j'aime le murmure,
Respirant les parfums qu'exhale la verdure,
Préférant à l'éclat mes champêtres plaisirs,
Nul destin plus brillant n'excite mes désirs.
Vous, que guide le goût et que Thalie inspire,
Restez aux bords heureux qu'enchante votre lyre;
Aux sensibles témoins de vos jeux séducteurs
Inspirez la gaîté, faites verser des pleurs.
Combien j'ai vu de fois une foule empressée
N'avoir de sentiment que par votre pensée!
Mon cœur, de votre gloire osant s'enorgueillir,
Était fier du laurier qu'il vous voyait cueillir;
Et depuis que l'hymen m'enchaîne en ces bocages,
Par autant de succès vous comptez vos ouvrages.
Ah! fuyez ce repos dont je fais mes plaisirs,
Craignez les doux attraits des paresseux loisirs;

Ou, si pour méditer vous cherchez la retraite,
Mon solitaire asile est fait pour le poète.
Venez dans nos jardins, oubliant l'univers,
Créer d'heureux sujets et tracer d'heureux vers.
Ah! si j'eusse reçu vos titres à la gloire,
Si j'eusse désiré prolonger ma mémoire,
Que ces champêtres lieux, où je ne sais qu'aimer,
Paisibles et déserts, sont bien faits pour rimer!
Loin d'étendre mes vœux au delà de ma vie,
Quand je ne serai plus je consens qu'on m'oublie.
A la postérité, que je ne connais pas,
Pourquoi sacrifier un repos plein d'appas?
Assez l'occuperont de leurs doctes merveilles,
Sans fatiguer mes yeux par d'inutiles veilles.
Je n'ai pas vos talens, vos grâces, vos pinceaux;
Si ma bouche essaya de modestes pipeaux,
De leurs rustiques sons charmant ma solitude,
J'ai su faire un plaisir, et jamais une étude;
Ou si dans quelques vers je chante mon bonheur,
Ils sont d'une âme tendre, et non pas d'un auteur.

ÉPITRE

A M. CHARLES POUGENS,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

Quoi! vous voulez, Pougens, que ma Muse frivole,
Sur un plus noble ton reprenant la parole,
De la sévère épître affronte les dangers!
Oubliez-vous combien mes écrits sont légers?
Qu'un peu de naturel, une aimable ignorance,
Me tiennent lieu d'esprit, de talent, d'éloquence,
Et qu'en de faibles vers si j'aime à m'exprimer,
Sur un grave sujet je ne sais point rimer?
Lorsque vous épurez les règles du langage,
Est-ce à moi de citer cet admirable ouvrage?
Moi, qui parle au hasard, sans tenir pour certain
Si mon mot vient du grec, dérive du latin;
Qui pour toutes leçons, dans mes heureuses veilles,
De Racine et Boileau relisais les merveilles;
Et, sans m'embarrasser par un plus docte soin,
N'ai jamais rien appris qu'à me taire au besoin.
Irai-je de nos bois, que le muguet parfume,
Affaisser les gazons sous le poids d'un volume?
Ou, lorsque le soleil vient éclairer ces lieux,
Lui demander raison d'un retour radieux?

Chercher vers le savoir des routes inconnues,
M'enfoncer dans l'abîme ou planer dans les nues ?
Je l'entrepris un jour, et je m'en corrigeai,
Voyant que j'y perdais le peu d'esprit que j'ai.
Par son zèle entraîné, malheur à qui s'égare !
Toujours en quelque point la nature est avare;
Elle aime à se venger d'un trop riche présent,
Et ne nous donne rien sans nous priver d'autant.
Que de fous aujourd'hui, pour tromper le vulgaire,
De nombreux plagiats revêtent leur misère,
Et, vains d'un ornement à la terre emprunté,
Des dépouilles des morts couvrent leur nudité !
Tel autre, encor plus fou, que la vérité blesse,
Tout meurtri de sa chute, en vainqueur se redresse;
Et, pour se consoler d'un essai malheureux,
Croit dans chaque censeur trouver un envieux.
L'autre a pour nos exploits une ode toute prête ;
Nos plus braves, sans lui, ne font point de conquête;
Dans les champs du carnage il les suit pas à pas;
De son vers courageux, il se mêle aux combats;
Attaque le premier, remporte la victoire,
Et plus que Masséna [1] prend sa part de la gloire.
Tel un carillonneur, au peuple prosterné,
Dit après le sermon : « C'est moi qui l'ai sonné. »

[1] Si j'ai choisi le nom du maréchal Masséna parmi tant de noms qui ont illustré l'armée française, c'est en reconnaissance de ses bontés pour mon fils, qui a fait plusieurs campagnes près de lui.

Je ne vous parle point d'une Muse traîtresse,
Qui de ses vers rampans, prompts à changer d'adresse,
Efface un bienfaiteur dès qu'il est sans pouvoir,
Et porte, au gré du sort, un banal encensoir;
Ni de ce fade auteur qui toujours pour modèle
A sa tendre bergère offre une tourterelle;
Chante les prés, les bois, ses transports et ses feux,
Sans sortir de Paris et sans être amoureux;
Qui, brûlé d'une ardeur à tout autre inconnue,
Pour une belle en l'air, ou qu'il n'a jamais vue,
En appelant la mort, que j'invoque pour lui,
La donne à son lecteur sous les coups de l'ennui.
De cent couplets nouveaux ma raison est lassée;
Quoi! pendant huit plats vers attendre une pensée!
Pour comble de malheur, l'attendre vainement!
Et trouver tout au plus, après ce châtiment,
Un mot à double sens et privé d'orthographe,
Qui semble du bon goût devenir l'épitaphe!
Mais ce n'est pas à moi de peindre leurs travers,
Le mien n'est que trop grand, puisque je fais des vers;
Cet art donne à mon sexe assez de ridicule,
Sans y joindre celui de prendre la férule.
Pour oser tout fronder, ainsi qu'a fait Boileau,
Il faut de son génie animer le tableau.
Mon seul mérite, à moi, c'est de me bien connaître;
Autre que je ne suis je ne veux point paraître.
Simple, douce, légère, et dans l'occasion
Poète sans éclat et sans prétention,

Si j'ai par mes accords charmé ma solitude,
J'en attends peu de gloire et point d'inquiétude;
La vérité jamais n'excita mon dépit;
Un talent vrai la cherche, un ami vrai la dit;
J'ai trop bien écouté son langage sévère,
Pour ne pas demeurer plus modeste que fière
De quelques vers heureux inspirés à mon cœur
Par un doux sentiment, un beau jour, une fleur.
Pourtant d'un peu d'orgueil mon âme est susceptible,
J'avoûrai qu'en un point je l'y trouve sensible :
Vous m'aimez, vous, Pougens; je vous ai vu cent fois,
Abandonnant l'étude, accourir à ma voix;
Dans ce petit boudoir qu'embellissait Julie,
Répandre la gaîté, la grâce, la saillie;
Oublier des Neuf Sœurs les anciens nourissons,
Et d'un joyeux refrain animer nos chansons.
Ces beaux jours ne sont plus : jouets de la fortune,
Sa rigueur, cher Pougens, à tous deux est commune;
Mais le sort n'est pour nous barbare qu'à moitié,
Puisqu'il nous laisse encor les Muses, l'amitié.
Les rosiers de Vaubin vous offrent leur feuillage,
Les lauriers de Ferney me prêtent leur ombrage;
Le charme d'être aimé console votre cœur,
La raison et le temps m'ont rendu le bonheur.
Au milieu d'un verger où naît la violette,
S'élève à peu de frais mon humble maisonnette;
Deux rangs de marroniers, qui croissent à l'entour,
Opposent leur feuillage au vif éclat du jour.

Le chantre du printemps, sur la branche propice
A bâti de son nid le fragile édifice;
Et, pour prix du repos dont nous payons ses airs,
Avant l'aube du jour module ses concerts;
Lorsque sa douce voix, harmonieuse et pure,
Du réveil de l'aurore avertit la nature,
Je sens battre mon cœur, et demande pourquoi
Il existe un rapport entre ces sons et moi?
Comment un faible oiseau captive mon oreille?
L'écho seul me répond par une autre merveille.
De surprise en surprise, et sous un voile épais,
J'admire l'Éternel, je l'adore, et me tais.
Quel spectacle enchanteur détruit ma rêverie!
Les rayons du matin colorent la prairie;
Par degrés le Mont-Blanc reparaît à mes yeux;
Ce beau lac porte au loin des flots silencieux.
Le Jura dans les airs cache une cîme altière;
Il attend le soleil au bout de sa carrière.
Les zéphyrs parfumés agitent nos forêts;
Voltaire a respiré sous leur ombrage frais;
Et dans ces bois plantés par l'auteur de Zaïre,
Je demande à son ombre un souffle qui m'inspire;
Elle fuit, et je sens qu'un si beau souvenir
M'avertit, mais trop tard, qu'il est temps de finir.

ÉPITRE

A MON TRICOT.

N'EST-CE donc rien de servir ce qu'on aime ?
Faut-il toujours le couronner de fleurs ?
Tout soin est doux quand l'amour est extrême,
Tout est plaisir pour les sensibles cœurs.
Mon cher Tricot ! c'est en vain que ma lyre
A mes accens s'unissait autrefois,
Et je préfère à mon docte délire
Tes fils légers s'enlaçant sous mes doigts.
Mais, je le sais, l'active ménagère
A peu de gloire; et des bas les mieux faits
Le feuilleton ne parlera jamais.
A tous, pourtant, tu deviens nécessaire,
Chacun t'adopte, et dans tous les états;
Et néanmoins, il est plus beau de faire
Conte, satire, ou roman..... que des bas.
L'utile est peu dans ce monde volage;
Une épigramme, un couplet, un bon mot,
Et trop souvent un dangereux ouvrage
Vont à la gloire, et non pas mon Tricot.
Consolons-nous, dédaignons l'art de plaire.
Ah ! le succès n'est, au fond, que du bruit;
Cherchons la paix, et fuyons la chimère
Qu'un rien fait naître et qu'un instant détruit.

A m'égarer sur la double colline
Si j'ai trouvé quelque douceur,
Si j'ai brûlé de cette ardeur divine
Dont nous embrasent les Neuf Sœurs,
Du moins dans ces beaux lieux je n'éveillai personne,
Tant j'y marchais à petit bruit.
La haine suit l'éclat dont la gloire environne,
Et son souffle impur le détruit;
Mais puisqu'il faut s'armer et se craindre sans cesse,
Parnasse, adieu, je vais te fuir;
A d'utiles réseaux je borne mon adresse,
Et du calme je vais jouir.

LA JALOUSIE,

OU

LA SAVONNETTE,

CONTE.

Avec l'Amour naquit la Jalousie;
Ah! que sans elle il serait bon d'aimer!
Mais un regard suffit pour une fantaisie,
Et cœur fidèle a droit de s'alarmer.
J'avais vingt ans, j'étais peu difficile,
Joli minois suffisait à mes vœux.
Traversant de Champagne une petite ville,
Je m'arrêtai..... pour deux beaux yeux;
C'était assez pour faire ma conquête.
L'objet divin qui me tourne la tête
Est mon hôtesse; et l'époux, perruquier.
Pardon pour le logis, pardon pour le métier.
Mais si vous eussiez vu cette mine folâtre,
Et ses vives couleurs, et sa gorge d'albâtre,
Ses bras, ses mains, ses yeux..... vous diriez : il suffit;
Cela tient lieu de rang, de fortune et d'esprit.
Mais coquette à l'excès, ma belle perruquière
Chaque jour troublait mon bonheur;
Un soir, c'était Janot, un matin, c'était Pierre.

Ces rivaux, il est vrai, me faisaient peu d'honneur ;
Mais qu'importe?.... en amour on ne s'avise guère
Que d'être aimé, le reste est moins que rien :
Mon jeune cœur le sentait bien.

Mes chers amis, il faut à la cuisine
Pour un moment suivre mes pas;
C'est là qu'avec tous ses appas
Nous allons retrouver Claudine ;
Elle écumait son pot..... oui, Messieurs, écumait;
Je ne viens point ici faire un conte agréable,
Mais un récit très-véritable,
Et dire bonnement comme tout se passait.
Son blanc jupon, et sa blanche coiffure,
Je ne sais quel air de parure,
Tout m'annonce un projet..... amis, c'était un bal;
A la fidélité, dieu ! quel plaisir fatal!
La danse, le maintien, la musique, l'ivresse.....
Pour moi, je l'avoûrai, je ne pourrais souffrir
Qu'entre deux bras s'élance ma maîtresse ;
La voir valser..... autant mourir !

— Quoi ! vous irez ? » — J'écume la marmite,
» Après je partirai ; la poule sera cuite
» Pour le souper. » L'écumoire maudite
Allait, venait, et faisait mille tours,
Quand pour la retenir j'usai de stratagème ;
Car exiger de ce qu'on aime

Est maladroit : la ruse est permise aux Amours.
Au fond du pot je mets la savonnette
Du bon époux. Claudine, en écumant toujours
Se demandait comment sa marmite était faite ?

L'heure du bal passa..... Malgré le blanc jupon,
J'en fus quitte le soir pour un mauvais bouillon.

LA MAISON DU SOLDAT,

NOUVELLE.

QUE si je possédais un luth harmonieux,
J'aimerais à chanter les héros et les dieux!
Mais ce n'est point à moi de célébrer Alcide;
Ma voix est douce, et ma Muse est timide.
Laissons tracer à de mâles pinceaux
Des conquérans les exploits héroïques;
Chantons sur mes pipeaux rustiques
Les prés, les bois et les hameaux.

Sur le penchant d'une colline,
Près d'un torrent, non loin d'un sombre bois,
Était une pauvre chaumine,
Que le vieux Palémon habitait autrefois.
Tout son bien, c'est sa fille; elle est jeune, elle est belle.
Dès l'aube du matin Églé prend ses fuseaux,
Et répète gaîment une chanson nouvelle,
Tandis que sous ses doigts se forme la dentelle,
Dont mille fleurs parsèment les réseaux.
Le prix de ce travail est cher à sa tendresse;
D'un père il nourrit la vieillesse,
Sans lui l'affreux besoin consumerait ses jours;
Les prolonger, en embellir le cours,

Est son plaisir et son salaire.
Il n'est berger, depuis la vendange dernière,
Qui ne la nomme en ses chansons,
Et qui n'eût donné pour lui plaire
Ses gras troupeaux et ses riches moissons.
Églé bornait ses vœux à son humble chaumière;
Son père l'habitait, et vivait de ses dons.
Mais, parmi ces bergers, Amour! je dois le dire,
Il en est un, pauvre, tendre et discret;
Sans oser se plaindre, il soupire.
Cœur amoureux garde-t-il son secret?
On plaît souvent sans chercher à séduire.
Églé rougit, son sein a palpité;
Atys de son bonheur en tremblant s'est douté.
A leur hymen il prévoit mille obstacles.....
L'Amour est dieu, les dieux font des miracles!
Ils s'aimeront; c'est un destin charmant:
Tout est changé du jour qu'on est amant.
La fleur des prés, la simple violette
Est un trésor quand une main discrète
Veut en parer son chapeau, sa houlette;
Et ce bluet qui mourut sur son sein,
Cette rose à demi fleurie,
De son corset s'échappent à dessein:
La pudeur même a sa coquetterie,
Et, n'osant faire un don, elle invite au larcin.

Tel qu'un beau jour annoncé par l'aurore
Se change en un jour désastreux,

Tel un espoir plus doux encore
Devait être troublé par le sort rigoureux.
Destin cruel, ce sont là de tes jeux !
Un soir Églé dit à son père :
— Le vent se tait, la lune, en renaissant,
»Dore nos bois des feux de son croissant,
»Et promet pour demain un beau jour à la terre;
»Il faut en profiter. Ne vous affligez pas
»Si de grand matin je vous quitte;
»A m'éloigner de vous, toujours mon cœur hésite,
»Et pour m'en rapprocher il pressera mes pas.
»A la ville je dois me rendre,
»Vous le savez; je dois y vendre
»Ma dentelle, et du prix acheter
»Ce qu'il nous faut pour subsister.
»N'y consentez-vous point?» — Je voudrais l'éviter,
»Répondit Palémon; ici l'ennui préside
»Quand tu quittes des lieux par toi seule embellis;
»N'es-tu pas le bonheur, le soutien et le guide
»De mes vieux ans, par les maux affaiblis?»

Dès que l'aurore eut frappé sa paupière,
Églé sans bruit entr'ouvre sa chaumière;
L'horizon est voilé des vapeurs du matin,
Zéphire a déployé ses ailes;
Il donne aux champs des parures nouvelles,
Et porte à chaque fleur un hommage incertain.
Légère, agile, aussi fraîche que Flore,

Le teint brillant des plus vives couleurs,
Ses blonds cheveux tressés sous un chapeau de fleurs,
Et par l'espoir plus belle encore,
Églé vole à la ville, et séduit tous les cœurs.
Le nom de belle est en vain répété;
Eglé l'entend, une autre eût écouté.
Elle aime Atys; grâce aux mœurs du village,
Son jeune cœur ne veut qu'un seul hommage;
Sans s'arrêter à ces galans discours,
Elle a rempli le but de son voyage;
Fidèle à ses devoirs, fidèle à ses amours,
A repartir elle s'apprête,
Et, sa corbeille sur la tête,
Reprend le chemin du coteau.
Mais, hélas! un sombre nuage,
Du soleil voilant le flambeau,
Menace d'un prochain orage.
Le vent mugit et l'éclair fend les cieux;
On entend gronder le tonnerre;
La pluie, à flots pressés, tombe, inonde la terre,
Et du ciel en courroux semble irriter les feux.
Loin de chercher un abri secourable,
De son père isolé prévoyant la terreur,
Églé résiste à l'effroi qui l'accable;
On peut tout avec un bon cœur.
Dieu! quel spectacle a vaincu sa constance!
Le torrent débordé, de ses flots écumans
Sape les frêles fondemens

De l'asile de son enfance.
Plus prompte encore, Églé s'élance.....
Arrête, infortunée! arrête, il n'est plus temps!
Ton humble toit, il chancelle, il s'écroule,
Au sein des flots il tombe, il roule,
Et va comme eux s'abîmer dans les mers.
Églé d'un cri fait retentir les airs;
Sur le gazon elle tombe pâmée.....
Quels soins rappellent sa chaleur?
Par quel secours est-elle ranimée?
Qui la rend à la vie, à l'espoir, au bonheur?
Non, le Ciel n'est point sourd au cri de l'innocence
— Mon père, est-ce bien vous? ô céleste présence!
»Est-ce bien vous?.... l'orage désastreux
»A donc su respecter l'objet de tous mes vœux? »
—Il n'a pris que nos biens; malgré notre indigence
»Tu m'es rendue, et je suis trop heureux;
»Partage mon bonheur et bannis tes alarmes. »
— Vous le savez, à mes travaux,
»Près de vous j'ai trouvé des charmes;
»Nous avons tout perdu, tout, jusqu'à mes fuseaux :
»Nous n'avons plus d'abri. » — J'en eus contre l'orage,
»Malgré le poids des ans et la fureur des eaux;
»Dans la bonté de Dieu puisons notre courage. »
— Où sommes-nous? où passez-vous la nuit?
»Et qui donc a pris soin de ce père que j'aime? »
— D'Atys c'est ici le réduit,
»Et pour sauver mes jours il s'exposa lui-même.

»Sans lui je périssais sous mon toit abattu;
»Admire son courage et chéris sa vertu. »
Pourquoi le bienfaiteur tarde-t-il à paraître?
Devrait-il éviter un cœur reconnaissant?
Atys, livré lui-même aux regrets qu'il fait naître,
Par trop d'amour était absent.

La nuit a déployé ses voiles;
Les cieux, calmés, sont parsemés d'étoiles;
C'est l'heure du repos. Sur le lit d'un amant
Peut-on dormir? Une subite flamme
D'Églé, de veine en veine, a parcouru les sens;
Et si les fatigues de l'âme
Affaissent au matin ses esprits languissans,
Amour, près d'Églé qui sommeille,
Sous la forme d'un songe amène les plaisirs:
La raison dort, et le cœur veille
Sans s'alarmer de ses désirs.
O nuit! cent fois plus belle que l'aurore,
Tu fuis trop tôt; malgré l'éclat du jour,
Églé voudrait te prolonger encore,
Et du matin accuse le retour.
Bergères, dites-moi, quand l'amour est extrême,
S'il est plus doux pour le cœur agité
De revoir le berger qu'il aime
Que d'y rêver en liberté?
Est-il présent, une pudeur farouche
Retient captifs les soupirs amoureux,

Au silence contraint la bouche,
Et nous force à baisser les yeux.
Est-il absent, le cœur parle sans feinte,
Nous n'éprouvons nul danger, nulle crainte.
Combien de fois je me plus à chanter
Celui dont à regret je repoussai l'hommage!
Qu'il serait fier si j'osais répéter
Les vers que dans nos bois j'adresse à son image!

Les cieux brillaient de tout l'éclat du jour,
Atys encor n'était point de retour.
Du bourg voisin on apporte une lettre;
C'est à la triste Églé que l'on veut la remettre;
Avec de l'or elle contient ces mots:
« L'amour a fait plus d'un héros;
»Je n'avais rien qu'un cœur et du courage,
»Ils m'ont valu ce prix, je vous l'offre à tous deux;
»Qu'il serve à réparer les fureurs de l'orage;
»Songez à moi, soyez heureux.
»Adieu, mon père, et mon Églé chérie;
»Je pars, et vais servir l'amour et la patrie. »
Églé lit ce billet: qui pourrait exprimer
Son désespoir et ses alarmes?
— Il part, dit-elle, il va porter les armes,
»Il va mourir pour nous, est-ce là nous aimer? »
— Ah! reprit Palémon, si tu chéris ton père,
»Par pitié, calme ta douleur;
»Tes maux de ses vieux ans combleraient la misère;

»Pourrait-il être heureux si tu versais des pleurs? »
— Pardonnez-moi cet instant de faiblesse,
»Je dois l'aimer puisqu'il sauva vos jours;
»Mais s'il mérite ma tendresse,
»Croyez qu'à mon bonheur vous suffirez toujours.
»Cependant, selon son attente,
»Allons revoir notre coteau,
»Et de cet or offert par sa main bienfaisante
»Bâtissons un abri nouveau.
»Que du premier il ait la ressemblance;
»Du malheur, du secours, que tout soit conservé;
»Faisons redire à la reconnaissance:
»*Le torrent l'abattit, Atys l'a relevé.* »

Ce projet, inspiré par une âme sensible,
Fut accompli; bientôt le toit paisible
Parut dans son premier état;
Il fut nommé *la maison du soldat.*
Églé, des fleurs de la colline
Parsème le jardin, qu'entoure l'aubépine.
Tout renaît et fleurit dans le fertile enclos,
Qu'une source limpide arrose de ses flots.
Du torrent détourné ne craignant plus la rage,
Sur un nouveau métier replaçant son ouvrage,
Églé près du vieillard prend un air plus content,
Chante pour l'égayer, mais soupire en chantant.
C'est en vain qu'au devoir fidèle,
Elle employait un détour innocent;

De son regard la mourante prunelle,
De son teint l'éclat pâlissant,
Parlaient d'Atys en dépit d'elle.

Mais le temps passe avec rapidité
Dans les plaisirs et dans la peine :
Éole a fui du bocage attristé ;
Zéphire, de sa douce haleine
Rend la feuille au buisson, la verdure à la plaine.
En vain la fleur s'épanouit
Et le printemps se renouvelle,
La saison du bonheur seule nous paraît belle;
C'est par l'âme que l'on jouit.
Mais si l'amour se plaît à voir répandre
Ces pleurs, délices d'un cœur tendre,
Il sait créer pour lui le doux enchantement ;
Eglé reçoit ces mots : « Je t'aime tendrement ;
» A l'Amour, à l'honneur, ton Atys est fidèle ;
» La Gloire a pris soin d'un amant
» Que tu partages avec elle. »
Églé lit, et son cœur palpite tour à tour
D'effroi, d'espérance et d'amour.
Son cœur ému prend des forces nouvelles ;
Pour suivre un jeune amant, d'Amour il a les ailes ;
Et la pensée, au vol audacieux,
Franchit l'espace, et les temps, et les lieux.
Mais ce n'est pas dans les champs du carnage,
Dans ces champs où la Mort signale sa fureur ;

C'est au fond d'un riant bocage
Qu'Églé voit un berger, et non pas un vainqueur :
En triomphe on ne s'entend guère
Quand on habite un champêtre séjour;
Et dans le cœur d'une bergère
L'orgueil parle moins que l'amour.
Églé n'est plus indifférente
Depuis qu'un doux espoir se mêle à ses douleurs;
Sans plaisir elle a vu les fleurs,
Et de l'automne languissante
Elle aime les sombres vapeurs :
L'hiver même tardait au gré de son attente.
L'hiver n'est point la saison des hasards;
Plus d'une mère et d'une amante
La préfère au printemps, trop favorable à Mars.
— Tombez, disait Églé, parure des bocages;
»Et, sous le cristal des glaçons,
»Disparaissez, émail de nos gazons;
»Tendres oiseaux, cessez vos doux ramages. »
Fidèles à sa voix, les fougueux aquilons
Dépouillaient les coteaux, ravageaient les vallons,
Et des plaines du nord l'impétueux Borée
Venait flétrir la nature éplorée.
Tandis que le vieillard, assis près du foyer,
Des fureurs de l'hiver bravait la violence,
Églé travaillait en silence,
Formant des vœux pour le guerrier.
Un soir que, plus pensive, au fond de sa chaumière,

Elle écoutait la voix des ouragans
Se prolonger en affreux sifflemens,
Elle fit à l'Amour cette tendre prière :
« Amour! à mes désirs si tu rends mon berger,
»Je te promets ma jeune tourterelle,
»Les meilleurs fruits de mon verger,
»Et de mes roses la plus belle;
»Je choisirai pour toi, parmi tout le troupeau,
»La plus blanche brebis et le plus jeune agneau;
»Des trésors de Cérès j'offrirai les prémices,
»Et le myrte-laurier dont je fais mes délices..... »
Mais, quel bruit tout à coup interrompt ses sermens?
Elle tremble, pâlit; Palémon la rassure :
— C'est Éole, a-t-il dit, qui frappe la masure
»De ses mugissemens. »
— Non, non, s'écria-t-elle, un étranger, peut-être,
»Egaré, succombant au poids de la douleur,
»Vient chercher un abri sous notre toit champêtre;
»Secourons l'infortune, accueillons le malheur. »
Églé courut ouvrir..... Est-ce un songe? une erreur?
Sur un sein palpitant elle tombe abattue,
Et doute encor d'un retour qui la tue;
Mais un baiser, mille fois répété,
De son bonheur prouve la vérité.
— C'est lui! » — c'est elle! » — ô mon Églé! mon père! »
Surprise, doux momens, jour heureux et prospère,
Et la joie et les pleurs ensemble confondus,
Cent noms charmans et donnés et rendus,

Extase, doux transports, silence plein de charmes,
Plaisir qui succède aux alarmes,
Ivresse, amour, ah! les cœurs délicats
Savent sentir, et ne décrivent pas!
Un calme heureux succède à ce délire;
Dans le repos des sens on entend mieux son cœur.
C'est alors que l'amour veut tout savoir, tout dire,
Et dans un long babil épanche son bonheur.
Atys, placé près d'Églé, de son père:
— N'attendez point, dit-il, le récit des combats;
»Je ne peindrai point Mars armé de son tonnerre,
»Et dans les rangs précipitant nos pas;
»Mais apprenez que l'élite guerrière
»Attaquant dans la nuit un poste dangereux,
»Mon général, trop valeureux,
»Sans mon bras mordait la poussière;
»De l'ennemi prêt à donner la mort
»Je vis l'épée étincelante;
»Plus prompt, par un heureux effort
»J'éteignis pour jamais sa valeur menaçante.
»Des fiers Anglais, qui fuyaient devant nous,
»La déroute au jour fut complète;
»S'ils échappèrent à nos coups,
»C'est qu'ils battirent en retraite.
»De retour dans le camp, on m'avertit, un soir,
»Que mon géneral veut me voir.
»Je me rends à son ordre, aussitôt il s'avance:
»Brave soldat, dit-il, j'admire ta vaillance;

»Quand tu sauvas mes jours, pour rendre heureux les tiens
»Tu peux tout exiger de ma reconnaissance;
»Choisis donc, je le veux, et cette obéissance
»Est un devoir. » — Je m'en souviens,
»Répondis-je à l'instant; mais de ma récompense
»Le prix est au fond de mon cœur;
»Si j'ai pu vous servir, laissez-m'en tout l'honneur. »
—Ami, reprend le duc, de ta délicatesse
»Je ne blâme point la fierté,
»Et d'un brave soldat j'admire la noblesse,
»Le courage et l'austérité.
»Mais quand tu m'as sauvé la vie,
»Fais plus pour moi, satisfais mes désirs;
»D'une belle action quand ton âme est ravie,
»Partage avec moi tes plaisirs.
»Dans les honneurs trouverais-tu des charmes?
»Je servirai ton cœur ambitieux;
»A de plus doux travaux bornerais-tu tes vœux?
»On va signer la paix, tu quitteras les armes. »
— Dans mon hameau j'aimais, j'étais aimé,
»Lui dis-je alors; si mon bras s'est armé,
»L'Amour me rendit intrépide;
»Si l'Anglais s'est vu terrassé
»Par un trait mortel et rapide,
»La main du dieu l'avait lancé.
»Alors de vos malheurs je lui contai l'histoire.
»Je dépeignis tes vertus, ta beauté,
»L'affreux dégât du torrent irrité,

»L'Amour enfin me guidant vers la Gloire.
»Le duc écouta mon discours;
»Ce que dicte le cœur aux bons cœurs plaît toujours. »
— Pars, me dit-il; de ta constance
»Reçois le prix à ton retour;
»Je veux ajouter l'abondance
»Aux doux liens que te promet l'Amour.
»Je veux que de cet or ton active industrie
»Fertilise des champs et double tes moissons.
»Heureux berger, dans tes chansons
»Célèbre encor la Gloire et la patrie. »

— Voici son or, dirigez-en l'emploi;
»Je l'acceptai pour vous, mon père, et non pour moi. »
— Arrête, ô mon cher fils! ménage un tendre père;
»J'ai supporté soixante ans le malheur,
»Le pénible travail, les maux et la misère,
»Et je succombe à mon bonheur.
»O Dieu! prolonge ma carrière!
»Ranime en ce beau jour mes esprits languissans,
»Et ne ferme point ma paupière
»Avant qu'à tes autels j'aie uni mes enfans.
»Pressez-moi dans vos bras; ô mon fils! ô ma fille!
»Je vous bénis, au nom de l'Éternel;
»Puisse bientôt une heureuse famille
»Naître, et vous imiter sous ce toit paternel!
»Mais les frimas, les vents et la froidure
»Retiennent un vieillard auprès de ses foyers;

»La neige a recouvert nos dangereux sentiers;
»Pour votre hymen attendons la verdure;
»Tout renaîtra pour jouir avec nous.
»De fleurs nos mains pourront orner ta tête;
»Et les oiseaux viendront chanter la fête
»De ton père et de ton époux. »

Il fallut agrandir la cabane chérie,
Bâtir étable et bergerie,
Les peupler de troupeaux nombreux.
Philomèle chanta sur l'épine fleurie;
L'amant devint époux, et l'époux fut heureux.

J'ai vu de Gaverni la superbe Naïade
Du haut des rochers menaçans
Précipiter les sept torrens
De son abondante cascade;
De son palais de glace, élevé dans les cieux,
J'ai vu la cime étincelante;
La neige, en voûte éblouissante,
Réfléchir du soleil et l'éclat et les feux;
J'ai vu le Dieu de la lumière,
Qui, des portes du jour franchissant la barrière,
D'une brillante main, à mes regards surpris,
Déroulait sur les flots la ceinture d'Iris.
Muette, j'admirais le ciel, la terre et l'onde;
La neige qui résiste aux chaleurs des étés,
Et l'écho répétant de sa grotte profonde

Le murmure orageux des torrens irrités.
Je marchais au hasard dans ce lieu solitaire ;
J'avais pour guide un dieu charmant ;
Il m'entraîna vers la chaumière,
De vertus et d'amour champêtre monument.
Sur des roseaux un vieillard se repose ;
Un bel enfant, au teint de rose,
Goûtait entre ses bras les douceurs du sommeil,
Tandis qu'épiant son réveil,
Le jeune époux, orgueilleux d'être père,
En admirant son fils, rendait grâce à la mère.
A peine j'approchais, qu'au devant de mes pas,
D'un air timide et doux, le couple heureux s'avance.
Sous un dôme de fleurs, qui dans l'air se balance,
Atys court préparer un champêtre repas.
Églé, son fils entre les bras,
Est une Grâce embrassant l'Innocence ;
Et Palémon ressemble à la fin d'un beau jour.
Le soir, assis sur la verdure,
Il me conta leur touchante aventure ;
Je l'écrivis par l'ordre de l'Amour.

GRIGOR ET XÉNIA,

NOUVELLE RUSSE.

SUJET TIRÉ DE L'OUVRAGE DE M. MALTE-BRUN.

Sur la Twerza s'élève un monastère,
Du repentir sombre et calme séjour ;
On lit encore au fond du sanctuaire :
Fuyez les grands, et redoutez l'Amour.

Grigor était d'une haute naissance ;
Un sort cruel le rendit orphelin ;
Mais Iraslow l'aima dès son enfance,
(C'était de Twer le jeune souverain).
Grigor unit aux charmes du bel âge
La vertu, la franchise et le mâle courage ;
La bonté se peint dans ses yeux.
Il a tous les talens ; mais il possède encore
Un cœur reconnaissant et point ambitieux ;
Et la haute faveur dont son prince l'honore,
Même à la cour, ne fait point d'envieux.
Déjà les grands briguent son alliance,
Et la plus fière a nommé son vainqueur ;

Mais c'est en vain qu'avec tant d'éloquence
De si beaux yeux disent avec douceur :
« A mes appas ne soyez plus rebelle;
» Aimez sans crainte, apprenez qu'à la cour
» Un favori ne voit point de cruelle,
» Et que le rang est un titre en amour. »

Dans ce pays (à ce que dit l'histoire),
Aimer était le plus doux passe-temps;
Même à ce jeu le prince faisait gloire
De l'emporter sur tous ses courtisans.
Un front paré du diadème
A droit de plaire à la beauté;
Mais si Grigor avait dit : *Je vous aime*,
De plus d'un cœur le prince aurait douté.
L'aveu n'échappe point à sa bouche vermeille;
Il se refuse à tout engagement;
Et dans un calme heureux son âme encor sommeille.
Est-ce froideur?... est-ce pressentiment?...
Ne craignez pas qu'il brave votre empire,
Grâces, désirs, ni toi, perfide Amour!
Trop tôt, hélas! vous pourrez le séduire,
Et s'il hésite, il doit céder un jour.
Une beauté sortant des mains de la nature,
Coquette par instinct, séduisante sans art,
Rose que le désert vit naître sans culture,
Et qui fleurit loin du regard,
La jeune Xénia, s'ignorant elle-même,

Fera sentir à ce généreux cœur
Tout ce qu'Amour promet de bien suprême,
Tout ce qu'Amour peut causer de douleur.
A Jédino, d'une retraite antique
S'élève dans les airs le dôme et le clocher.
Grigor est possesseur de ce château gothique;
Lassé des vains plaisirs, il vient seul y chercher
La liberté, la solitude;
Joindre au repos les charmes de l'étude,
Et, l'arc en main, poursuivre avec ardeur
L'hôte des bois..... tout héros est chasseur.
Un soir, en poursuivant une renne craintive
Qui l'évite et qui fuit de détours en détours,
Dans sa chasse il atteint la rive
Que la Twerza rafraîchit en son cours.
Quel tableau ravissant à ses yeux se présente!
Des filles du village une troupe innocente
Plongeait dans les flots purs et frais
Les doux trésors de ses jeunes attraits.
Le chasseur rougit et soupire;
Il craint par ses regards d'offenser la pudeur;
La raison le repousse, et la beauté l'attire;
Mais, n'obéissant qu'à l'honneur,
Il s'éloigne : Amour s'en offense;
Du mépris de ses lois il veut tirer vengeance;
Il l'obtiendra; le moment n'est pas loin.
Grigor, distrait, s'égare, et l'Amour a pris soin
De ramener ses pas sur le même rivage.

Il parfume les fleurs, il épaissit l'ombrage,
De son souffle amoureux agite les zéphyrs,
Et commande aux oiseaux de chanter leurs plaisirs.
Le sage de vingt ans pourra-t-il se défendre
De ce charme voluptueux
Que dans les airs vient de répandre
Le plus puissant de tous les dieux?
Comment refuser de se rendre
A l'objet enchanteur qui se montre à ses yeux?
Xénia, que rassure et le silence et l'ombre,
Enlève un dernier voile étendu sur son sein;
Sa compagne l'appelle au bain;
Craintive encore, elle balance;
Plonge un pied délicat, le retire soudain,
Des branches d'un rosier implore le soutien,
Et sur les flots demeure suspendue;
Elle a quinze ans, elle est belle, elle est nue;
Ses longs cheveux en noirs anneaux
Flottent autour d'un corps d'albâtre;
Son sourire, à la fois innocent et folâtre,
Ses beaux bras enlacés dans ces jeunes rameaux.....
« Ah! qui pourrait de son indifférence
» Garder l'insipide langueur?
» C'est la beauté, la fraîcheur, l'innocence,
» C'est celle qu'attendait mon cœur, »
Pensait Grigor. Mais elle a fui dans l'onde,
Et reparaît sous le flot azuré;
Le chasseur est blessé d'une atteinte profonde,

Et ton triomphe, Amour, est assuré !
Suivant des yeux la jeune enchanteresse,
Son cœur lui dit : « Je veux m'unir à toi;
»De mon sort deviens la maîtresse :
»J'irai t'offrir demain ma fortune et ma foi. »
Il quitte avec lenteur la rive solitaire
Où pour toujours s'est changé son destin.
Xénia n'habitait qu'une étroite chaumière,
Et son père n'était qu'un pauvre sacristain.
Qu'importe? elle est si belle ! enrichir ce qu'on aime
Est un si doux plaisir pour un cœur amoureux !
S'il possédait le rang suprême,
En donnant davantage il serait plus heureux.
On ne peut redouter qu'à cet âge si tendre
Elle ait déjà connu l'amour;
Et le charmant Grigor, admiré de la cour,
Au cœur d'une bergère a bien droit de prétendre.
Un songe fortuné vient charmer son sommeil,
Et l'espérance embellit son réveil.
Au point du jour il vole à la chaumière;
Il parle, et dit qu'il aime. Épouser son seigneur!
En un instant, de la misère
Passer à cet excès d'honneur,
Étonne et séduit la bergère.
A quinze ans le premier objet
Qui nous admire est celui qui nous plaît;
Est-ce toujours celui qui sait fixer notre âme?
Xénia, sans penser, sourit à son amant;

Grigor dans ce sourire a vu le sentiment;
Par mille dons flatteurs il veut prouver sa flamme.
Le cœur doucement agité,
Xénia sent déjà le prix de la beauté;
Elle se pare en secret, et s'admire;
A regret je dois vous le dire,
Son premier sentiment était la vanité;
Villageoise et quinze ans, qui s'en serait douté?
Ce n'est pas celui qui l'adore.
En la voyant plus belle il s'applaudit encore;
De son bonheur fixe le jour;
Par des bienfaits veut en marquer la fête,
Et croit ne point assez signaler son amour.
L'autel est prêt. De myrtes couronnée,
Marchant sur un tapis de fleurs,
Et tenant dans ses mains le flambeau d'Hyménée,
Xénia suit Grigor en versant quelques pleurs.
Des villageois le chant joyeux l'accueille;
Elle soupire, et s'arrête, et pâlit;
Grigor la presse, elle obéit :
Ainsi cède une rose à la main qui la cueille.
— Hâtons-nous, lui dit son amant,
»Le bonheur dépend d'un moment. »
Mais quel effroi de son âme s'empare?
D'où vient ce bruit tumultueux?
Avec respect la foule se sépare,
Et le noble Iraslow se présente à ses yeux;
Le prince en approchant lui sourit avec grâce :

— Cher Grigor, a-t-il dit, ce matin à la chasse
» Je perdis mon faucon, et j'en cherchais la trace,
» Quand de ce bois je le vis se percher
» Sur la flèche de ton clocher;
» Tes villageois, par leurs habits de fête
» M'ont fait ressouvenir que ce jour fortuné
» A ton bonheur est destiné;
» Pour en être témoin aussitôt je m'arrête.....
» Dieu, qu'elle est belle! Objet doux et charmant,
» Qui possédez la grâce et l'élégance,
» De mes états vous serez l'ornement;
» Et tant d'attraits, de fraîcheur, d'innocence,
» De votre souverain font déjà votre amant. »
Du superbe Iraslow le regard étincelle;
Xénia, qui rougit, paraît encor plus belle;
Et le flambeau d'Hymen, qu'à peine elle soutient,
Sous les pas de Grigor tombe, roule, et s'éteint;
Son cœur bat de plaisir, de trouble, de surprise,
Et sur ce qu'elle sent elle reste indécise.
Mais le prince a su lire en ce cœur ingénu
A qui son secret même est encore inconnu.
Ardent, impétueux, il n'est déjà plus maître
De ses désirs, qu'un instant a fait naître.
— Parlez, dit-il, l'Amour formait-il ce lien?
» Aimeriez-vous? » — Seigneur, je n'aimais rien
» Jusqu'à ce jour..... » Sa rougeur dit : Mais j'aime.
— Autant que mon amour mon bonheur est extrême
(Répond le prince avec empressement);

» Venez à cet autel recevoir mon serment;
» Soyez de mes états l'aimable souveraine;
» Hâtons-nous de former la chaîne
» Qui doit à vous m'attacher constamment. »

Xénia, de l'amour recevant une autre âme,
Porte sur Iraslow des regards pleins de flamme.
Ce n'est plus une enfant qui cède avec douceur;
Elle sait tout le prix du trésor qu'elle donne;
Que s'il est beau d'épouser son seigneur,
Il est plus beau de porter la couronne;
Surtout quand celui qui la donne
A fait naître une vive ardeur.
Avec fierté, mais avec complaisance,
Vers l'église prochaine elle marche en silence.
Le malheureux Grigor de tous est oublié;
Il est trahi par la reconnaissance,
Il est trahi par l'amitié.

Les amans sont unis, et de ce lieu champêtre
Tous les deux volent à la cour.
C'est là pour Xénia qu'il est doux de paraître;
Que chaque jour est un beau jour.
Son époux, qui l'adore, a toute sa tendresse;
Et cependant, au comble de l'ivresse,
Iraslow songeait à Grigor:
A son bonheur un ami manque encor;
Il a besoin de sa présence.

Sans trop se l'avouer, un vague repentir
A son âme se fait sentir.
J'ai, pensait-il, trompé son espérance,
Je veux l'accabler de bienfaits ;
Par les honneurs et l'opulence
Je saurai calmer ses regrets.
— Allez, dit-il, que Grigor reparaisse ;
» Il m'est plus nécessaire et plus cher que jamais ;
» Volez à Jédino : qu'à mon ordre on s'empresse. »

Le prince est obéi ; mais ces antiques lieux
Sont déserts et silencieux.
On interroge en vain l'habitant du village,
De son seigneur il ne sait point le sort ;
On ne l'a point revu depuis le mariage,
Et le hameau pleure sa mort.
Le prince, à ce récit, honora de ses larmes
L'ami qu'il accabla d'un destin rigoureux ;
Et Xénia gémit du pouvoir de ses charmes ;
Long-temps ils furent malheureux ;
Mais il n'est pas de regrets douloureux
Que le temps ne calme et n'efface,
Surtout lorsqu'on est prince et qu'on est amoureux.
Plus que jamais le prince aime la chasse ;
Et, s'armant d'un léger carquois,
Xénia le suit dans les bois.

Le hasard, qui souvent de notre sort décide,

A Jédino tous deux les guide;
Et le même faucon, sur le même clocher
Comme autrefois vient se percher.
Iraslow dans l'instant reconnaît la chapelle :
— Voilà, dit-il, le simple monument
»Où j'ai de t'adorer prononcé le serment,
»Où tu promis d'être à jamais fidèle.
»Ah! qu'un si doux engagement
»A ces autels se renouvelle!
»Entrons..... » Mais Xénia pâlit, tremble, chancelle.
— Dieu! quel est ce fantôme et cette voix? dit-elle;
»Ce pèlerin mourant, et qui gémit encor! »
Elle tombe à genoux en s'écriant : « Grigor!.... »
A ce nom toujours cher, le prince, hors de lui-même,
Tient déjà dans ses bras le jeune infortuné
Qu'à des maux si cruels l'Amour a condamné.
Il le baigne de pleurs, lui répète qu'il l'aime,
Qu'à son destin son destin est lié;
Le conjure de vivre, au nom de l'amitié.
Et Grigor, soulevant sa débile paupière,
Lui dit: — Ah! qu'il m'est doux, à mon heure dernière,
»De vous revoir tous deux, vous que j'ai tant aimés!
»Par un si grand bonheur mes sens sont ranimés,
»Et je pourrai du moins t'adresser ma prière.
»Je n'ai pas su souffrir; et mon Dieu, courroucé,
»Brise ce faible cœur qui l'a trop offensé.
»Pour ton ami, du ciel apaisant la justice,
»Élève en ma faveur un pieux édifice;

»Dote-le de ces biens que j'ai reçus de toi;
»Ouvert aux malheureux, ils y prîront pour moi. »
A ces mots il s'arrête, avec effort soupire,
Regarde Xénia..... ferme les yeux..... expire.

Iraslow veut encor douter de son malheur;
Et quand il n'a plus d'espérance,
Il s'abandonne à la douleur.
— O victime de la constance!
»Victime, disait-il, d'un destin ennemi,
»Je t'entraîne à la tombe, et j'étais ton ami!
»Pour satisfaire au moins mon âme désolée,
»J'accomplirai tes derniers vœux.
»Un jour, le même mausolée
»Nous réunira tous les deux. »

Par les ordres du prince, un sombre monastère
Remplaça du château le gothique séjour;
Il fit graver au fond du sanctuaire :
Fuyez les grands, et redoutez l'Amour.

FLEURETTE,

NOUVELLE.

SUJET TIRÉ DE L'ERMITE EN PROVINCE.

Nomen tenuisse puellæ.
Ovide, Mét.

Je ne m'arrête point à ces vieux monumens
Dont on admire encor les restes magnifiques;
Le cours de la Beïse, en méandres charmans,
Guide mes pas vers ces ormes antiques
Ombrageant la fontaine où j'aime à soupirer.
Que mon cœur est ému! qu'avec force il palpite
Sous ces arbres épais, qu'Henri, que Marguerite,
De leurs royales mains autrefois ont plantés!
Que vous causez de trouble à mon âme inquiète,
O vous! dont les flots agités
Murmurent le nom de Fleurette!
Fleurette, qui, sans ornement,
Sans titre, sans aïeux, fit naître la première
Au cœur du grand Henri ce tendre sentiment
Qu'elle conserva la dernière.
Douce victime de l'Amour,
Tu n'as point de nom dans l'histoire!

Comme la fleur tu n'as brillé qu'un jour!
Mais ton innocente mémoire
Renaît dans un récit touchant;
Et moi, sans me flatter d'égaler un tel maître,
Je viens dans ce séjour champêtre
Te consacrer un faible chant.

Alors que Charles-Neuf visita la Navarre,
Le prince de Béarn avait au plus quinze ans;
Pour amuser le roi, dans Nérac on prépare
Fêtes, ballets, et joyeux passe-temps.
Le noble Henri, plein de gaîté, d'audace,
Était l'ornement de sa cour;
Il unit la force à la grâce;
On pressent qu'il doit être un jour
Des Français la gloire et l'amour.
Au jeu de l'arc excitant la jeunesse,
Charles trouvait d'heureux loisirs.
Un roi, tout roi qu'il est, peut bien manquer d'adresse,
Mais il est roi, même dans ses plaisirs.
Pourrait-on s'étonner lorsque le duc de Guise,
Loin de prétendre au but, cherche à s'en écarter,
Et si les courtisans veulent tous l'imiter?
Nous savons bien que l'usage autorise
Auprès des rois ce qui peut les flatter.
Le seul Henri, qu'anime la franchise,
A ses efforts ne veut point commander,
Et, pouvant obtenir, ne prétend point céder;

Il vise au but, et sa flèche légère
De l'orange a percé le cœur.
Pour la première fois Charles trouve un vainqueur;
Et contre un heureux adversaire
Il est permis d'avoir un peu d'humeur.

Le lendemain, quand le jeu recommence,
Le roi ne paraît point. Était-ce orgueil?... ennui?...
De Guise, qui n'a plus si noble concurrence,
Du prix était certain d'avance;
Il l'obtient. C'est au prince à tirer après lui;
Et, soit vengeance, ou soit hasard étrange,
On ne trouve plus d'autre orange.
Le Béarnais, parmi les spectateurs
Découvre une fillette aux regards enchanteurs;
A son côté brille une rose.
Henri saisit la fleur, sur le but la dépose;
Et, défiant de Guise, il lui laisse l'honneur
De tirer le premier: c'est le droit du vainqueur.
Moins heureux cette fois, sa flèche au loin s'égare.
Le trait d'Henri s'est fixé dans la fleur;
Avec transport il s'en empare,
Cherche des yeux le jeune objet
Dont elle a paré le corset.
Il retrouve Fleurette, avec douceur exige
Qu'elle accepte ce prix flatteur
Et le trait qui lui sert de tige;
Elle rougit, dans ses beaux yeux

Met sa réponse, et n'en parle que mieux.
Le trouble intéressant qu'elle a laissé paraître
Émeut celui qui l'a fait naître.
La douceur des regards qu'ils échangent tous deux,
A leur âme en secret révèle
Qu'une vie heureuse et nouvelle
Dès ce moment a commencé pour eux.
Ainsi parle bien bas le héros qui soupire :
— O belle enfant ! veuillez me dire
» Votre âge, votre nom, où je pourrai vous voir ? »
— J'ai quatorze ans, je m'appelle Fleurette,
» Fille du jardinier, et je vais chaque soir
» A la fontaine. » Il faut de la fillette
Se séparer avec le seul espoir.
Henri, dans son âme ravie
Ressent déjà cet amour enchanteur
Qui tint tant de place en sa vie,
Mais moins que l'amitié, la clémence et l'honneur.
Le jeune amant, des voiles du mystère
Sait bien qu'il doit environner
Et son amour et sa bergère.
Un jardinier de Fleurette est le père,
Au jardinage Henri brûle de s'adonner,
Et veut se créer un parterre ;
Tout près de la fontaine il a su le placer.
Soir et matin c'est là qu'il guette
La tendre et naïve Fleurette ;
Heureux quand il la voit passer,

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

Tant sa flamme est pure et discrète!
Ah! qu'elles ont d'attraits ces premières amours
Dont le songer revient toujours,
Malgré les ans et l'inconstance même!
Pourquoi ce souvenir a-t-il tant de douceur?
Pourquoi l'objet que le premier on aime
Est-il, par un charme suprême,
Le seul qui reste au fond du cœur?
C'est qu'on n'aima que lui; le reste fut caprice,
Désir, dépit ou vanité.
C'est un fort joli jeu que l'infidélité;
Mais le premier amour est lui seul un délice.

Innocemment depuis deux mois
Le prince en *contait à* Fleurette.
On prétendit, et je le crois,
Que c'est de là qu'en parlant d'amourette,
Conter fleurette est dit au figuré;
Par un savant le fait est assuré.
Cette origine a droit de plaire;
Nous adorons tout ce qui vient d'Henri;
Ses traits d'un joyeux caractère,
Son âme à l'amitié sincère,
Ses gais bons mots, son juron favori.
Mais revenons à sa bergère,
Qui, chaque jour l'aimant plus tendrement,
Chaque jour davantage enflammait son amant.
Sans deviner ce que leurs cœurs désirent,

Un soir, à la fontaine en secret ils l'apprirent.
L'obscurité, le doux chant des oiseaux,
L'onde qui faiblement murmure,
Le calme heureux de la nature,
L'Amour qui les appelle à des plaisirs nouveaux.....
Mais il faut qu'ici je m'arrête.
Je dirai seulement qu'en quittant ces beaux lieux
Henri portait la cruche sur sa tête;
Que Fleurette baissait les yeux,
Tandis que le héros sur son front radieux
Laissait briller certain air de conquête;
C'est son premier triomphe... en eut-il de plus doux?

Mais trop exact aux rendez-vous,
Le prince en trahit le mystère;
Son gouverneur, vertueux et sévère,
S'est aperçu qu'il ne manque jamais
A s'échapper chaque soir du palais;
Il voit encor que d'ordinaire,
Par la plus belle nuit, la lune la plus claire,
Et ses cheveux et son chapeau,
Quand il revient, sont baignés d'eau.
Cette remarque éveillant sa prudence,
Il se décide; et, suivant, au hasard,
Les pas de son élève, il arrive en silence,
Assez tôt, d'assez près, pour avoir l'assurance.....
Qu'il était arrivé trop tard.
S'il est un peu surpris, il connaît l'influence

Qu'a sur un jeune cœur la nouveauté, l'absence;
Qu'on irrite l'amour en voulant le dompter.
Le lendemain, sans nulle remontrance,
A son élève il accourt raconter
Qu'ils vont partir, et dans Bayonne
Joindre le roi; ce jour est le seul qu'il lui donne
Pour ses apprêts. Long-temps avant ce jour
Au cœur d'Henri parlait déjà la Gloire,
Moins tendrement, mais plus fort que l'Amour.
Sa noble ardeur remporta la victoire,
Tant qu'à Fleurette il ne fit point d'adieux;
Mais quand il vit les pleurs couler de ses beaux yeux,
Qu'il entendit ses plaintes si touchantes,
Il répandit des larmes abondantes.
— Ah! cher Henri, dit-elle, ah! vous allez partir!
» Vous m'oublîrez..... il me faudra mourir.....
— Il le faudra. » Désespéré comme elle,
Henri fit le serment d'être toujours fidèle;
Et Fleurette sut le tenir.
Quand le beffroi se fit entendre,
Elle ajouta, d'un air et douloureux et tendre,
Qu'Henri toujours se rappela :
— Il faut partir,..... on vous entraîne;
» Ami, voyez cette fontaine;
» Absent, présent, je serai toujours là.....
» Toujours là! » Son amant, quelle que fut sa peine,
Sans tarder obéit à la loi du devoir.
Fleurette est seule avec son désespoir,

Ses souvenirs et son inquiétude.
Dans l'abandon et dans la solitude,
Sa précoce raison vient avertir son cœur
Qu'il faut renoncer au bonheur.

Tandis qu'elle pleure en silence,
Henri, jeune et vaillant, acquérait à la cour
Les vertus, les talens dignes de sa naissance;
Mais pendant quinze mois que dura son absence,
Des premières amours il perdit l'innocence,
Et long-temps avant son retour
Il avait oublié Fleurette;
Sans la chercher il revit le séjour
Où languissait la bergerette:
Une autre avait touché son cœur.
Fleurette le savait; trop souvent, d'un bocage,
Elle a vu son amant volage
Suivre les pas d'un objet séducteur.
L'adorer, souffrir et se taire,
C'est le projet que dicte la pudeur;
Et, ne pouvant combattre le malheur,
La tendre enfant veut du moins s'y soustraire.

Un jour, au lieu de fuir, quand le couple amoureux
S'égarait dans les bois..... timide et recueillie;
Belle de sa douleur, de sa mélancolie,
Elle se présente à leurs yeux.

Le charme intéressant de sa beauté mourante,
La trace de ses pleurs, la rendaient si touchante,
Qu'Henri sentit renaître un iendre souvenir.
Il n'est pas seul, et le jour va finir ;
Avec impatience il attendra l'aurore.
Elle paraît ; il vole au modeste séjour
Du tendre objet de son premier amour,
Lui répéter qu'il l'aime encore.
Fleurette en l'écoutant laisse couler ses pleurs.
— Calme, disait-il, tes douleurs ;
»Si j'ai brisé ta douce chaîne,
»Pardonne-moi, toujours je t'aimerai ;
»Reviens ce soir à la fontaine ;
»De grâce, viens-y..... » — J'y serai ! »
Lui répondit d'une voix faible et tendre,
La pauvre enfant, qui, le regard baissé,
Veut qu'Henri ne puisse comprendre
Le projet de son cœur mortellement blessé.

Le jeune amant, que presse une amoureuse attente,
Avec précaution s'échappe du château ;
Malgré l'ombre du soir, il aperçoit l'ormeau
Sous lequel ses baisers, rassurant son amante,
Vont lui faire oublier une volage erreur ;
Qu'il sera doux de la rendre au bonheur !
Mais voici la fontaine, et cependant Fleurette
Au rendez-vous n'arrive pas.
Le prince attend ; il s'inquiète,

Va, court, revient, et l'appelle tout bas.
Auprès de la fontaine il voit une baguette,
Il s'en approche, et, dans l'obscurité,
Croit reconnaître et sa flèche et la rose.
Sa main presse un papier..... il craint, il doute, il n'ose
Prévoir encor la vérité.
Mais ce billet sans doute va l'instruire.....
Cédant à ses soupçons naissans,
Il s'élance au palais, et s'empresse de lire
Ces mots, dont le funeste sens
Ne laisse plus sa douleur incertaine :
J'ai promis d'être à la fontaine,
J'y suis..... peut-être sans me voir
Près de moi vous passez ce soir.
Retournez-y..... j'y suis..... cherchez encore.
Vous ne m'aimez plus..... il faut bien.....
Mon Dieu! pardonnez-moi... Ne ménageant plus rien,
Henri vole au secours de celle qu'il adore.
On ne tira des flots qu'un corps inanimé.....
Ce cœur ne battait plus..... il avait trop aimé.
Le héros par des pleurs honora la mémoire
De celle dont il fut chéri.

Répétons, Fleurette, à ta gloire,
Ces mots qu'après trente ans disait souvent Henri :
« Je fus aimé pour moi par Fleurette et Sully. »

FLORE,

LA ROSE ET LA MARGUERITE.

A MADAME LA MARQUISE DE V***.

« Mon frais bouton venait de s'entr'ouvrir,
Chaque instant me donnait une grâce nouvelle;
On m'admirait..... j'étais si belle!
Et le soleil vient déjà me flétrir!
Pourquoi tant de rigueur? à peine suis-je éclose. »

Ainsi se plaignait une Rose.
Flore lui répondit : — Des ardeurs de l'été
En vain j'ai voulu te défendre;
Pour plaire on ne sait pas attendre,
Quand on a tant de vanité.
Par la suave odeur de ta douce ambroisie,
Tu voulus, imprudente, exciter les désirs
Des papillons et des zéphyrs.
Le parfum d'une fleur est sa coquetterie;
Il attire, il séduit, il enivre les sens.
L'Amour applaudissait à tes charmes naissans;
Il t'adopta, tu devins son emblème,
Brillante comme lui, passagère de même;
Et de ton sort il faut subir les lois.

D'une fleur plus durable aujourd'hui j'ai fait choix;
Son modeste parfum n'appelle point l'hommage;
Il faut la rechercher, pour goûter ses douceurs;
Et, par un art heureux variant ses couleurs,
Elle n'a point d'épine, et brille sans partage
Dans la saison exempte de l'orage;
On l'entoure, on l'admire, elle obtient tous les vœux;
De l'amitié c'est la fleur favorite.
Rose, tu plais un jour ou deux,
Tu fixes tous les cœurs, aimable Marguerite.

RÉPONSE A M. M***,

QUI M'AVAIT ADRESSÉ UNE ÉPITRE SIGNÉE JEAN-JACQUES.

Sous le titre qui le déguise,
Je reconnais un séducteur ;
Non, ce n'est point l'ami de la franchise
Qui m'offre cet encens flatteur.
Rousseau, d'un cœur jeune et sincère
Respectant la crédulité,
N'eût point trompé sa vanité
Par un discours trop sûr de plaire.
Il est facile à repousser,
Le trait d'un éloge insipide ;
Mais lorsque la grâce y préside,
Il sait aisément nous blesser.
De mes yeux une onde fidèle
M'a montré le peu d'agrément ;
En vain votre pinceau charmant
Me les présente autrement qu'elle ;
J'en crois mieux ce qu'elle m'apprit ;
Mais, hélas ! il n'est point de ruisseau pour l'esprit.

INVOCATION BADINE

A THALIE.

O FOLATRE divinité,
Aimable et légère Thalie,
A l'amant par vous bien traité
Gardez-vous, dans votre folie,
De faire une infidélité.
Fuyez un plaisir trop vulgaire;
La Constance est fille des dieux;
Mais on la traita de chimère,
Elle retourna dans les cieux.
Depuis ce temps, l'on vit sans cesse
Les mortels varier sur tout,
Et, dans leur inconstante ivresse,
Ils méconnurent le bon goût.
Tout braver devint leur système;
Au mélodrame on applaudit;
Thalie, on vous quitta vous-même,
Et la farce fut en crédit.
Mais un amant pur et sensible
Ne s'éloigna jamais de vous;
La mode en vain fit l'impossible
Pour l'arracher de vos genoux.

Elle disait : — Viens sur mes traces,
»Juge ton siècle, et suis ma cour. »
— Non, je n'obéirai qu'aux Grâces,
»Et ne veux point changer d'amour.
»Laissez-moi, fidèle à Thalie,
»Ravir de nouvelles faveurs..... »
Bientôt sa Muse enorgueillie
Réunit Léonce à ses sœurs.

O divinité qu'il adore,
Couronnez de nouveau ses feux !
A vos autels il est encore
Fidèle, empressé..... quoique heureux.

EPITRE

A M. BAOUR-LORMIAN,

SUR SON OUVRAGE INTITULÉ : MES TROIS MOTS.

Je les ai lus, ces vers pleins de feu, d'harmonie,
Où l'esprit est joint au génie,
La grâce à la sévérité;
Où l'éloge est sans flatterie,
La critique sans calomnie,
Et le trait sans causticité.
Vos premiers pas dans la noble carrière
Ont rencontré l'écueil et le danger;
Que votre Muse, et plus noble, et plus fière,
Par de nouveaux succès apprenne à s'en venger.
Les torts de nos rivaux n'excusent pas les nôtres;
Et l'avenir, ignorant ces travers,
Ne vous jugera point sur les écrits des autres,
Mais sur vos mœurs et sur vos vers.
Contre leurs traits qu'un juste orgueil oppose
Un courage plus affermi;
L'honneur serait bien peu de chose,
S'il dépendait d'un ennemi.
Ah! croyez-en l'amitié qui m'inspire
(Cette amitié jamais ne vous trompa),

Quittez le fouet de la satire
Pour la harpe de Malvina.
Redites-nous ces chants tendres, mélancoliques,
Peignez des nuits le calme et la splendeur;
Et ces effets et touchans et magiques,
Qui de vos vers ont passé dans mon cœur.
Suivez Thalie et Melpomène,
D'Antiochus enrichissez la scène;
Du nom français encor étonnez l'univers.
Un nouveau siècle veut une gloire nouvelle :
Favori des Neuf Sœurs, Apollon vous appelle;
Volez, les sentiers sont ouverts.
Mais ne vous heurtez point dans la route pénible;
La chute d'un rival vous fait-elle avancer,
Vous perdez à le repousser
Et la force et le temps qu'il eût été possible
D'employer à le dépasser.
Il est plus d'un laurier, il est plus d'une rose,
Ne les effeuillez plus en vos débats jaloux;
Si pour votre rival une fleur est éclose,
Un bouton va s'ouvrir pour vous.

On vit presqu'à la fois s'élancer vers la gloire
L'auteur de Marius, celui de Fénélon;
Et le superbe Agamemnon
Ne bannit point Abel du temple de mémoire.
Les dessins de Picard nuisent-ils aux tableaux
Du La Fontaine de la scène?

Et Marsolliers dans ses rians travaux
Fut-il moins heureux que Sedaine?

O vous donc qui, formés pour la gloire et les arts,
Par de brillans essais attirez nos regards,
Abjurez la haine pénible.
Un revers partagé s'adoucit de moitié,
Et le triomphe en devient plus sensible
Lorsqu'il fait jouir l'amitié.
De talens, d'union, vous voyez les images.
L'éloquente de Salm, la tendre Dufresnois,
Bourdic, possédant à la fois
Tous les tons et tous les suffrages,
Émules sans rivalité
Et poètes sans jalousie,
Loin de voir à regret le succès d'une amie,
Savent en tirer vanité,
Et prouvent, en fuyant les jalouses cabales,
Que les Muses sont sœurs et ne sont point rivales.

VERS

SUR MA SORTIE DE PRISON.

A M. CHATEAU-NEUF. *

Il est donc vrai que votre âme attendrie
Par tous les maux que j'ai soufferts,
Veut briser mes pénibles fers,
Et me rendre à l'enfant auquel on m'a ravie !
Hé quoi, vous m'épargnez jusques à la pudeur
De vous dépeindre ma misère !
Et vous sauvez à ma douleur
Jusqu'au tourment de la prière !
Ah ! vous l'avez senti, c'est doubler un bienfait
Que d'éviter à la délicatesse
Ces soins auxquels un malheureux s'abaisse,
Mais avec remords..... ou regret.
Hélas ! quand le printemps ranimait la nature,
Mes yeux, baignés de pleurs, n'ont point vu la verdure;
Autrefois je chantais les fleurs et les gazons;
Maintenant par mes maux je compte les saisons !

* Ces vers, où il m'annonçait ma liberté, parvinrent à mon mari, à Londres, par le Journal de Paris, en novembre 1794.

Sur un sable enflammé, dans une triste enceinte
Dont le soupçon environne la crainte,
De l'été j'ai senti la chaleur,
Sans goûter d'un beau soir le calme et la fraîcheur;
Et dans cette austère clôture
Des nuits encore on troublait le sommeil;
La douleur et l'effroi présidaient au réveil.
D'un repas dégoûtant la grossière pâture,
Poison fatal plutôt que nourriture,
Dans mon sein délicat enfantant la douleur,
Joignit les maux du corps au désespoir du cœur!....
Les fruits, le vin, les fleurs et le laitage,
Tout-à-coup étaient défendus;
De mon enfant un billet n'entrait plus;
Et j'étais mère, hélas! pour souffrir davantage!....
Mais cet enfant consolateur
Dans mon cachot voulut descendre;
Il y languit cinq mois. Sa touchante douceur,
Son amitié naïve et tendre,
Ont embelli pour moi ce séjour de terreur;
Cinq mois sans murmurer partageant ma misère,
Il refusa constamment de sortir;
Un soir, je lui disais: — Mon fils, il faut partir,
»On te prive du nécessaire..... »
—Aimes-tu mieux, dit-il, me priver de ma mère?...»

Jetons un crêpe ténébreux
Sur une image plus funeste;

L'affreux souvenir qui me reste
Obscurcira mes jours heureux.

Vous, dont l'active bienfaisance
Vient de ranimer les accens
D'une Muse dans le silence,
Souffrez que j'offre à la reconnaissance
Le premier tribut de mes chants.

RÉPONSE

DE MON MARI.*

Vous dont la Muse élégante et facile
De l'esprit et du cœur assurait les plaisirs,
A son cruel silence, hélas! est-il possible
De refuser mes regrets, mes soupirs?
Que vous font mes tourmens, que vous font mes alarmes?
Un étranger, un inconnu peut-il
Offrir à vos douleurs le tribut de ses larmes?
Calmer le souvenir de votre affreux exil?
Il peut du moins pour votre délivrance
Mêler ses chants à mille autres concerts;
Il peut vanter la bienfaisance
Du trop heureux mortel qui fit tomber vos fers;
Il peut bénir le jour où, promenant sa vue
Sur ce journal fameux que lit tout l'univers,
Il apprit qu'au monde rendue
Vous existiez encore, et l'apprit par vos vers!
Il peut, apprenti du Parnasse,
Quoiqu'en balbutiant, vous exprimer ses vœux :

* Envoyée au Journal de Paris, où elle ne parut pas. Ces vers me parvinrent long-temps après qu'il eut péri à Quiberon ; ils me furent remis par milady L***, qu'il en avait chargée.

Devant vous il doit trouver grâce,
Le riche bienfaisant n'est jamais dédaigneux ;
Il plaint le pauvre et soutient sa misère,
Avec plaisir il entend sa prière ;
Quand il l'a secouru, son cœur est plus heureux.
Qu'avec feu vous peignez les tourmens d'une mère
Qu'un même arrêt enferme et prive de son fils !
Et de ce fils le charmant caractère,
Et son amour, du vôtre le doux prix !
En vous, quelle tendresse inquiète et profonde !
En lui, quel sentiment pur, naïf et touchant !
L'un ne voit que sa mère au monde,
L'autre, à tout l'univers préfère son enfant.....
Vous me le rappelez ; jadis époux et père,
Des caresses d'un fils et des soins de sa mère
J'ai su jouir..... le sort me les ravit !
Depuis ce temps mon cœur sèche et languit.
En vain je cherche une mort trop tardive,
A ma femme, à mon fils il faut que je survive !....
Mais en lisant vos vers, Dieu ! quel fut mon espoir !
N'ai-je pas cru près de moi les revoir !
Trop douce illusion, à mon âme attendrie
Vous retracez un instant son bonheur !
Il n'en est point de si flétrie,
Qui n'aime à se rouvrir aux vrais plaisirs du cœur.

LA VIOLETTE,

IDYLLE.

O FILLE du Printemps ! douce et touchante image
D'un cœur modeste et vertueux,
Du sein des verts gazons, tu remplis ce bocage
De tes parfums délicieux.
Que j'aime à te chercher sous l'épaisse verdure
Où tu crois fuir mes regards et le jour !
Au pied d'un chêne vert qu'arrose une onde pure,
L'air embaumé m'annonce ton séjour;
Mais ne crains pas cette main généreuse;
Sans te cueillir j'admire ta fraîcheur;
Je ne voudrais pas être heureuse
Aux dépens même d'une fleur.
Reste sur ta tige flexible,
Jouis des beaux jours du Printemps;
Que la douce haleine des vents,
Et ces rameaux, et ce lierre sensible,
Calment pour toi les feux des rayons dévorans !
Que l'Automne aussi fasse éclore
Autour de toi des rejetons nombreux !
Que de l'Hiver le souffle rigoureux
S'adoucisse et t'épargne encore !

Ah! comme ta suave odeur,
Qui parfume les airs sans dévoiler tes charmes,
Que ne puis-je, du pauvre en essuyant les larmes,
Lui dérober l'aspect du bienfaiteur!
Timide comme toi, je veux dans la retraite
Et dans l'oubli passer mes jours;
Un peu d'encens vaut-il ce trouble qui toujours
Poursuit notre gloire inquiète?
Simple en mes goûts, de paisibles loisirs
Rendent mon âme satisfaite;
Mon nom contente mes désirs,
Puisque l'amitié le répète.
L'avenir m'oublîra; mais, chère à mon époux,
Dans mon enfant trouvant mon bien suprême,
Bornant le monde à ce que j'aime,
Je n'étonnerai point le vulgaire jaloux.
Oui, comme toi cherchant la solitude,
Ne me plaisant qu'en ces vallons déserts,
J'y viens rêver, et soupirer des vers
Qui ne doivent rien à l'étude.

LA VIOLETTE AU LIS,

IDYLLE.

Auguste lis, du sein de l'herbe
J'exhalais mes parfums vers ta tige superbe ;
Ce faible encens, tribut d'une modeste fleur,
Zéphyr te l'apportait sur son aile légère ;
Tu l'avais respiré, quel était mon bonheur !
Fidèle, heureuse, solitaire,
De frais boutons j'aimais à m'entourer ;
Je leur disais : — Croissez pour l'adorer. »
Et loin de chercher à paraître,
Humble dans mes désirs, sensible avec pudeur,
Je vivais innocente fleur.
Hélas ! de son destin le faible est-il le maître ?

Hiver, que n'as-tu fait mourir
La Violette encor si pure !
Devait-elle un jour refleurir
Pour orner le front du parjure ?
Quoi, n'a-t-il pas tremblé quand sa profane main
De l'innocence osa placer l'emblème
Sur un coupable sein ?

J'invoquai Flore, Pan, et Jupiter lui-même;
Les Dieux ont répondu : — Malgré ces rameaux verts
» Qui voilent ta plante timide,
» Espérais-tu qu'en parfumant les airs
» Tu pourrais échapper aux désirs du perfide?
» Ignorais-tu combien l'homme est pervers? »

— Privez-moi de ces dons, ils faisaient mes délices
» Quand ils étaient aussi purs que mon cœur;
» De l'infidélité s'ils deviennent complices,
» Reprenez-les, ils causent ma douleur.
» Quoi, je ne verrai plus, au lever de l'aurore,
» La naïve beauté mêler à ses cheveux
» Les fleurs que la nuit fit éclore!
» L'Amour me bannira de ses chiffres heureux!
» La Candeur, à l'autel présentant sa guirlande,
» Cherchera d'un œil inquiet
» Si par hasard un bouton indiscret
» Ne profane point son offrande!
» Je ne dois plus mourir sur un cœur vertueux;
» Et ce beau Lis, que malgré moi j'offense,
» Va rejeter mon encens et mes vœux! »

— Ah! connais mieux son indulgence,
» Dit Flore en approchant; dissipe ton effroi;
» Il juge ses sujets plus en père qu'en roi;
» Heureux de pardonner, sa bonté tutélaire

»Pour l'exaucer n'attend pas la prière;
»Il te rend à l'honneur, aux vertus, aux Amours,
»Et la Fille des rois te mêle à ses atours.

»Renais, tu vas sembler plus belle
»A des cœurs pour lui pleins d'amour;
»Ta fleur à présent leur rappelle
»Et sa clémence et son retour. »

IMPROMPTU

A LOUIS XVI.

Fecit indignatio versum.

Le diadème héréditaire
Dont on ceignit ton noble front,
Louis, n'a point reçu d'affront
Par ce bonnet qu'adopte un parti sanguinaire.
Roi courageux, sensible, humain,
En t'admirant l'univers te répète :
« Tout devient sceptre dans ta main,
» Tout est couronne sur ta tête. »

ÉPITRE

SUR LA JOURNÉE DU 31 MARS 1814,

ADRESSÉE, DU CHATEAU D'ÉCOUEN, A MON FILS, EN ITALIE.

Le Ciel met donc enfin un terme à ma souffrance!
Mon cher fils, oui, dans peu tu reverras la France;
Tu reverras ta fille..... En ce jour de bonheur
Je pourrai tous les deux vous presser sur mon cœur!
Ah! de combien de maux j'ai payé tant de joie!
Hier, hier encore, au désespoir en proie,
J'étais loin de penser qu'un si funeste jour
De mon fils bien-aimé dût hâter le retour.

Déjà l'on promettait à la France éplorée
D'un monarque chéri la présence adorée;
La paix et le bonheur devaient l'accompagner;
Nous devions être heureux puisqu'il devait régner.
Mais le malheur encore entourait nos murailles;
Pour la dernière fois le démon des batailles
Voulait défendre encore aux Bourbons d'avancer,
Et du haut de Montmartre osait tout menacer.
Comment peindre ce jour d'étonnante mémoire,
Ce jour, un des plus grands dont parlera l'histoire?

Il se lève, et déjà nos yeux de toutes parts
Distinguent de l'honneur les divers étendards;
Des flots de cavaliers inondent nos campagnes :
Je tremble pour Emma. Mes timides compagnes,
Que glacent des combats les terribles apprêts,
Tombent, les yeux en pleurs, aux pieds du Dieu de paix:
— Seigneur, ont-elles dit, exauce nos prières;
»Dieu clément, prends pitié de nos longues misères;
»Les guerriers immolés dans les champs de l'honneur
»N'ont-ils pas une épouse, une mère, une sœur?.....
»Ah! qu'un sang généreux cesse de se répandre;
»Il n'a que trop coulé! Que vont-ils entreprendre?
»Quel trait va nous frapper? Désarme ton courroux;
»Hélas! depuis vingt ans irrité contre nous,
»L'ange exterminateur s'entoure de victimes,
»Et nos maux, s'il se peut, ont égalé nos crimes.
»Protége l'innocent, pardonne au repentir. »

Jusqu'au fond de nos cœurs quel bruit vient retentir?
De l'antique chapelle il ébranle la voûte;
On se tait, on pâlit, on regarde, on écoute:
C'est le canon qui tonne, et bientôt à nos yeux
Un horizon fumant, mêlé de traits de feux,
Élève jusqu'au ciel un sinistre nuage.
Ah! comment soutenir cette funèbre image?
Quel contraste touchant oppose à tant d'horreurs,
A ce monde agité de toutes les fureurs,

L'asile heureux et pur, le château solitaire,
D'innocence et de paix tranquille sanctuaire,
Et qui, jusqu'à ce jour, n'avait point redouté
Le trouble, la terreur dont il est agité !
Le tumulte s'accroît, et le Dieu de la guerre
Redouble à chaque instant l'éclat de son tonnerre.
A genoux, dans les pleurs, et le sein palpitant,
Nous invoquons le ciel pour chaque combattant;
Au pied des saints autels nous voyons leurs familles :
— Ah! priez avec nous, jeunes et tendres filles!
» Vous verrez du Très-Haut votre cœur exaucé. »
L'innocence pria..... le combat a cessé.....
Le bruit épouvantait, et le silence étonne.
En secret tour à tour on espère, on frissonne :
Le silence est souvent le signal de la mort;
De la grande cité quel doit être le sort?
Comment s'en informer? Oh! quel terrible doute!
Vainement de Paris on veut prendre la route,
Les chemins sont fermés. On ne voit plus d'éclairs;
La fumée en longs flots s'échappe dans les airs.
La ténébreuse nuit, portant sur la nature
De ses illusions la tragique imposture,
Ne fait voir qu'un fantôme à nos sens agités;
Des bivouacs nombreux brûlant de tous côtés,
Nous présentent Paris près de tomber en cendre;
A cet aspect nos cris n'osent se faire entendre;
Un muet désespoir a passé dans nos cœurs.
O nuit! nuit de tourmens, de sanglots et de pleurs!

Tandis que j'arrosais ta couche de mes larmes,
Loin de les partager, ignorant mes alarmes,
Chère Emma, tu goûtais les douceurs du sommeil.
Que de soins ont de vous écarté le réveil,
Enfans, dépôt sacré! que de reconnaissance
Méritent les efforts, la sage prévoyance,
La sensibilité, le calme courageux
De celle qui veillait sur vos jours précieux!
Campan, il m'est bien doux de te rendre justice;
A tes vœux, à ta crainte Alexandre propice,
Par un ordre sévère et digne de son cœur,
Préserva de nos murs la paix et la pudeur.
De cosaques nombreux notre enceinte entourée
Fut, grâce à ce héros, tranquille et révérée.
L'aurore nous montra ces hardis conquérans,
Destinés par la gloire à des soins différens,
Soumis avec respect à leur auguste maître,
Gardant ces mêmes biens qu'ils convoitaient peut-être.

Mais un autre tableau rassure nos esprits;
Nos dômes sont debout..... nous revoyons Paris.
On ne sait rien encor, cependant on espère;
Le matin s'écoulait..... Que n'entreprend un père!....
Pour revoir ce qu'il aime, et bravant les dangers,
P..... arrive escorté de soldats étrangers,
S'élance vers sa fille, et dans ses bras la presse:
— Que la crainte en ce jour le cède à l'allégresse!

» Je viens vous annoncer les Bourbons et la paix;
» Vive le Roi! » dit-il; à ce cri des Français,
Mille fois répétés par l'aimable innocence,
Tous les cœurs ont senti renaître l'espérance;
Les maux sont oubliés, et dans ce même lieu,
En attendant Louis, on prie, on bénit Dieu.

A MA PETITE-FILLE EMMA.

DÉDICACE

DE MON COURS DE LITTÉRATURE.

Ah! sur ce doux visage où la gaîté respire,
Que mon livre aujourd'hui n'amène point l'effroi!
Il est encor trop tôt pour qu'il puisse t'instruire;
Cependant, mon Emma, je l'écrivis pour toi.
Je ne veux point ravir à ton aimable enfance
Un de ces jours sereins, toujours prompts à s'enfuir;
Mais de mon tendre amour l'active prévoyance,
Sans troubler le présent, songe à ton avenir.

ÉLÉGIE

SUR LA MORT

DE SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR

LE DUC DE BERRY.

A la pâle clarté des nocturnes flambeaux,
J'arrosais de mes pleurs le marbre des tombeaux;
Le silence régnait dans la chapelle sainte.
Une femme tremblante approche de l'enceinte;
Ses longs voiles de deuil, son effroi, sa pâleur,
De sourds gémissemens, une morne douleur,
Des sanglots, des soupirs, tout en elle me touche;
Ces mots entrecoupés s'échappent de sa bouche :
«Grand Dieu! du bras vengeur appesanti sur nous,
»Tant de sang n'a donc pas désarmé le courroux?
»Je croyais qu'attendri d'une longue souffrance,
»En lui rendant ses rois, tu bénissais la France;
»Que, lassé de punir, un bien si précieux
»Annonçait la clémence et le pardon des cieux.
»J'admirais chaque jour tes faveurs bienfaisantes;
»Nos champs s'étaient couverts de moissons abondantes;
»La paix, l'heureuse paix, ramenant les beaux-arts,
»Des chefs-d'œuvre nouveaux brillaient de toutes parts.

»D'un hymen fortuné, les promesses, le gage,
»Semblaient nous assurer un ciel exempt d'orage;
»Si l'on voyait encor s'armer les passions,
»Le temps eût imposé silence aux factions;
»On pouvait l'espérer; mais ô malheur! ô crime!
»Sous le fer assassin BERRY tombe victime.
»Nuit, effroyable nuit! près du lit de douleur
»Étaient un père, un frère, une épouse, une sœur.
»Barbare, de ton roi tu fais couler les larmes;
»L'enfer t'avait prêté ses fureurs et ses armes.
»Jouis, nous pleurons tous; jouis, monstre cruel,
»Tu plonges ta patrie en un deuil éternel.
»Nous pleurons sur les maux d'une auguste famille,
»Sur vous, du roi martyr pieuse et noble fille,
»Sur vous, veuve éplorée, et qu'on vit tour à tour
»Sublime de courage et sublime d'amour.
»Mais ce lis qui déjà porte une fleur nouvelle,
»Le tendre et cher espoir que votre sein recèle,
»S'il n'a pu consoler un cœur trop malheureux,
»D'un plus doux avenir flatte du moins vos vœux.
»A vos enfans, à nous, conservez une mère.
»Ah! pour les rejetons d'une race si chère,
»Seigneur, sur ce cercueil j'implore ton pouvoir.
»Jusques en ton courroux un père s'est fait voir.
»Tu frappes, tu ravis un Bourbon à la France;
»Par un miracle heureux de ta toute-puissance,
»Tu ranimes sa vie à son dernier soupir,
»Et tu dis : *En chrétien un Bourbon doit mourir;*

»*Attends pour te saisir de ton illustre proie,*
»*O Mort! qu'à l'univers son âme se déploie;*
»*Attends qu'il ait gravé dans le cœur des Français*
»*Un exemple sublime et d'éternels regrets.*
»Et la Mort t'obéit. » Mais à cette pensée,
Muette, sans couleur, la poitrine oppressée,
D'une fidèle main, d'un cœur religieux,
Elle répand l'eau sainte en invoquant les cieux.
Je partageais les maux de cette infortunée;
Une mère paraît d'enfans environnée;
Elle est jeune, elle est belle, et le groupe innocent
Prête à ses doux attraits un charme plus puissant;
De crêpe elle a couvert leur blonde chevelure,
Son regard maternel les guide, les rassure.
Le plus jeune, effrayé des pompes du trépas,
Avec un faible cri se jette entre ses bras.
Je recueille ses mots : « Enfans, mon espérance!
»Venez joindre vos pleurs aux larmes de la France;
»Pénétrez avec moi dans ce séjour de deuil,
»La candeur peut sans crainte approcher du cercueil;
»L'image de la Mort n'a rien qui l'épouvante,
»Elle offre le bonheur à son âme innocente,
»Et l'éternel repos que l'on ne peut troubler :
»Le méchant seul, mes fils, en ce lieu doit trembler;
»Pour vous, ce sont les cieux qu'un tombeau vous rappelle.
»Voyez, de saint Louis c'est l'antique chapelle;
»Je vous ai lu sa vie; et vous brûliez tous trois
»De venger ses revers et de porter la croix.

» Des pleurs, à mes récits, ont baigné vos paupières;
» Toujours vous invoquez son nom dans vos prières.
» Au pied de ce cercueil tombez tous à genoux,
» C'est encore un Bourbon qui va prier pour nous.
» Vos yeux cherchent en vain, à la lueur funèbre,
» D'un de nos plus grands rois le monument célèbre.
» Hélas! il fut un temps d'horreur, d'impiété,
» Où l'asile des morts n'était point respecté.
» Un jour, vous apprendrez notre funeste histoire;
» Sans un crime nouveau vous ne pourriez la croire;
» Et moi, j'aurais voulu que vous n'eussiez jamais
» Connu les noms affreux d'attentats, de forfaits.
» Pourquoi faut-il, mes fils, présenter à votre âge
» D'un infâme assassin l'épouvantable image?
» Mais ce deuil, ces sanglots, ces lamentables cris,
» Et votre mère en pleurs vous en ont trop appris.
» Vous le savez, hélas! un monstre, un parricide,
» Qu'entraîne le délire, et que la rage guide,
» A plongé le poignard dans ce cœur généreux.
» Vous pâlissez, mes fils, et vous baissez les yeux!
» Gardez contre le crime une horreur salutaire,
» Des antiques vertus gardez le caractère.
» Joignez sur ce cercueil vos innocentes mains;
» Que chacun de vous jure au maître des humains,
» Pour son culte et sa loi de brûler d'un saint zèle,
» De servir les Bourbons, de leur rester fidèle. »
Je l'écoutais encor, mais l'aspect d'un vieillard
Vers les portes du temple attire mon regard.

Il marche environné d'une troupe soumise;
Il se prosterne, et prie. Apôtre de l'Église,
Le signe des chrétiens s'est croisé sur son cœur;
Les pieux villageois imitent le pasteur.
Ils ont tressé de fleurs une pâle guirlande,
Et sur le lit funèbre en déposent l'offrande;
Cet hommage est sans faste, et convient au malheur.
Quoi! faut-il tant d'éclat, de parfum, de fraîcheur,
Pour couronner la Mort; et sur la froide tombe
N'est-ce donc pas assez quand une larme tombe?
« O vous, dit le pasteur, prince, ô noble Berry!
»Héritier des vertus de notre bon Henri,
»Brave et franc comme lui, vous périssez de même;
»Et telle est du Très-Haut la volonté suprême;
»Il nous a dès long-temps à souffrir condamnés,
»Mais il permet la plainte à des infortunés;
»Il permet d'invoquer ce héros magnanime,
»Dont le dernier soupir fut un pardon sublime;
»Nommant son assassin *l'homme qui m'a frappé*,
»*Grâce* est le dernier mot à sa bouche échappé.
»O noble expression, qui suffit à sa gloire!
»Le présent attendri te confie à l'histoire.
»C'est peu d'en être ému, de se la répéter,
»Ce que nous admirons il le faut imiter.
»Ce prince généreux, sensible à vos misères,
»Quand un feu destructeur embrasa vos chaumières,
»Releva de leurs toits les abris consumés,
»Et vous donna les grains que vous avez semés;

»Ils germent dans vos champs.... Avec quelles délices
»J'espérais à ses pieds déposer leurs prémices !
»Et c'est sur son tombeau qu'il faudra les offrir !
»O vous qui m'écoutez ! pourrez-vous recueillir
»Ces biens que vous tiendrez de sa munificence,
»Et n'en point partager la féconde abondance
»Avec le malheureux qui languit près de vous?
»Adressez à Berry cet hommage si doux;
»Présentez-lui des cœurs que son exemple épure,
»Qui plaignent l'infortune et pardonnent l'injure;
»Comme le roi martyr, comme lui soyez bons :
»Mes enfans, le mot *grâce* est le cri des Bourbons;
»Aura-t-il tant de fois retenti dans la France,
»Sans que la charité, la paix et l'indulgence
»Descendent parmi nous et du trône et des cieux?
»Ah ! sans être meilleur ne quittons point ces lieux!
»Adorons l'Éternel, et, de ce saint asile,
»Regagnons de nos champs la demeure tranquille. »
Il dit, il les bénit, et s'éloigne avec eux.
Quel spectacle touchant se présente à mes yeux!
D'obéir à leurs cœurs ils sont libres à peine,
Qu'effaçant pour toujours les traces de la haine,
Femmes, vieillards, enfans, promettent de s'aimer;
Le repentir n'a pas le temps de s'exprimer.
Il n'est plus d'ennemis, il n'est plus de vengeance,
Le coupable est le seul qui rappelle l'offense;
On accorde, on obtient de généreux pardons,
En disant : Le mot *grâce* est le cri des Bourbons.

ÉGLOGUE

SUR LA NAISSANCE

DE SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR

LE DUC DE BORDEAUX.

Elegit eam Dominus.

Muse, ne gémis plus sur un noble cercueil,
Éloigne ces cyprès et ces voiles de deuil;
Interromps les accords de ta lyre d'ébène;
La joie est de retour..... un enfant la ramène.
Le soleil s'est levé plus brillant et plus pur;
Nos yeux du firmament ont contemplé l'azur;
La veuve désolée est une heureuse mère,
Et le ciel a pris part au bonheur de la terre.
Muse, admire et souris; quels objets plus touchans
Pourraient te consoler et ranimer tes chants?
Inspire-moi des vers dont les heureux prestiges
De la foi, de l'amour, présentent les prodiges.

Le ciel, le juste ciel, dans ses desseins secrets,
Pour l'instant du malheur réserve des bienfaits.

Il voulut renfermer, en formant Caroline,
Dans un sein délicat l'âme d'une héroïne ;
Qu'au poignard assassin qu'il a laissé frapper,
Cet enfant de l'espoir pût du moins échapper,
Et que les bons Français, lorsqu'ils pleurent le père,
Dussent le noble fils aux vertus de sa mère.
Ah! sans sa piété, sans sa foi, son amour,
Sans sa ferveur constante il n'eût pas vu le jour,
Cet Henri, Dieudonné, cet enfant du miracle! *
Mais saint Louis pour elle a prononcé l'oracle;
Par elle il s'accomplit..... son cœur religieux
Sans trouble avec Berry s'élance vers les cieux;
Et sa douleur soumise, en calmant sa souffrance,
A préservé d'un fils la fragile existence.
Le Seigneur l'a choisie, et, pour prix de sa foi,
Prétendit l'affranchir de la commune loi;
Qu'après un doux repos où le sommeil la plonge,
Son réveil glorieux eût le charme d'un songe;
Et, lui sauvant les maux de la maternité,
Lui prodigue un bonheur qu'ils n'ont point acheté.
Dieu voulut que sa force égalant son courage,
Nos braves de l'Hymen reconnussent le gage
Avant qu'elle reçût aucun secours de l'art.
Un soldat, vers les cieux élevant son regard,
A dit : « Six ans de plus pour lui je sers encore;
» Je le bénis. » Le Prince, à sa première aurore,

* Belle expression de M. de La Rochefoucault.

Déjà d'un nouveau zèle enflamme nos guerriers;
Ils voudraient ombrager son berceau de lauriers!
A ces traits généreux qu'ils ont laissé paraître,
Le grand cœur de Louis aime à les reconnaître,
Et ce jour est compté parmi ses jours heureux.
Qu'à l'avenir, ô Roi! tes beaux jours soient nombreux!
Des maux dont t'accablait la fortune inhumaine
Le Seigneur de sa main vient de rompre la chaîne;
De ta postérité bénissant les destins,
Il marque sa faveur par des signes certains.
Que nos esprits, nos cœurs, et que nos saints cantiques,
Rendent grâce au Très-Haut de ces biens pacifiques;
Prions-le de veiller sur ce don précieux;
Qu'autour de son berceau, cet envoyé des cieux,
Ralliant les partis au nom de l'innocence,
Cause, même en naissant, le bonheur de la France.
Un fils nous est donné..... J'entrevois l'avenir;
Par toi, nouvel Henri, nos malheurs vont finir.
Tu nais dans ces momens où la prodigue Automne
Aux trésors de Cérès unit ceux de Pomone;
L'Abondance sourit aux soins du laboureur;
Le zéphyr est plus frais, les cieux ont moins d'ardeur;
Le feuillage encor vert, moins épais et moins sombre,
Au soleil adouci n'oppose plus son ombre.
Je ne sais quelle paix circule dans les airs;
Le faible oiseau prélude à ses derniers concerts;
Nos prés n'étalent plus qu'une tendre nuance;
Tout est paisible, pur et doux comme l'enfance.

A ces rians tableaux, à nos transports joyeux,
Le Temps, auguste Henri! n'a point ouvert tes yeux;
Dans les bras de Louis, qui sur son cœur te presse,
Tu ne partages point sa paternelle ivresse;
Et, d'un prince adoré consolant les regrets,
Les biens que tu lui rends sont pour toi des secrets.
Mais le jour n'est pas loin où, par un doux sourire,
Par ces tendres baisers que la nature inspire,
Tu sauras reconnaître et payer tant d'amour.
Que de bras caressans s'ouvriront tour à tour!
Dans la Fille des Rois tu verras une mère;
Dans son auguste époux le ciel te rend un père;
Il t'assure d'avance une amie en ta sœur,
Et dans chaque Français un zélé défenseur.
A ces tranquilles jours succédant un autre âge,
De ton cœur, de ta voix, tu connaîtras l'usage;
C'est alors que Louis et que tes grands aïeux
Fixeront ta pensée, et ton cœur, et tes yeux;
Que, fier de ces héros dont Dieu te fait descendre,
Plus fier de leurs vertus, ton âme pure et tendre
Par un noble désir voudra les égaler:
A notre bon Henri, Henri doit ressembler.
Mais, ne pouvant choisir entre tes beaux modèles,
Tu suivras, par amour, les traces maternelles;
A son illustre fils Blanche apprit autrefois
Les devoirs du chrétien et les devoirs des rois.
Jeanne d'Albret changea, sur son lit de détresse,
Le cri de la douleur en des chants d'allégresse,

Pour qu'un jour à son fils elle eût droit d'attester
Qu'avec un grand courage on peut tout surmonter.
De leurs traits réunis la puissance divine
Pour le bonheur du monde a formé Caroline.
Instruit par son exemple et ses grandes leçons,
Tu seras, jeune Henri, l'amour des nations;
Et les Français heureux, en toi verront renaître
Ces Bourbons adorés et si dignes de l'être :
Pieux, ferme, clément, brave et plein d'équité,
Seul tu les rendras tous à la postérité.

ODE ANACRÉONTIQUE

A Mme LA BARONNE DE STAEL, SUR SON EXIL.

Malgré sa puissance infinie,
Jaloux du dieu de l'harmonie,
Jupiter le bannit des cieux.
— Quoi! disait-il dans sa colère,
» Partout il répand la lumière,
» Et sa voix subjugue les dieux!

» Moi-même, aux doux sons de sa lyre,
» J'oublie et la gloire et l'empire;
» Tout cède au charme de ses vers.
» Qu'il s'éloigne à jamais, qu'il fuie,
» Ce dieu, rival, par son génie,
» Du dieu maître de l'univers. »

Au fond d'une simple retraite
Apollon porta la houlette;
Suivez son exemple aujourd'hui;
Et dans ma modeste chaumière,
En l'imitant, soyez bergère,
Vous chantez déjà comme lui.

COUPLETS

POUR LA FÊTE DE MADAME LOUISE,

PRINCESSE DE BOURBON-CONDÉ,

PRIEURE DU COUVENT DU SAINT-SACREMENT.

QUEL jour à nos yeux vient de luire !
O mes sœurs ! quel jour solennel !
Puisse le vœu qu'il nous inspire
Être agréable à l'Éternel !
Saint Louis, du séjour du juste,
Dans cette nouvelle Sion,
Protége l'héritière auguste
De tes vertus et de ton nom.

Vierge pure, admirable exemple
De grandeur et d'humilité !
A la cour préférer un temple !
A la pompe, l'austérité !
Ce front, né pour le diadème,
Se couvre d'un chaste bandeau ;
Elle renonce au rang suprême,
Son rang au ciel en est plus beau.

Louise a fait de l'opulence
Une offrande à la piété,
Un dépôt pour la bienfaisance,
Un ressort pour la charité.
Mais de célébrer ses louanges
Qui de nous pourrait se flatter?
Mes sœurs, ce ne sont que les anges
Qui soient dignes de la chanter.

LE

CLUB DES ÉGOÏSTES,

OU

CHACUN PRÊCHE POUR SON SAINT.

PROVERBE EN VERS.

Sur un aussi fol ouvrage,
Ne jugez pas son auteur.
Vaudeville.

ACTEURS.

MADAME PERNELLE, vieille femme.
ÉDOUARD, âgé de douze ans.
LUCINDE, femme à la mode.
LINDOR, amoureux de Lucinde.
VADIUS, poète.
M. DE MELCOURT.
MADAME DE MELCOURT.
AGLAURE.

LA SCÈNE EST A PARIS.

Le Théâtre représente un salon; au milieu est une table; des siéges sont placés à droite et à gauche de la table.

LE CLUB DES ÉGOÏSTES,

OU

CHACUN PRÊCHE POUR SON SAINT.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME PERNELLE, ÉDOUARD.

MADAME PERNELLE.

Au Club ils viendront les derniers.
Par quel hasard avons-nous l'avantage
D'arriver toujours les premiers,
Nous qui serions excusés par notre âge?

ÉDOUARD.

C'est que vous connaissez le prix du temps qui fuit,
Que je l'ignore et veux en être instruit;
Que le regret qui hâte la vieillesse
Vaut le désir qui presse la jeunesse.

MADAME PERNELLE.

Vous raisonnez, même avec profondeur.

ÉDOUARD.

Il le faut bien, je suis législateur.
Vous le savez, il n'est personne en France
Qui n'ait sa loi, son plan, son éloquence,
Son parti, son décret, son opposition,
Son pamphlet, sa couleur et son opinion;
Qui voudrait en priver l'enfance?
L'homme a ses droits dès sa naissance.

MADAME PERNELLE.

Oui, j'en conviens, oui, vous avez raison.
Mais cependant la prudente vieillesse
A déjà vu, pèse mieux ses décrets;
Le Temps lui dit bien des secrets
Qu'il cache encore à la jeunesse.

ÉDOUARD.

Victime à votre tour du Temps,
Il vous enlève la couronne;
C'est à l'enfance qu'il la donne,
Pour en parer ses jeunes ans.
Déjà vous n'êtes plus, moi dans peu je vais être;
Vous eûtes le passé, j'ai pour moi l'avenir;
Vous avez vu fuir le plaisir,
Je vais apprendre à le connaître.
Lequel doit éclairer le mieux,
Répondez-moi sans vous contraindre,

Ou le flambeau prêt à s'éteindre,
Ou celui que l'on voit briller des premiers feux?

MADAME PERNELLE.

Pour disputer, attendons la séance;
On va bientôt se réunir,
Et déjà Lucinde s'avance.

SCÈNE SECONDE.

MADAME PERNELLE, LUCINDE, VADIUS, ÉDOUARD.

LUCINDE à Vadius.

Votre journal m'a fait plaisir:
C'est en faveur de la critique
Que je puis supporter un débat politique.
Par exemple, il paraît divin
D'apprendre en un couplet malin
Un grand projet patriotique.
Un sage est ennuyeux, de même qu'un savant;
Mais avec vous on raisonne en chantant,
Et tout se discute en musique.

VADIUS.

Je soutiens qu'un poète a seul droit de régner;
Respectez tous en nous l'éloquence profonde:

Nous sommes les flambeaux du monde,
Et nous devons le gouverner.

LUCINDE.

Hélas! depuis long-temps tout à la politique,
On néglige l'amour, les plaisirs, le bonheur;
Par le calcul on refroidit son cœur;
Tout..... jusqu'à nos amans, devient économique.

SCÈNE TROISIEME.

LUCINDE, LINDOR, MADAME PERNELLE, ÉDOUARD, VADIUS.

LINDOR, baisant la main de Lucinde.

Vous avant moi dans ce séjour!
Pardon cent fois, ô ma belle comtesse!
Je suis honteux de ma paresse;
Mais près de vous hier j'avais passé le jour;
Ce souvenir permet-il qu'on sommeille?
Si l'on s'endort en songeant à l'amour,
Bientôt le désir vous réveille.
Avec de l'indulgence il faut me recevoir;
Je n'ai songé qu'à vous, et j'accours vous revoir.

SCENE QUATRIEME.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, AGLAURE.

AGLAURE.

Je viens trop tard.

LUCINDE, souriant.

C'est assez votre usage.

AGLAURE, avec sensibilité.

Ah! si vous connaissiez la paix d'un bon ménage,
Et ses transports, ses plaisirs innocens,
Et ces soins partagés, sans cesse renaissans,
Ces nœuds qui chaque jour se serrent davantage,
Vous sentiriez comme moi qu'il est doux
De quitter rarement ses enfans, son époux.
Je conviens de mon ignorance;
Dans ma maison je sais régner
Avec douceur et complaisance;
Mais je borne là ma science,
Et n'entends rien à décider
Des grands intérêts de la France.
Ah! bornons-nous à rendre heureux
Nos époux, nos enfans, nos pères,
Soyons sages et tendres mères,

Femmes prudentes, ménagères,
Et l'état n'en ira que mieux.

LUCINDE, avec mépris.

Ces principes sont populaires.

MADAME PERNELLE.

Çà, prenons place, et qu'un zèle prudent
Nous anime à l'envi, mais avec indulgence;
(A Édouard.)
Asseyez-vous, monsieur le président.

VADIUS, courroucé.

Quoi! cet enfant?

ÉDOUARD gaiement, prenant place derrière la table.

Oui, monsieur, l'innocence
Va dans ce jour présider la séance,
(Malignement.)
Sans cependant tirer à conséquence.
Pour éviter les débats, la fureur
Que toute élection excite d'ordinaire,
On a même flatté mon cœur
Qu'elle serait héréditaire.

(On se place.)

ÉDOUARD agite une sonnette, et le calme se rétablit.

Projet sur l'éducation;
Messieurs, il est de moi, jé prétends qu'on l'écoute.

Un président a bien ce droit, sans doute?
(A Mme Pernelle.)
Vous, appuyez ma motion.

Messieurs, vous le savez, on change tout en France
Avec l'espoir d'y fixer le bonheur,
Et cependant aucun législateur
Ne songe aux beaux jours de l'enfance,
Que l'on condamne à la douleur.
Que m'ont fait tous ces rois dont je trouble la cendre?
Qu'importe à mes plaisirs ces conquérans fameux?
A quoi me sert-il de comprendre
Un langage oublié, même de nos aïeux?
Ce n'est pas tout : à l'étude ennuyeuse
On ne borne point nos tourmens;
La réprimande impérieuse,
La pénitence rigoureuse,
Affligent nos plus doux momens.
Ah! laissez-nous jouir, sans fatiguer notre âge
Par une importune rigueur;
Être toujours heureux, n'est-ce pas être sage?
Et le savoir peut-il remplacer le bonheur?
Pour un avenir qu'on ignore,
Vous nous enlevez de beaux jours;
Cessez d'en arrêter le cours,
Et jouissons dès notre aurore.
(Il se lève.)
Des grammaires, des rudimens-
Je veux qu'un bon décret à jamais nous délivre,

Qu'au feu l'on jette et maint et maint gros livre;
Que l'on déporte les savans,
Et qu'on régente nos régens.
Xercès, admirant l'industrie,
Récompensait des jeux les rians inventeurs :
Encourageons aussi le folâtre Génie,
Le Plaisir aura ses docteurs;
Nous ne dormirons plus en lisant les auteurs,
Et l'on s'amusera, même à l'Académie.

VADIUS, se levant avec fureur.

Non, je ne puis contenir mon courroux;
Peut-on souffrir une telle démence!
Peut-on ainsi célébrer l'ignorance!
Grand Dieu! que deviendraient tous les héros sans nous?
Sans les auteurs qui consacrent leur gloire,
Qui donc leur ouvrirait le temple de Mémoire?
Qui donc irait sans nous à la postérité,
Nous, seuls dispensateurs de l'immortalité?
D'un opprobre éternel qui couvrirait le crime?
De lauriers toujours verts qui ceindrait les héros?
Qui, sachant disputer à la Mort ses victimes,
Viendrait les arracher à l'oubli des tombeaux?
Périsse le premier dont la langue indiscrète
Oserait s'égayer aux dépens du poète!
Qu'au mépris pour toujours on condamne son nom!
Et que l'on venge ainsi la gloire d'Apollon!
Je veux, qu'en un décret qu'un feu divin m'inspire,

On exige des vers de tous les citoyens;
Surtout qu'on oblige de lire
Et d'apprendre par cœur les miens.

ÉDOUARD, à part.

Et qu'il soit défendu d'en rire.

VADIUS.

Que de nous seuls on reçoive des lois;
Si les auteurs ont versé sur la terre
Le rayon brillant qui l'éclaire,
Ils doivent en être les rois.

LUCINDE.

Un tel projet tient vraiment du délire.
Quoi! vous voulez nous gouverner,
Vous qui dépendez d'un sourire?
De la Beauté connaissez mieux l'empire,
Elle seule a droit de régner.
En vain vous refusez d'obéir à nos charmes,
Vous recevez les lois de qui fait vos plaisirs;
Et si l'orgueil veut vous prêter ses armes,
Nous régnerons par les désirs.
Bientôt de myrtes couronnée,
La Beauté répandra les trésors, les faveurs;
A qui sait commander aux cœurs
La puissance était destinée.

LINDOR.

Rien n'est mieux fait que cette motion,
Et je sens qu'en mon cœur déjà l'amour allume
Tous les feux de l'ambition.
Chez un ministre, où l'ennui nous consume,
Il faut prier soir et matin,
Souvent sans obtenir des places.
Décidez de notre destin,
On sait attendre chez les Grâces.
En vous plaisant nous pourrons parvenir;
Que l'étude en sera charmante!
Que nous aurons une cour élégante!
Quel brillant et doux avenir!
Soyez de notre sort à jamais les arbitres,
Je m'abandonne à vos aimables lois.
Nos désirs deviendront nos droits,
Quand vos faveurs seront nos titres.

MADAME PERNELLE.

J'ai perdu l'éclat enchanteur
Et les attraits de ma jeunesse;
Mais il me reste en ma vieillesse
Ma raison, mes goûts et mon cœur.
On n'est point vieux tant que l'on aime,
Et l'on ne vieillit pas malgré l'effort du Temps:
Il est des vieillards à vingt ans.
Vous le savez, l'hiver lui-même

Se confond avec le printemps.
Qu'il est cruel de voir cet Amour trop volage
Loin de vous s'envoler!
On veut en vain le rappeler,
Quand de son aile il a connu l'usage.
Les jeunes, dédaignant nos appas surannés,
Songent-ils qu'à vieillir ils sont tous condamnés?
Qu'un jour viendra bientôt où les mêmes alarmes
Leur feront regretter la perte de leurs charmes?
Ils sentiront alors qu'il est bien douloureux
D'avoir un jeune cœur sous des traits déjà vieux.
Qu'il serait beau de voir la jeunesse ravie
Joncher encor de fleurs les restes de la vie!
Nos neveux lui rendraient ces bienfaits assidus,
Nous vivrions heureux, au moins trente ans de plus;
Mais, las! le présent seul occupe la jeunesse,
Et son esprit, distrait par le plaisir,
S'abandonne à sa folle ivresse,
Sans rien garder pour l'avenir.

AGLAURE.

Chacun de vous a peint ce qu'il désire,
Et votre intérêt seul est ce qui vous inspire.
L'une veut toujours plaire et subjuguer toujours;
Madame veut du Temps arrêter le ravage;
Cet enfant pour jouir veut devancer son âge:
Je vais vous adresser de plus simples discours.
Loin d'envier l'éclat d'un rang suprême,

Dominer, je le sens, ne me plaira jamais;
Obéir à celui qu'on aime,
Pour un cœur tendre a mille attraits;
Mais, hélas! il n'est plus de ces ardeurs fidèles,
De ces amans unis jusqu'à la mort;
Et nous voyons, au moindre effort,
Se briser pour toujours les chaînes les plus belles.
Bientôt un inconstant vainqueur
Proclame à haute voix nos regrets, sa victoire;
Inutiles à son bonheur,
Nous servons encore à sa gloire!
Ah! pouvez-vous souffrir autant de cruautés
Contre un sexe faible et timide?
Séchez les pleurs de la Beauté,
Vengez-la d'un sexe perfide.
Qu'il ne soit plus permis d'outrager nos attraits
Par l'inconstance et le parjure;
Que l'indiscrétion s'interdise aux succès,
Sans rougir nous pourrons écouter la nature.
Mais l'Amour n'est pour nous qu'un tyran dangereux,
Toujours armé pour blesser l'Innocence,
Ailé pour suivre l'Inconstance;
Enfant timide dans ses jeux,
Et dieu puissant dans sa vengeance.
Rendez au pur Amour son culte et ses autels,
Couronnez la Constance et ses feux immortels.

LUCINDE.

Madame, en vérité, vous êtes fort sensible!
A ce tendre discours tout mon cœur applaudit;
Convenez cependant qu'il paraît impossible
Qu'un si beau plan ait du crédit.
La constance! ah, bon Dieu! c'est un abus terrible,
Qu'il faudrait réformer s'il régnait aujourd'hui;
Toujours le même amant et la même aventure!
Rien de nouveau! jamais de changement!
Si tout varie en la nature,
Suivons cet exemple charmant.
Ces grandes passions, qu'accompagnent les larmes,
Les jaloux désespoirs et les profonds soupirs,
Pour mon cœur ont fort peu de charmes,
Et l'Amour n'est pour moi que le Dieu des plaisirs.

LINDOR.

Hé quoi! nous condamner à garder le silence!
Auprès de vingt Beautés n'être heureux qu'en secret!
Sur son triomphe être discret!
C'est de quoi révolter la France!
Vains et légers, nous n'aimons que le bruit.
Nos cœurs, dans un monde volage,
Du sentiment ont perdu tout l'usage;
Ah! laissez-nous le brillant avantage
De raconter au jour les succès de la nuit.

Pendant la fin de la scène, M. et Mme de Melcourt, entrés par deux portes différentes, se sont aperçus, et ont, par leurs gestes, témoigné leur surprise.

SCENE CINQUIÈME ET DERNIÈRE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. ET M^ME DE MELCOURT.

M. DE MELCOURT, à part.

Quoi! ma femme en ces lieux!... par quelle circonstance?
A ce hasard je ne m'attendais pas;
Depuis près de trois ans que je fuis sa présence,
Quelqu'un aura pris soin, je pense,
De consoler son cœur et venger ses appas.
Moi qui l'abandonnai, puis-je me plaindre d'elle?
Ai-je le droit de montrer du courroux?
Non, non, ne joignons point les travers d'un jaloux
A tous les torts d'un infidèle.

MADAME DE MELCOURT.

Hé quoi! c'est vous, Melcourt! quel hasard! quel bonheur!
Que ce moment me ravit et m'étonne!
Embrassons-nous.

M. DE MELCOURT, avec embarras.

Ah! vous êtes trop bonne!
Je me croyais banni de votre cœur.

MADAME DE MELCOURT.

Et vous aviez raison. Je devins votre épouse

A cet âge où l'on croit à l'Hymen, à l'Amour;
Vous adorant, j'espérais du retour;
Mais vous étiez léger, bientôt je fus jalouse:
Par mes douleurs, mes plaintes, mes tourmens,
Sans l'attendrir je fatiguai votre âme;
Vous avez fui..... Je vous pleurai long-temps;
Mais la raison, l'amour-propre et le temps
Ont, j'en conviens, éteint ma flamme.

M. DE MELCOURT.

Je l'ai trop mérité..... Mais alors, dites-moi
D'où naît le vif transport que ma vue a fait naître?

MADAME DE MELCOURT.

Du divorce, Monsieur, ignorez-vous la loi?
Les époux inconstans doivent tous la connaître.

M. DE MELCOURT.

J'en conviens..... cependant je n'osais y penser!

MADAME DE MELCOURT.

Pourquoi? vous me fuyez, n'est-ce pas divorcer?
Rompons ce triste nœud que je croyais durable;
Cessez de me haïr, en devenant heureux,
Et qu'un divorce à l'amiable
Change en amis deux époux malheureux.

M. DE MELCOURT, étourdiment.

J'y consens : de l'Hymen la chaîne est trop pesante;

De ce grand mot *toujours* la longueur effrayante
Effarouche l'Amour, les Plaisirs et les Jeux;
Sûrs de se retrouver, on s'évite tous deux;
Mais l'Hymen aujourd'hui prend la grâce légère,
La liberté, les traits qui font aimer son frère.
Ce n'est plus une chaîne, un froid engagement
Que l'intérêt forma plus que le sentiment;
Attachés par les nœuds de la seule tendresse,
On emploîra des soins pour se charmer sans cesse;
L'époux ne sera plus infidèle et grondeur,
Et vous pourrez sans crainte écouter votre cœur.

MADAME DE MELCOURT, attendric.

Sans doute, et si l'on peut écarter de son âme
Ce premier trait d'amour dont j'ai senti la flamme,
D'un nouveau sentiment si l'on subit les lois,

(Plus tendrement.)

Et si ce cœur peut se donner deux fois.....
La trop tendre moitié qu'un froid lien engage,
Peut quitter un époux aimable, mais volage.
L'âme demande une âme, et l'amour de l'amour.
Qui n'a pu mériter ce fortuné retour,
Ne renoncera point à ce bonheur suprême
Que l'on ne peut goûter qu'avec l'époux qu'on aime.

M. DE MELCOURT, ému.

Mais, vous feriez chérir la sensibilité!

MADAME DE MELCOURT, souriant.

Vous donneriez du goût pour la légèreté.

M. DE MELCOURT, galamment.

Combien, depuis trois ans, je vous trouve embellie!

MADAME DE MELCOURT, gaiement.

Le divorce à vos yeux me rend-il plus jolie?

M. DE MELCOURT.

Non, vous l'êtes, Madame, et je n'en savais rien;
Sûr qu'ils m'appartenaient, j'admirai peu vos charmes.

MADAME DE MELCOURT.

J'entends..... le plus heureux lien
Doit pouvoir se briser.

M. DE MELCOURT.

Je redoute les larmes,
(Tendrement.)
Et vous en répandiez. Vous n'imaginez pas
Combien ce doux sourire ajoute à vos appas;
Je vous verrai souvent..... je vous trouve charmante.
(Plus bas.)
D'honneur! quand nous aurons brisé ces tristes nœuds,
De vous, je le sens bien, je vais être amoureux.
Ah! qu'il serait piquant de vous trouver sévère,
De me voir rebuté..... Mais si j'allais vous plaire.....

Devenir votre amant. Quel transport! quel bonheur!
J'obtiens tout du devoir, j'obtiendrais tout du cœur.
Allons, séparons-nous. Ah! je suis dans l'ivresse.

ÉDOUARD entre eux.

Mais dites-moi, Monsieur, n'avez-vous point d'enfant?

M. DE MELCOURT.

J'en ai deux, j'en garde un.

ÉDOUARD.

L'autre est donc bien méchant?

M. DE MELCOURT.

Non, tous les deux ont ma tendresse.

ÉDOUARD.

Vous allez cependant les affliger tous deux.
Votre fils va languir loin des soins d'une mère
Qui ne sera plus là pour animer ses jeux;
Votre fille en pleurant rappellera son père;
Pourquoi leur enlever la moitié de leur bien?
Que vous ont-ils donc fait? Fruit d'un sacré lien,
Si l'on voulait m'ôter un des objets que j'aime,
Je l'avoûrai, dans ma douleur extrême,
Celui qui l'oserait, loin d'enchaîner mon cœur,
Ne serait plus pour moi qu'un cruel ravisseur.

(Il se jette à leurs genoux.)

Ah! sur ces deux enfans que la pitié vous touche!
Ce sont eux maintenant qui parlent par ma bouche;
N'éloignez pas de vous ces êtres innocens,
Plaisir de vos beaux jours, espoir de vos vieux ans;
N'enlevez pas la sœur à l'amitié d'un frère,
Ils sont tous deux à vous, soyez toujours leur mère.

MADAME DE MELCOURT tout en larmes.

Aimable enfant, hélas!

ÉDOUARD.

Vous vous attendrissez.

M. DE MELCOURT.

Que je me sens ému!

ÉDOUARD.

Tout bas vous gémissez.

MADAME DE MELCOURT, avec la plus tendre expression.

Je cède à ses accens, mon âme tendre et pure
Ne sait point étouffer la voix de la nature,
Elle parle à mon cœur.

M. DE MELCOURT, aux genoux de sa femme.

Je tombe à vos genoux;
Pourriez-vous oublier tous les torts d'un époux?

MADAME DE MELCOURT, le relevant.

Depuis long-temps je te rappelle;
Ne crains reproche ni rigueur;
Reviens, Melcourt, même infidèle;
Te pardonner est mon bonheur.
Si plus volage et plus aimable,
Du plaisir tu suivis la loi,
Je suis plus heureuse que toi,
Je n'ai jamais été coupable.

M. DE MELCOURT, baisant la main de sa femme.

Allons voir nos enfans; une aussi longue absence
Doit ajouter à leurs attraits;
Attendri par leur innocence,
Enchaîné par ton indulgence,
Je ne veux vous quitter jamais.
C'est au bonheur d'assurer la constance.

ÉDOUARD, sautant.

Mon décret a passé, je lève la séance.

VAUDEVILLE.

AIR : Ce mouchoir, belle Raimonde.

ÉDOUARD.

Chacun selon sa manie
Veut nous régir en ce jour,
Tour à tour on calomnie
Ou l'on célèbre l'Amour;
Mais je commence ma ronde,
Tout me ravit, tout me plaît;
Et j'ignore si ce monde
Est bien ou mal, tel qu'il est.

MADAME PERNELLE.

En commençant sa carrière
On connaît mille plaisirs,
Puis à l'âge où l'on sait plaire
On ressent d'heureux désirs.
Mais à la fin de sa ronde
Chacun dit avec regret :
Ah ! pourquoi quitter ce monde?
Il est fort bien, tel qu'il est.

LINDOR.

J'ai vingt ans, je plais, on m'aime,
Je suis aimable et charmant;

Jouir, voilà mon système,
Le plaisir, mon élément.
Dans mon amoureuse ronde
J'ai captivé maint objet,
Et je trouve que ce monde
Est assez bien, tel qu'il est.

LUCINDE.

L'amour est une folie,
Dès qu'il nous coûte des pleurs;
Ah! des plaisirs de la vie
Pourquoi faire des malheurs?
Ne croyez pas que je fronde
Un sentiment plus parfait;
Moi, j'approuve tout le monde,
J'aime chacun, tel qu'il est.

AGLAURE.

D'Hymen la chaîne éternelle
Pesait trop aux inconstans;
On fait une loi nouvelle,
Favorable à leurs penchans.
En vain la Sagesse gronde,
L'Amour en est satisfait;
Car pour mieux troubler ce monde
Il lui manquait ce décret.

VADIUS, au public.

Sur un aussi fol ouvrage,
Ne jugez pas son auteur;
D'écrire il a peu l'usage,
Et le travail lui fait peur.
Sur l'indulgence il se fonde;
Et s'il n'est rien de parfait,
Il ne faut pas voir ce monde,
A la rigueur, tel qu'il est.

FIN.

RÉPONSE

AUX VERS DE LE BRUN.

Du haut de la double colline,
Pindare, nous dictant des lois,
Nous défend de mêler nos voix
Aux sons de sa lyre divine.

Il veut qu'au talent de rimer
Nous soyons toujours étrangères;
Aux Grâces, Nymphes et bergères,
Il ne permet que l'art d'aimer.

Sans rivaliser de ramage,
La colombe, au chant douloureux,
Le rossignol mélodieux,
Mêlent leurs accens sous l'ombrage.

Pourquoi nous ravir le bonheur
D'exprimer un tendre délire?
Pour aimer je reçus mon cœur,
Pour son interprète, ma lyre!

LE PARI,

ÉPITHALAME.

S'IL est maint défaut chez les hommes,
De bonne part on m'a dit que les dieux
Ne valent pas beaucoup mieux,
Et qu'ils sont tous là-haut ce qu'ici-bas nous sommes.
L'Amour est souvent querelleur,
Et l'Hymen, son cher frère, est parfois très-grondeur.
On sait que de tout temps ils se sont fait la guerre;
Comment terminer les combats
Entre gens qui ne meurent pas,
Quand l'un est vif et que l'autre est colère?
L'Olympe était dans l'embarras.
Depuis mille ans et plus, tous deux rompaient la tête
De Vénus, de Minerve, et surtout de Vulcain;
L'Amour disait d'un air taquin :

— Mon frère est un dieu fort honnête;
»Pour moi, je ne suis qu'un enfant;
»Mais je badine, je caresse;
»Et c'est toujours en folâtrant
»Que je sais fixer la tendresse.
»L'univers brûle de mes feux,
»Partout on m'encense, on m'adore,

»Chaque jour je fais mille heureux,
»Et l'Hymen ne saurait encore
»Se flatter d'en avoir fait deux. »

Ce discours offensa le dieu de l'Hyménée;
Il avait tort, c'est un motif de plus.
— Tous propos seraient superflus,
»Répond-il; dans cette journée
»Je propose un pari; j'espère cette fois
»L'emporter enfin sur mon frère;
»Il dit que je n'ai pas su faire
»Seulement deux heureux; eh bien! j'en ferai trois.
»Oui, j'en soutiendrai la gageure,
»Et je parîrai mes flambeaux! »

— Mes ailes, dit l'Amour, et par le Styx je jure
»Que nous ne serons plus rivaux. »

La mise au jeu sembla si belle,
Que tout l'Olympe en a souri;
Chacun prit jour pour vider la querelle:
L'Hymen hier a gagné son pari.

VERS

A M. DU TREMBLAY,

APRÈS LA LECTURE DE SES FABLES AU CHATEAU DE LYSY.

Assisè sur des fleurs, au matin d'un beau jour,
Auprès d'une onde vive et pure,
Je récitais aux échos d'alentour
Vos vers, que dicta la nature :
Ces vers charmans par leur simplicité,
Cette bonté de cœur, cette raison parfaite,
Cet esprit délicat, dont la naïveté
Semble être la seule interprète.
Je croyais pour témoins n'avoir que le zéphyr,
L'onde, les fleurs, les oiseaux et l'ombrage,
Quand le bruit léger d'un soupir
Vint troubler la paix du bocage.
A l'instant même j'aperçois
De nombreux auditeurs attirés par ma voix,
Et par vos vers attirés davantage.
On m'entoure, on s'empresse; assis sur le gazon,
On me fait répéter ce que l'on vient d'entendre.
On disait: « Que d'esprit! combien son âme est tendre!
» Quel talent pur et vrai! quelle utile leçon!

»Le digne ami! l'excellent père!
»Comme il embellit la raison!
»Comme il touche! comme il éclaire! »
On parlait beaucoup mieux. Je n'ai pas vos pinceaux,
Vos talens ni votre éloquence;
Mais je lis, le bonheur commence,
Et je ne pus quitter ce livre, nos amours,
Qu'après que le soleil eut terminé son cours.

FABLES

IMITÉES DE GAY.

LE PAON, LE DINDON ET L'OIE.

Près d'une grange où le blé répandu
Attirait l'espèce emplumée,
Pressé par l'appétit un Paon s'était rendu.
Mais plus jalouse que charmée,
La troupe, avec des ris moqueurs,
Reçoit l'oiseau qu'Iris para de ses couleurs.
Le Paon à leurs regards déploie
L'arc-en-ciel de son cou, et d'opale et de soie;
Et de sa riche queue un plumage brillant
Étale autour de lui son disque étincelant.
Beau de candeur autant que de parure,
Il ignorait l'envie; elle agite, murmure,
Recherche ses défauts, car nous en avons tous,
Et pour les découvrir il n'est tel qu'un jaloux.
— Ami, dit le Dindon, vainement tu te flattes
»De passer parmi nous pour un superbe oiseau;
»J'en conviens, ton plumage est beau,
»Mais considère un peu tes pattes. »

Et l'Oie aussitôt d'ajouter :
— Ses pattes!... ce n'est rien... prions-le de chanter. »
— Il est vrai, dit le Paon, que mon seul avantage
» Est dans l'éclat de mon plumage;
» Je n'ai pas le bonheur d'imiter dans mes chants
» Les sons de l'oiseau du printemps,
» Et mes pattes ne sont pas belles;
» Mais si le Dindon les avait,
» Si l'Oie encor plus mal chantait,
» Ce serait chez eux bagatelle;
» On n'y prendrait pas garde. Ah! toujours la beauté,
» En excitant l'envie, attire la critique;
» Tandis qu'à la perdre on s'applique,
» La laideur est en sûreté. »

O vous qui de charmer avez le privilége,
Sachez y joindre encore esprit, vertus, talens;
Vos plus légers défauts deviennent apparens,
Comme une tache sur la neige.

LE CHIEN ET LE LOUP.

Un Loup, des plus gloutons, ravageait la prairie,
Et dépeuplait la bergerie;
Mais le voleur, à la course léger,
Se dérobait au chien comme au berger,
Quand par hasard Fidèle, au retour de la chasse,
Rencontre le larron dont il cherchait la trace:
— Vous voilà, dit le Chien, et j'en suis enchanté;
» Suspendons entre nous la guerre,
» Comme deux bons amis causons en liberté. »
— Trève, répond le Loup, j'y consens. » — Eh bien! frère,
» Repart le Chien, avec tant de valeur,
» Et portant une âme intrépide,
» Pourquoi vous adresser à l'espèce timide?
» De vos exploits quel est l'honneur?
» Que vos dents trouveraient un plus noble adversaire
» Près du sanglier, du lion!
» Est-il digne de vous de combattre un mouton,
» Ou bien le jeune agneau qui tette encor sa mère?
» Le lâche peut avoir semblable cruauté,
» Mais un grand cœur a plus d'humanité. »
— Ami, répond le Loup, si tu te mets en peine
» De cette gent qui porte laine,
» Tu peux trouver en pareil cas
» Le moyen d'exercer ta langue;

» Va trouver l'homme de ce pas,
» Et lui débite ta harangue;
» Attendris-le par tes discours touchans,
» Ton éloquence alors sera bien plus utile;
» Contre un mouton par nous mangé de temps en temps,
» L'homme en dévore plus de mille. »

CLORIS ET LA GUÊPE.

Cloris, assise à sa toilette,
Admirait son image, et, d'un air nonchalant,
Laissait à l'adroite soubrette
Le soin d'orner un front charmant,
Quand tout à coup une Guêpe étourdie,
En bourdonnant s'approche du miroir
Où la jeune Cloris, de sa beauté ravie,
S'applaudissait de son pouvoir.
Au seul aspect d'une mouche en furie,
Chacun le sait, toute femme jolie
Doit pour le moins s'évanouir.
Cloris se pâme, elle s'écrie;
Fanny d'un éventail est prompte à se saisir.
La Guêpe va, revient, voltige ou se repose
Sur le front de Cloris, sur ses lèvres de rose,
Et redouble encor son effroi.

— Est-il un monstre aussi cruel que toi? »
Dit Cloris, qui toujours redoute son approche.
— Je mérite peu ce reproche,
Répond la Guêpe avec un ton flatteur;
» Ah! quittez ce maintien revêche,
» Belle Cloris, excusez mon erreur,

» Au velouté charmant, à la même fraîcheur,
» Je vous prenais pour une pêche;
» D'un suc délicieux je croyais m'abreuver;
» Puniriez-vous mes torts? vous en êtes la cause.
» Des zéphyrs il faut donc aussi vous préserver,
» Car ils vous prennent pour la rose. »

— Fanny, repart Cloris, avec vivacité,
» Protégez cette aimable mouche;
» Je veux que rien ne l'effarouche,
» Et qu'elle vole en liberté. »

La Guêpe en profita; mais, indiscrète et vaine,
Elle publia son bonheur;
D'un thé divin sa trompe a conservé l'odeur;
Il est puisé dans cette porcelaine
Où Cloris a versé l'agréable liqueur.
Un fat jamais ne sait se taire,
Et d'une faveur ordinaire
Il fait une grande faveur.

A ce récit, qui fait naître l'envie,
Chez Cloris vole tout l'essaim;
Il dévore les mets dont sa table est servie,
S'élance dans les airs, retombe sur son sein,
Et bourdonne avec suffisance.
Cloris sourit d'abord à tant d'impertinence,

Et ne s'aperçut que trop tard
Que chaque guêpe avait un dard.

Ceci s'adresse à vous, Beauté vive et légère;
Je vois autour de vous les flatteurs s'empresser;
Accueillez le premier, vous ne tarderez guère
A trouver tout l'essaim ardent à vous blesser.

LE LION ET LE BÉLIER.

Un mouton expirait sous le fer d'un boucher,
Et le troupeau voyait, de la prairie,
Mourir ce jeune ami, ce compagnon si cher,
Né dans la même bergerie,
Paissant les mêmes prés, buvant de la même eau
Que tout le reste du troupeau.
De plaintifs bêlemens expriment leur tristesse.
Un Lion passe, au Bélier il s'adresse :
— Quoi! lui dit-il, un si funeste sort
»N'excite en vous qu'une douleur stupide!
»Livré bientôt à ce glaive homicide,
»En lâche, à votre tour, vous recevrez la mort! »
— Ah! reprit le Bélier, si la bonté suprême
»Nous laissa sans défense en un commun danger,
»Il n'est faible ennemi qui ne trouve en lui-même
»Quelque moyen de se venger.
»L'homme, il est vrai, nous ravit notre laine,
»Il se nourrit du mouton, de l'agneau;
»Mais qui peut contre lui mieux servir notre haine
»Que l'usage de notre peau?
»Elle conduit les soldats à la guerre,
»De la chicane elle sert les détours,
»Et nous sommes vengés de l'homme sanguinaire,
»Par les procès et les tambours.

L'ÉPAGNEUL ET LE CAMÉLÉON.

Un Épagneul était l'amour de sa maîtresse ;
Hélas ! nous voyons plus d'un chien
Que l'on préfère à gens de bien !
Favori fut du nombre ; un saut, une caresse,
De mille méchans tours obtenait le pardon.
Chaque faute paraît si drôle, si gentille !
De tout ce qu'il désire on lui fait l'abandon ;
Enfin on le traitait en aîné de famille.

Un beau matin, par un vent pur et frais,
Favori veut courir sur la plaine fleurie ;
De la maison il ne sortait jamais,
C'était fête pour lui de revoir la prairie.
Il jappe, saute, roule au milieu du gazon,
Quand près de lui, par aventure,
Se rencontre un Caméléon,
Recevant sa couleur de la tendre verdure.

— Eh quoi ! lui dit le chien ; emblème du flatteur,
» Vous vivez comme un solitaire !
» Que faites-vous ici de votre art séducteur ?
» Retournez à la cour, c'est l'asile ordinaire
» De vos pareils ; allez-y montrer vos talens.
» La Fortune toujours se montre favorable

» A qui n'a point de couleur véritable :
» Ami, j'ai vu le monde, et je connais mes gens. »

— Seigneur, répond le sycophante,
» Dans le sein des grandeurs je vécus autrefois;
» Courtisan comme vous, je sus tromper les rois,
» Et j'ai joui d'une faveur brillante;
» Mais Jupiter, ennemi du flatteur,
» Par un arrêt cruel a détruit mon bonheur.
» Sous cette honteuse figure
» Il veut que seul au fond des bois
» Et menant une vie obscure,
» Je rampe encor comme à la cour des rois.
» Ainsi ce dieu, qui lit dans notre conscience,
» Y découvre la vérité,
» Et punit avec équité
» Ce que l'homme séduit trop souvent récompense. »

L'AIGLE

ET L'ASSEMBLÉE DES ANIMAUX.

Des Animaux, l'un de l'autre envieux,
Le murmure importun s'élevait jusqu'aux cieux.
Lassé des clameurs de la terre,
Jupin jeta sur elle un regard mécontent,
Et l'Aigle fut chargé d'y porter à l'instant
Les volontés du dieu qui lance le tonnerre.
L'Aigle obéit, et, déployant son vol,
De ce petit espace atteint bientôt le sol.
Il convoque toutes les bêtes
De la terre, des eaux, et des plaines de l'air,
A venir porter leurs requêtes
Au messager de Jupiter.

— Ah ! dit le chien courant, si je me plains sans cesse,
» J'en ai le droit; voyez sur quels nerfs vigoureux
» Ce lévrier assure sa vitesse;
» Plus léger que les vents, aussi rapide qu'eux,
» Il poursuit sans fatigue et devance sa proie. »
Le lévrier répond : — Si du limier ingrat
» Jupiter m'eût donné le subtil odorat,
» Je ne connaîtrais que la joie. »

L'esprit fin du renard eut le vœu du lion;
Le coq voulut les ailes du pigeon,
Et le pigeon du coq envia le courage.
— Pourquoi, dit alors un saumon,
»Nous tenir sous les eaux loin du gras pâturage
»Où s'ébat la genisse et bondit le mouton? »
Enfin un éléphant (et ces faits sont notoires),
De ce même poisson demanda les nageoires.
— Oui, Jupiter exaucera les vœux,
»Dit l'Aigle à la troupe rebelle,
»De qui voudra quitter sa forme naturelle,
»Pour devenir l'objet dont il est envieux. »

Cet arrêt trouva bouche close.
A l'entière métamorphose
Nul animal ne put se décider :
Chacun voulait d'un autre obtenir quelque chose,
Mais à condition de ne lui rien céder.

LE PAPILLON ET LE COLIMAÇON.

Tout fier de sa métamorphose,
D'or et d'azur étincelant,
Aux rayons du soleil, un Papillon brillant
Se pavanait sur une rose.
Il avait pour ami certain Colimaçon,
Né comme lui d'origine vulgaire,
Mais auquel il ne songeait guère,
Quand il le vit sur le gazon
Traînant avec lui sa maison.
Loin de le reconnaître aussitôt il s'écrie :
— Quel est ce reptile odieux
»Qui prétend ravager ma demeure chérie? »
— Insolent parvenu, dit d'un ton sérieux
»L'Escargot indigné, qui lentement chemine,
»Crois-tu, par ce ton orgueilleux,
»Faire oublier ton origine,
»Insecte vil et paresseux?
»A peine neuf soleils ont éclairé les heures
»Depuis que je t'ai vu traîner dans nos demeures
»Les anneaux enlacés de ton corps venimeux;
»Tu tirais de ton sein la trame dégoûtante
»Qui pendant quelques jours te servit de tombeau :
»Ressouviens-toi, sous cet habit nouveau,
»Que tu naquis de l'espèce rampante.

»Te voilà riche Papillon,
»Mais ton destin ne me fait point envie;
»Né, par hasard, Colimaçon,
»Colimaçon, je finirai ma vie.
»Malgré ton éclat emprunté,
»Malgré ta sotte vanité,
»Tu ne peux empêcher ni toi ni ta famille
»De descendre d'une chenille. »

MES GOUTS.

IMITATION LIBRE.

Le front paré de fleurs nouvelles,
Au milieu de doctes loisirs,
Je bois à mes goûts infidèles,
Et sais varier mes plaisirs.

Tantôt je chante une bergère,
Tantôt je célèbre Bacchus;
Tout à l'Amour quand je sais plaire,
Je bois dès qu'on ne m'aime plus.

Jamais le regret ou la crainte
Ne viennent troubler ma gaîté;
Je m'abandonne sans contrainte
Aux charmes de la volupté.

A vivre heureux je mets ma gloire;
Et, ma large coupe à la main,
Le passé fuit de ma mémoire,
Sans que je songe au lendemain.

Le soir, une molle indolence
M'amène un paisible sommeil;
Au matin, l'aimable espérance
Vient me sourire à mon réveil.

Plutus ne m'embarrasse guère ;
Buveur, poëte, amant, berger,
Pour trésor je possède un verre,
Des chalumeaux et ce verger.

Je vis pour moi, faites de même,
Sans blâmer mon joyeux penchant;
Tandis qu'on boit, tandis qu'on aime,
On n'est envieux ni méchant.

INVOCATION A L'AMOUR.

IMITATION LIBRE.

DESCENDS de la voûte azurée,
Vole, Amour, descends à ma voix;
Choisis une flèche acérée
Dans ton redoutable carquois.
Ne tarde plus, dieu que j'implore,
Viens blesser la fière Cloris,
Cloris, qui s'embellit encore
De ses dédains, de ses mépris.

Vois briller sa tête orgueilleuse,
Ses blonds cheveux tressés de fleurs,
Sa démarche voluptueuse,
Ses regards sûrs d'être vainqueurs.
Sans aimer vouloir tout séduire,
Est, Amour, un crime à tes yeux;
Punis qui brave ton empire,
O toi, qui te soumets les dieux.

Vénus rougis de ta clémence;
Qui t'arrête et retient ton bras?

Hâte l'instant de la vengeance,
Presse un triomphe plein d'appas.
Si Cloris obtient la victoire
Sur le plus grand des immortels,
Amour, c'en est fait de ta gloire,
De ton culte et de tes autels.

A PHILIS.

IMITÉ DE MANFREDI.

L'AUBE du jour ne brillait point encore,
Philis et moi, sous des frênes épais,
En attendant le retour de l'aurore,
Nous respirions à l'abri des forêts.
Tantôt goûtant le charme du mystère,
Je redoutais de voir naître le jour;
Impatient d'admirer ma bergère,
Tantôt mes vœux en pressaient le retour.

Je lui disais : — Sortant du sein de l'onde
»La jeune Aurore, aux yeux baignés de pleurs,
»Viendra, Philis; chasser la nuit profonde,
»Et ranimer la verdure et les fleurs.
»Quand de ses pas les traces lumineuses
»D'un doux éclat feront briller ces lieux,
»En pâlissant, ces étoiles nombreuses
»Disparaîtront de la voûte des cieux.

»Mais aux rayons de sa douce lumière
»Vont succéder les pompes du soleil,
»Qui, poursuivant sa brillante carrière,
»Va se montrer dans son riche appareil.

» Ainsi, Philis, la nuit voluptueuse
» Et de Procris les paisibles clartés,
» Et du soleil la marche radieuse,
» Vont tour à tour étaler leur clarté.

» Mais plus heureux, je verrai ton sourire,
» Ce front charmant où règne la candeur,
» Tes pas légers où la grâce respire,
» Et dans tes traits l'amour et la pudeur.
» Ah! tout l'éclat dont le ciel se décore
» Se montre en vain à mes regards surpris;
» Le soir, le jour, le soleil et l'aurore
» Sont à mes yeux moins beaux que ma Philis. »

L'INCERTITUDE.

STANCES SAPHIQUES.

D'ou vient que je rougis, et qui me rend craintive?
Quel désordre secret fait naître ma langueur?
Je poursuis au hasard une ombre fugitive,
Et n'ose sur ses maux interroger mon cœur.

Je n'ose prononcer le nom qui m'inquiète,
Et ne puis sans trembler y songer seulement;
Mais, hélas! c'est en vain que ma bouche est muette,
Le cœur ignore-t-il ce qui fait son tourment?

Je ne sais plus chanter et je ne sais rien dire;
Mes regards sont baissés, ou rêveurs, ou distraits;
Je crains de soupirer, et toujours je soupire,
Je me tais ou gémis, j'expire ou je renais.

Je frissonne, et bientôt une flamme rapide
En parcourant mes sens fait palpiter mon sein;
A la fois délirante, incertaine, timide,
Je le cherche toujours, et toujours sans dessein.

S'il s'offre à mes regards, mon âme est éperdue;
S'il s'éloigne, je meurs! Trop tendre, je ne puis
Soutenir son départ ni supporter sa vue;
Absent je le souhaite, et présent je le fuis.

Qu'est-ce donc que je sens? est-ce plaisir ou peine?
De ce mal inconnu faut-il mourir un jour?
Il me devient trop cher pour être de la haine,
Et me fait trop souffrir pour être de l'amour.

LA CORBEILLE DE FLEURS.

A CORINNE.

O MA CORINNE, accepte la corbeille
Où sont mêlés les trésors du printemps;
Du frais lilas, de la rose vermeille
Viens respirer les bouquets odorans.
Amour, de Flore a dévasté l'empire,
Depuis long-temps il me l'avait promis;
Reçois ce beau larcin avec un doux sourire,
Car c'est pour toi que l'Amour l'a commis.

O doux présent! fleurs tendres et charmantes!
De ma Corinne embaumez les cheveux,
Ces tresses d'or, ces boucles ondoyantes,
Flottant au gré d'un zéphyr amoureux.
Place au hasard cette rose nouvelle
Et ce bouton tout près de s'entr'ouvrir;
Quand sur ton front l'une paraît plus belle,
L'autre au bonheur semble s'épanouir.

Choisis encore; et, d'une main folâtre,
De ces œillets parfume ton beau sein;
O ma Corinne! il efface l'albâtre
Dont croit briller cet orgueilleux jasmin.

A sa blancheur unis l'éclat des roses;
Qu'un seul instant ton Atys trop heureux
Ose presser tes lèvres demi-closes,
Et ce beau sein, frais et voluptueux!

De tes cheveux permets à mon adresse
De réparer le désordre enchanteur;
Pardonne, Amour, si la main qui les tresse,
De cet emploi s'acquitte avec lenteur.
Dieux! te voilà plus brillante que Flore!
Rien n'est égal au trouble de mes sens.
Je t'embellis pour t'aimer plus encore:
L'Amour ainsi fait payer ses présens.

ROMANCES.

LE FRÈRE DES ORDRES GRIS.

Des Ordres gris était un frère,
Qui dans les bois souvent priait;
Des pleurs précédaient sa prière,
Un souvenir l'interrompait.
Un soir, qu'en son ardeur divine,
Il offrait au ciel ses douleurs,
Il vit touchante pèlerine
Qui près de lui versait des pleurs.

— Dis-moi, mon vénérable frère,
»N'as-tu pas vu dans ce séjour
»Le bel amant qui m'a su plaire,
»Mon bien-aimé, mon seul amour? »
— J'ai pu le voir sans le connaître. »
— Non, le voir suffit pour l'aimer;
»Du moment qu'il vient à paraître,
»Tous les cœurs savent le nommer.

»C'est en pèlerin qu'il voyage,
»Laissant flotter ses blonds cheveux;
»Rien n'est si beau que son visage,
»Rien n'est plus tendre que ses yeux.
»Son doux regard pénètre l'âme..... »
— Hélas! que je plains votre sort;
»Eteignez une vaine flamme,
»L'amant que vous cherchez est mort.

»Il vint dans notre monastère;
»Mais, plus languissant chaque jour,
»Pour une dame belle et fière
»Il mourut, se plaignant d'amour.
»Ne pleurez plus. Rose flétrie
»Perd son éclat et sa fraîcheur;
»Elle languit, et douce pluie
»Ne peut lui rendre sa fraîcheur. »

— Ah! laissez-moi pleurer mon frère!
»Sur sa tombe je veux gémir;
»Il mourut, croyant me déplaire,
»Et je veux vivre pour souffrir.
»Hélas! par mon âme orgueilleuse
»Son hommage fut rejeté;
»La mort me rendrait plus heureuse,
»Mais il serait moins regretté. »

— Toi que j'aimais indifférente,
»Reconnais enfin ton amant;
»Sous cette robe pénitente,
»Je te gardais un cœur constant.
»Te croyant ma vue importune,
»Je cachais ici ma douleur.
»Ah! j'étais mort par l'infortune,
»Mais je renais par le bonheur. »

LE PRINTEMPS.

Tout renaît, les fleurs, la verdure,
Et tout annonce le plaisir;
Le souffle amoureux du zéphyr
Semble un soupir de la nature.
Seule, au milieu d'un si beau jour,
Dois-je languir sans espérance,
Quand il me reste encor l'amour,
La tendre amitié, l'innocence?

La feuille mobile et légère
Périra sous les noirs hivers;
Le vent déchaîné dans les airs,
Détruira la fleur passagère.
Chaque saison, à son retour,
Emporte ou donne l'espérance;
Tout varie, excepté l'amour,
S'il règne au cœur de l'innocence.

L'air embaumé de ce bocage,
Ce vert gazon, ce beau ruisseau
Qui dans le cristal de son eau
Réfléchit le ciel et l'ombrage,

Tout dans ce champêtre séjour
Semble inviter à la constance,
Et me dit : Conserve l'amour ;
Le Ciel protége l'innocence.

BAZINE ET BERTHILIE.

ROMANCE DIALOGUÉE,

TIRÉE DE CHILDÉRIC.

BAZINE.

Non, non, je ne veux point connaître
Ce fol enfant qu'on nomme Amour;
Du cœur dont il se rend le maître
La douce paix fuit sans retour.
Dans ce dangereux esclavage,
Le soupçon détruit le bonheur,
Et le doute qui nous outrage
D'un tendre amant fait le malheur.

BERTHILIE.

Quoi! votre âme, à l'Amour rebelle,
Prétend ne jamais s'enflammer!
C'est pour plaire que l'on est belle,
Et doit-on plaire sans aimer?
Le soupçon même a quelques charmes,
Heureux qui sait nous l'inspirer!
Il est doux de causer nos larmes,
Et plus doux de nous rassurer.

BAZINE.

En amour que d'inquiétude!
Loin d'un amant plus de repos;
Sans lui tout devient solitude,
Il fait notre joie et nos maux.
On n'est heureux qu'en sa présence,
On n'écoute que ses discours:
O ma paisible indifférence,
Puissé-je te chanter toujours!

BERTHILIE.

Douce image de la tendresse,
Viens animer ce jeune cœur;
Amour, puissance enchanteresse,
Fais-lui connaître le bonheur!
L'univers brûle de ta flamme,
Et, par toi seul, pour être heureux,
Tout renaît, jouit, prend une âme,
Ressent le charme d'être deux.

LA ROCHE SOMBRE.

TIRÉ DE CHILDÉRIC.

FILLE des dieux, ô divine harmonie!
Taris mes pleurs, viens adoucir mes fers;
De tes accords la tendre mélodie
Pour moi peut seule embellir ces déserts.
Triste et captive en cette noire enceinte
Où me plongea la jalouse fureur,
Lorsque j'unis tes accens à ma plainte,
Mes tourmens ont moins de rigueur.

Cruel tyran, assassin de mon père,
Ose paraître au sein de ce rocher!
Mais tu frémis, et son ombre sévère
De ce séjour te défend d'approcher.
J'y suis du moins sous sa garde terrible,
Je ne crains plus ton aspect odieux;
Ce noir cachot n'a pour moi rien d'horrible,
Puisqu'il me dérobe à tes yeux.

Et toi, héros à blonde chevelure,
A l'œil d'azur, au front majestueux,

Qui te dira ma touchante aventure?
Qui t'apprendra le chemin de ces lieux?
Ah! bien plutôt modère ta vaillance,
Crains mon tyran; crois-moi, brave guerrier,
Pour le héros qui manque de prudence
L'avenir n'a point de laurier.

L'INDIFFÉRENCE.

Depuis que l'indifférence
De mon cœur bannit l'amour,
Si je sens fuir la souffrance,
Le bonheur fuit à son tour;
Rien n'embellit ce séjour.
Sans regret, sans espérance,
Renaît et finit le jour.

Sans désir, sans rêverie,
J'admire ici le printemps;
Mon âme n'est plus ravie,
Mon cœur n'a plus de tourmens.
Je perds le prix des beaux ans.
Amour, ranime ma vie,
Rends-moi mon cœur et mes sens.

Rends-moi mes momens d'ivresse,
L'espérance et scs douceurs;
D'une sévère maîtresse
Fais-moi craindre les rigueurs,
Mais espérer les faveurs.
Dieu charmant de la tendresse,
Rends-moi tout, jusqu'à mes pleurs.

LA TOURTERELLE.*

J'ENTENDS gémir dans ce séjour
La tendre tourterelle;
Hélas! d'un malheureux amour
Je soupire comme elle;
Son amant a perdu le jour,
Églé m'est infidèle.

Tu chantes sur ce haut palmier
Ton deuil et ta souffrance;
Comme toi, sensible ramier,
Je suis sans espérance.
Aimer ou mourir le dernier
Cause même souffrance.

Églé m'abandonne aujourd'hui,
Tu perds amant fidèle;
Rien n'adoucira ton ennui,
Ma peine est éternelle.
Tu ne peux mourir comme lui,
Ni moi changer comme elle.

* Le premier couplet est ancien.

A CLÉMENTINE.

O toi, qui, sous de noirs cyprès,
Chantes la romance plaintive,
Cesse d'exprimer tes regrets,
Innocente et belle captive;
Consens à quitter le séjour
Où te retient une ennemie;
Pour voler près de ton amie,
Sers-toi des ailes de l'Amour.

Demain, quand les voiles du soir
Obscurciront ce lieu sauvage,
Clémentine, reviens t'asseoir
Sur ce rocher, près du rivage.
Le dieu qui veille en ce séjour,
Brave la roche inaccessible;
Tout obéit, tout est possible
A la puissance de l'Amour.

Écoute ce dieu sans courroux,
Ne crains pas ce timide hommage;
Il ne veut, objet pur et doux,
Que t'arracher à l'esclavage;

Et s'il pénètre en ton séjour,
Loin que ta pudeur s'en offense,
Au seul respect pour l'innocence,
Tu pourras deviner l'Amour.

LE DÉPART D'ÉCOUEN.

Il faut, chantait une fauvette,
Il faut abandonner le nid;
Adieu, douce et calme retraite,
Adieu, mon bonheur est fini.
Dans les airs, d'une aile incertaine,
Je vais demain prendre l'essor;
Demain, de la rive lointaine,
Mes yeux te chercheront encor.

Je n'ai connu dans cet asile
Ni le milan, ni le vautour;
L'oiseleur, en ruses fertile,
N'a point troublé notre séjour.
Ah! comment vais-je me défendre
De tant de piéges à la fois,
Quand je ne pourrai plus entendre
De mon guide la douce voix?

Qui me dira: « Sous cette rose
»Un piége mortel est tendu;
»Sur cet arbre un milan repose;
»Là, le chasseur est attendu? »

D'un vol innocent et timide
Qui va diriger le bonheur?
Comment reconnaître un perfide,
Quand mes yeux séduiront mon cœur?

LES ADIEUX.

Adieu, d'Écouen joli château,
Adieu nos antiques tourelles,
Aspect des bois, riant coteau,
Fleurs à mes yeux toujours nouvelles.
Lieux où coulèrent dans la paix
Les jours sereins de mon enfance,
Si je ne vous revois jamais,
Je vous chérirai dans l'absence.

Je penserai tous les matins
A cette gothique chapelle
Dont la cloche aux sons argentins
A la prière nous appelle.
Après l'acte religieux
Qui doit se passer en silence,
Je me dirai : Voilà les jeux
Que la cloche annonce à l'enfance.

L'essaim est prompt à voltiger
Vers tous les plaisirs de son âge;
Les petites vont ravager
Un jardin fait pour cet usage.

Je vois tout ce groupe animé
Qui du sillon déjà retire
Le grain qu'à peine il a semé,
L'accusant de ne rien produire.

Plus loin, sous un œil vigilant,
Une classe encor moins discrète,
Cueille le muguet odorant
Et la timide violette.
Châtaigne prise en tapinois,
Attire une juste censure;
Et l'on rit du joli minois
Que teint le pourpre de la mûre.

Sous ces ormeaux, de jeunes voix
Vont chanter la ronde dansante;
Là, de mille jeux à la fois
S'amuse une classe bruyante.
Les quatre coins, barres, volans,
Le colin-maillard, la cachette,
Excitent les ris innocens
Que l'écho de nos bois répète.

Sur ce banc, un groupe lié
Par le goût, l'habitude et l'âge,
Éprouvant déjà l'amitié,
Recherche le calme et l'ombrage;

Au penchant qui naît dans son cœur
Il se livre avec confiance;
Dans l'avenir voit le bonheur,
Et jouit de son espérance.

Arbre que mes mains ont planté,
Prix charmant, faveur innocente;
Je vous dois la félicité
De toute ma famille absente.
J'en jure par ce jour heureux,
Je viendrai vous dire à tout âge :
C'est encore un cœur vertueux
Qui palpite sous votre ombrage.

CHANT GUERRIER,

TIRÉ DE CHILDÉRIC.

Où sont-ils ces beaux jours de gloire,
Ces jours de force et de valeur,
Où, digne enfant de la Victoire,
Des miens je surpassais l'ardeur?
Pourquoi faut-il de la vieillesse
Éprouvant la lâche faiblesse,
Loin des combats et du danger,
N'attendre la mort qu'avec peine,
Et tomber ainsi qu'un vieux chêne
Que déracine un vent léger?

Honneur au héros qui succombe,
Et qui, vainqueur dans les combats,
Descend fièrement vers la tombe
Où la valeur guide ses pas;
Il ne verra point sa vieillesse,
Dans une honteuse faiblesse,
Loin de la gloire et du danger,
Attendre la mort avec peine,
Et tomber ainsi qu'un vieux chêne
Que déracine un vent léger.

CHANSON.

Sous l'air de l'étourderie
Cachant ma philosophie,
Sur la scène qui varie
Je sais fixer le bonheur ;
Et la raison embellie
Des grâces, de la folie,
Fait le charme de ma vie
Et le repos de mon cœur.

On peut, sans être jolie,
Plaire un moment, faire envie;
A vingt ans se voir suivie;
Aussi j'ai mille amoureux.
De leur tendre perfidie
Par ma gaîté garantie,
Je rirai, toute ma vie,
De leurs soupirs, de leurs feux.

Sans trop de supercherie,
Un peu de coquetterie
N'est qu'une plaisanterie
Dont je m'amuse un moment.

Mais je quitte la partie
Quand plus tendre fantaisie
De mon heureuse folie
Voudrait faire un sentiment.

VAUDEVILLE

SUR UN NOUVEAU SYSTÈME.

AIR : Trempe ton pain.

TATE mon front,
Marie,
Tâte mon front,
Marie,
Tâte mon front et ma tête;
Tâte mon front,
Marie,
Tâte mon front,
Pour me connaître à fond.
Ah! que chacun était bête
Avant de savoir que la tête,
Grâce aux leçons d'un grand docteur,
Peut faire l'office du cœur.
Tâte mon front,
Marie, etc.

L'Amour change de système,
Et pour se dire : Je vous aime,

On montrera, grâce au docteur,
Son occiput, et non son cœur.
Tâte mon front,
Marie, etc.

Si la bizarre nature
N'avait point hérissé ma hure
Des signes certains du docteur,
Viens poser ta main sur mon cœur.
Tâte mon front,
Marie, etc.

Tâte mon cœur,
Marie,
Tâte mon cœur,
Marie,
Tâte mon cœur, il palpite;
Tâte mon cœur,
Marie,
Tâte mon cœur,
Marie,
Lui seul fait le bonheur.
Si tu sens comme il palpite,
Si sous ta main il bat plus vite,
Marie, ah! laissons au docteur
La tête, et consultons le cœur.

RONDE VILLAGEOISE,

TIRÉE DE SÉVERINE.

Le cœur d'une jeune fille
Est toujours sautant;
De feu son regard pétille,
Elle va chantant;
Mais l'Amour lui dit : « Volage,
» Alte là, vraiment;
» Il faut m' payer vot' passage,
» Et l'payer comptant. »

La fillette se refuse
Aux droits de l'Amour;
Le dieu lui dit : « Point d'excuse,
» Chacune à son tour.
» Vous avez gentil corsage
» Et minois charmant,
» V'là d'quoi m' payer vot' passage,
» Et l'payer comptant. »

La fille a beau se défendre,
Disant : Je n'ai rien ;
L'Amour sait toujours l'y prendre
L'meilleur de son bien.
Quoiqu'on soit modeste et sage,
A l'Amour, pourtant,
Quand y s'trouv' sur not' passage,
Faut payer comptant.

LA MORT D'AMALAFROY.

CHANT FUNÈBRE

TIRÉ DE CHILDÉRIC.

Il n'est plus! chantons sa valeur,
Célébrons ses vertus, sa gloire;
Mais n'outrageons pas sa mémoire
Par une éternelle douleur.
Disons tous: Son âme sublime
Vole vers la Divinité.
Laissons et le vice et le crime
Douter de l'immortalité.

Avant de t'élever aux cieux,
Ésus * t'éprouva sur la terre;
De cette épreuve passagère
Dépendait ton sort glorieux.
Mais où finit ce joug pénible
Commence un destin solennel;
Du sein de la tombe insensible
Tu sors pour un jour éternel.

* Divinité des Druides.

BOUTS-RIMÉS.

Que je suis fou d'aimer une. . . . . coquette!
J'arrive en poste, et je trouve un. . . . . rival.
Ah! je suis bien payé d'une ardeur. . . . . indiscrète!
J'ai perdu mon repos et crevé mon. . . . . cheval.

AUTRES.

Pour un baiser j'ai fait. . . . . fracas,
Et mon courroux parut. . . . . terrible;
Mais de mon berger. . . . . l'embarras
A son tour me sembla. . . . . risible.
Bientôt, poursuivant son. . . . . chemin,
Il vit que c'était une. . . . . ruse;
Et ce fut un second. . . . . larcin
Qui du premier devint. . . . . l'excuse.

AUTRES.

Je l'avoûrai, sans m'en. . . . . défendre,
A qui voudra me. . . . . posséder,
Il faut bien du temps pour me. . . . . prendre,
Et bien du soin pour me . . . . . garder.

ZILIA,

POÈME PASTORAL,

EN PROSE ET EN CINQ CHANTS,

MÊLÉ DE VERS.

A la ville on est plus aimable,
Au village on sait mieux aimer.

ROUSSEAU.

ZILIA.

CHANT PREMIER.

O vous qui aimez les chansons naïves, les récits d'amour, les peintures des champs, venez m'écouter, âmes sensibles; venez sous ces tilleuls, jeunes bergers; et vous, bergères fidèles, entourez-moi. Ma Muse ne célèbre ni les rois, ni la magnificence, ni les combats; le laurier n'orne point sa tête; elle ne s'accompagne point d'une lyre harmonieuse; mais elle chante d'une voix douce l'amour, l'innocence et les prairies émaillées; elle se pare de fleurs et se couronne de feuillages.

Dans une riante contrée, plusieurs hameaux séparés, mais voisins, renferment d'heureux et simples habitans; ils y coulent des jours fortunés, au sein d'une vie laborieuse et tranquille. Jamais la pauvreté n'approcha de leur cabane, jamais le luxe n'y eut accès. Des échanges de denrées, de troupeaux, sont leur commerce, et la moisson est leur fortune. Des coteaux couverts de vignes, de blés, d'arbres à fruits, étalent aux yeux leur champêtre richesse; une onde fraîche et pure parcourt les guérets sous mille formes

variées: tantôt, ruisseau limpide, elle traverse en serpentant la prairie qu'elle fertilise; tantôt, plus vive et plus abondante, elle offre aux habitans qu'elle sépare, une navigation facile; du sommet de cette roche aride, elle retombe en cascade; plus loin, dans ce vallon solitaire, elle s'arrête et s'endort, comme fatiguée de ses détours.

Dans ces fertiles campagnes était située la cabane du respectable Philétas. Un fils, resté seul d'une famille autrefois nombreuse, veille sur ses jours. Ces tendres soins étaient encore les seuls plaisirs du jeune berger; nulle bergère n'avait pu ralentir ses pas lorsqu'il retournait près de son vieux père.

Il touchait à sa dix-neuvième année, lorsqu'un des premiers beaux jours du printemps, Philétas le conduisit sur une colline d'où l'on dominait tous les pays d'alentour. Il le fit asseoir à ses côtés, et lui parla ainsi :

«Soutien de mes vieux ans, ô mon fils! le ciel a rempli » de vertus ton jeune cœur. Embrasse, ô mon cher » Thésandre! ton heureux père. Tu vois, ajouta-t-il, » cette île s'élevant au milieu des ondes; elle est ha- » bitée par un saint ermite; et tu sais qu'à chaque » retour du printemps, les bergers de tous nos ha- » meaux s'y réunissent pour y célébrer la belle saison; » la bergère reconnue pour être la plus sage, y reçoit » pour époux le berger le plus vertueux; des joûtes » sur les flots, des danses terminent ce beau jour. Ta » jeunesse, et surtout les soins que tu ne cesses de.

» me rendre, n'ont pu te permettre encore de te mêler
» à ces jeux; mais il est temps que ton adresse soit
» connue; je veux que tu te joignes aux autres bergers.
» Si mon âge me défend de te suivre, assis sur cette
» même colline, je fixerai mes regards sur le lieu de
» tes succès et de tes plaisirs. »

Pour la première fois Thésandre hésitait à obéir; mais son père le lui ordonna. Le jour de la fête était peu éloigné. Combien il est désiré! avec quelle impatience les constantes bergères, que l'hiver a séparées de leurs amans, attendent ce retour fortuné! combien de jeunes cœurs s'alarment pour leur liberté, ou tremblent que pendant cette longue absence, un nouvel amour ne leur ait ravi ce qu'ils aimaient! Peignez-vous ce qu'ils éprouvent, vous qui avez connu le trouble des premières agitations et les tourmens de la jalousie.

Parmi tant de jeunes beautés, Zilia et Olinthe, amies inséparables, méritaient d'être distinguées; elles habitaient un hameau peu éloigné de celui de Philétas; mais la rivière les séparait. Seize ans, c'est leur âge, et le moindre de leurs charmes. Olinthe était jolie, vive, enjouée, légère; Zilia, belle et touchante; la sensibilité se peignait dans ses traits doux et réguliers; jamais regards n'avaient été plus tendres, et sans les longues paupières qui les voilaient presque toujours, nul berger n'eût échappé à leur attrait.

Silvanire était l'heureuse et sage bergère qui devait s'unir à Mirtyle; déjà le berger peut nommer l'heure

où, de l'amant le plus tendre, il va devenir l'époux le plus fidèle; déjà Silvanire n'ose plus prononcer *demain.*

Les premières fleurs du printemps étaient détachées de leurs tiges; tantôt guirlandes, tantôt couronnes, elles doivent parer les beaux cheveux, ceindre les tailles sveltes des bergères, et même orner les chapeaux des bergers. La nuit vint, mais non le sommeil. Qu'elle est délicieuse la nuit qui précède un beau jour! une douce agitation, une heureuse inquiétude remplissent tous les sens; les heures sont longues et ne sont point pénibles; le désir les compte, mais l'espoir les embellit.

Il parut enfin ce beau jour; les bergers l'avaient devancé. Thésandre, quoiqu'à regret, quitte son père; il lui en a fait répéter l'ordre plus d'une fois. Les barques parties des divers hameaux, se réunissent autour de celle qui portait Silvanire; mille cris de joie ont annoncé le départ; l'écho les répète pour les prolonger. Ils voguent vers l'île: Mirtyle respire à peine; Silvanire rougit, et n'ose plus lever ses beaux yeux. Qu'elles sont ravissantes ces fraîches couleurs de la jeunesse, quand le trouble du cœur leur donne un nouvel incarnat! c'est la pêche, qu'un rayon du soleil a pourprée. L'île était éloignée; pour abréger la route, on proposa de chanter. La belle Emma fit entendre cette romance, que Licas accompagna doucement sur sa flûte champêtre :

LA MONTAGNE D'AMOUR

Baudouin n'avait qu'une âme tendre,
Sa valeur, sa beauté, son nom;
A Genièvre comment prétendre?
Mais l'Amour suit-il la raison?
Tous deux s'aimaient sans se le dire,
Et pourtant ne l'ignoraient pas;
D'un père ils redoutaient l'empire,
L'or seul a pour lui des appas.

On est imprudent quand on aime,
Tout trahit le secret du cœur;
Un seul regard, un soupir même,
Nomment l'amante et le vainqueur;
Instruit de leur flamme innocente,
Le baronnet veut les punir;
Aux pieds de Genièvre expirante,
Sous le fer Baudouin va périr.

Mais de sa fille il voit les larmes,
La nature parle à son cœur:
« Viens, dit-il, mériter ses charmes,
» En lui prouvant force et valeur.
» Sans nul repos, sur la montagne
» Porte l'objet de tes souhaits;
» A ce prix elle est ta compagne,
» Ou tu la perdras pour jamais. »

Rien n'étonne l'amour extrême.
Baudouin se croit déjà vainqueur.
Dans ses bras presser ce qu'il aime,
Double à chaque instant son ardeur.
Plein d'espoir, il part, il s'élance,
Et se croit déjà de retour;
Tout disparaît, sommet, distance,
Tout s'aplanit devant l'Amour.

C'est en vain, hélas! qu'il espère,
Déjà ses pas sont chancelans;
Geniève, en accusant son père,
Fixe sur lui ses yeux touchans.
« Ah! dit Baudouin, ce regard tendre
» Suffit pour calmer tous mes maux,
» Et dans mes sens vient de répandre
» Un feu plus doux que le repos. »

Que le sommet est haut encore!
Et Baudouin est faible, mourant!
Les pleurs de celle qu'il adore
Baignent son front pâle et brûlant.
« Le premier baiser de ta bouche
» Peut seul éloigner mon trépas. »
Il le reçoit, au but il touche,
Et tombe expirant dans ses bras.

« Je meurs, dit-il, avec constance,
» Puisque je meurs digne de toi;
» Un jour j'ai connu l'espérance,
» Et j'ai su mériter ta foi. »

Il expire..... et Genièvre même,
Recevant ce dernier soupir,
Dans les bras de celui qu'elle aime,
En mourant cesse de souffrir.

Emma se tut, et l'on soupira sur ces amans malheureux. Palémon, cher à tous les bergers, avait à quatre-vingts ans toute la gaieté du bel âge; son front serein portait l'empreinte de la paix qu'il avait goûtée toute sa vie. Il était le juge des joutes ou des discussions légères qui s'élevaient rarement; il décidait, et l'on n'en appelait pas. Palémon fut prié de chanter; le premier baiser de Silvanire devait être le prix de sa chanson. Mirtyle même n'osa en murmurer; mais le vieillard refusa de le recevoir, et voici ce qu'il chanta.

LE REFUS DU BAISER.

De ce refus pénétrez-vous la cause ?
Vous êtes belle, et j'ai quatre-vingts ans :
Par un baiser je fanerais la rose,
Et ce serait un outrage au printemps.

Je dois laisser à la vive jeunesse
Ces biens si doux, elle a droit d'en jouir;
De vos plaisirs il reste à ma vieillesse
Moins un regret qu'un heureux souvenir.

Pour un refus ne croyez pas, bergère,
Que l'âge rende un cœur indifférent;
Mais un baiser pourrait-il satisfaire,
Ne causant plus le plaisir que l'on sent?

Je m'en souviens, j'avais une maîtresse,
Belle, modeste, et fraîche comme vous;
Elle eut vos traits, j'avais votre jeunesse,
Et c'est alors que les baisers sont doux.

Palémon eut à peine fini sa chanson, que toutes les bergères voulurent l'embrasser; il ne put se dégager de leurs bras; elles prirent chacune une fleur de leur bouquet, une couronne en fut faite, et le vieillard ne se défendit point de voir ses cheveux blancs à demi-cachés sous les roses. Comment n'être pas ému à l'aspect d'un vieillard dont la figure calme annonce l'habitude d'une conscience pure et d'une vie tranquille? comment approcher sans respect de ces êtres augustes, que le temps lui-même semble avoir respectés?

On voyait l'île, on distinguait ses bocages. Silvanire ne pouvait cacher son émotion; Mirtyle, livré à tout l'excès de son bonheur, retenait avec peine ses transports: chacun se montrait le lieu où il brûlait d'aborder; et, le désir croissant avec l'espérance, chaque batelet acquérait une activité nouvelle. On arrive enfin; Mirtyle ne put s'empêcher de presser Silvanire dans

ses bras en l'aidant à sortir du bateau, et la bergère pensa le lui rendre. On dit qu'ils ne furent pas les seuls, mais eux seuls en convinrent.

Après le trouble du débarquement, les bergères se réunirent; les bergers se placèrent dans le même ordre. Les vieillards et les mères formaient le groupe du milieu; Silvanire et Mirtyle en étaient entourés; ainsi ils entrèrent dans la chapelle rustique.

De longues allées de peupliers conduisaient à une enceinte de charmilles antiques, plus couvertes de mousse que de feuillage; au fond, des troncs d'arbres formaient des colonnes champêtres; au centre s'élevait un autel de gazon; des fleurs en étaient les seuls ornemens. C'est dans ce simple asile que le vénérable religieux les attendait.

« Vertueuses bergères, sages bergers, leur dit-il » d'une voix encore forte et imposante, rendez hom- » mage au Dieu créateur, soyez sensibles à ses bien- » faits; voyez comme sa main généreuse prépare vos » moissons; soigneux même de vos plaisirs, il pare » vos champs de fleurs parfumées. Que vos cœurs » purs offrent au Seigneur l'hommage de leur adora- » tion et de leur reconnaissance. »

Un silence religieux suivit ce simple discours. Mirtyle touchait au bonheur, ses yeux témoignaient son impatience. L'ermite lui fit signe d'approcher, il tomba à ses pieds; Silvanire, non moins empressée, mais plus timide, attendit que sa mère la conduisît à l'autel.

Les sermens les plus vrais furent prononcés. O combien ils sont doux ces nœuds qu'un mutuel amour assemble!

Mirtyle, époux après l'avoir long-temps désiré, laissait voir tout l'excès de sa joie. Silvanire embrassait sa mère; on croit que l'Amour reçut la moitié de ses baisers.

On conduisit les nouveaux époux dans un grand bosquet dont les rameaux, nouvellement parés de feuillage, offraient une tendre et fraîche verdure; un repas frugal les attendait. La gaieté, l'innocente joie, présidèrent à ce champêtre festin. Il fut long, parce qu'on avait du plaisir à être ensemble.

Le prix de l'églogue fut disputé; la jeune Phœbé l'obtint; elle s'y montra sensible; mais ne l'accusons pas de vanité; sa bonne mère était près d'elle, les larmes du bonheur coulaient de ses yeux. Ah! croyez-moi, on jouit bien peu d'un triomphe qui n'est que gloire. Telle fut l'églogue que dit la bergère :

L'ABSENCE.

Aux vents impétueux succédaient les zéphyrs;
Les oiseaux célébraient le retour des plaisirs;
Et l'amoureux printemps, couronné de verdure,
Des maux d'un long hiver consolait la nature.
Iris, la tendre Iris, insensible aux beaux jours,
Les yeux baignés de pleurs qu'elle donne aux Amours,

Voyant avec regret la fleur qui vient d'éclore,
« Vous! que m'offrait, dit-elle, une main que j'adore,
» En vain vous renaissez dans nos fertiles champs,
» Votre éclat, vos parfums, ne flattent plus mes sens;
» En vain vous paraissez et plus fraîche et plus belle,
» Je ne veux plus former de guirlandes nouvelles;
» Les myrtes, le jasmin, la rose, le muguet,
» Ne viendront point orner mon chapeau, mon corset.
» Et mes cheveux, sans art, bouclés à l'aventure,
» Jusqu'au retour d'Athis flotteront sans parure.
» Je veux qu'à leur désordre, à mon air languissant,
» On puisse deviner qu'il est encore absent;
» Que pour instruire, hélas! du malheur qui me touche,
» Son nom n'ait pas besoin d'échapper à ma bouche.
» Que tout peigne mes feux, mes regrets, ma douleur,
» Qu'aucun de nos bergers n'ose espérer mon cœur.

» Ruisseaux, si j'ai cherché dans votre onde sincère
» Des conseils pour charmer, m'embellir et lui plaire,
» Quelquefois, en secret, si devançant le jour,
» Je recourais à l'art pour captiver l'Amour,
» Si, cherchant à former ma couronne odorante,
» Jalouse, j'en ôtais la rose trop brillante,
» A son éclat rival préférant une fleur
» Dont la simplicité servît mieux ma fraîcheur;
» Si, posant sur mon sein le tissu qui le couvre,
» A dessein je plaçais le bouquet qui l'entr'ouvre;
» Vous que je consultais, ah! depuis son départ,
» Dites, me voyez-vous recourir à tant d'art?
» Ai-je même cherché dans ce miroir fidèle
» Si la douleur me change ou bien me rend plus belle!

» Et vous qui de mes chants répétiez les accords,
» Échos de ces vallons, déesses de ces bords,
» Quand le bonheur charmait mon esprit et mon âme,
» J'aimais à vous parler des progrès de ma flamme;
» Des Muses j'implorais les brillantes faveurs,
» Pour peindre de nos bois les champêtres douceurs.
» Quelquefois des succès d'une chanson légère,
» Athis par plus d'amour assurait sa bergère;
» Jamais d'un autre prix mon cœur ne fut jaloux;
» La vanité n'a point de triomphe aussi doux.
» Vous savez si jamais les chansons que j'ai faites,
» Sans l'air qu'il y joignait m'eussent semblé parfaites;
» Et si l'on m'entendit au pied de cet ormeau
» Les répéter au son d'un autre chalumeau.

» Ce soir, sur les gazons, nos folâtres bergères
» Formeront en chantant quelques danses légères;
» Les Plaisirs et l'Amour vont animer leurs jeux.....
» Partout je ne verrai que des mortels heureux;
» Du bonheur qui me fuit ils m'offriront l'image;
» Allons cacher mes pleurs au fond de ce bocage.
» Porterai-je à leurs jeux un front pâle et jaloux?
» Non, vous ne me verrez qu'heureuse autant que vous;
» Athis doit revenir, il connaît ma tendresse,
» Et pour prix de mes pleurs j'ai reçu sa promesse.
» Que tout va m'être cher! que tout va s'animer!
» Comme l'on sait jouir dès lors qu'on sait aimer!
» A la danse, à vos chants vous me verrez fidèle.
» Aux seuls regards d'Athis voulant paraître belle,
» J'ai dédaigné les fleurs, et je vais m'en parer;
» Je taisais mes transports, je vais les célébrer.

» Si depuis son départ je garde le silence,
» Ma voix s'empressera de chanter sa présence;
» Et mes regards enfin, ranimés par l'Amour,
» S'ils ont peint son départ, vous diront son retour. »

Les joutes commencèrent, et l'on voyait chaque bergère attentive, rougir au succès de celui qui l'intéresse, ou pâlir quand il est précipité; on aurait pu, sur leur front candide, deviner le secret de chacune d'elle, une émotion vraie ne peut se cacher; mais toutes les bergères s'occupaient de ce qu'elles aimaient, et le sentiment n'observe pas.

Thésandre n'avait point trompé l'espérance de son père; à son arrivée, les bergères éprouvèrent une agréable surprise, les bergers furent inquiets. Sa fraîche jeunesse, sa belle figure, sa voix si douce, sa flûte plus douce encore, avaient également excité l'admiration et une tendre jalousie; enfin à la joute il s'était montré le plus adroit.

La lune éclairait déjà la campagne, et ses rayons argentés perçaient à travers le feuillage; le fifre, plus gai qu'harmonieux, appelait les bergères à la danse; le tambourin les y excitait. Dans nos villes, où rien ne conserve la simplicité de la nature, la danse est une étude, un talent; au village on saute, on rit, une joie naïve remplace la coquetterie et les grâces, et l'on reconnaît le plaisir.

Tout finit; tel fut le sort de cette journée. Que le

bonheur est fugitif! que serait-il sans le souvenir qui le renouvelle? Les barques reçurent de nouveau les bergers et les bergères ; chacun soupira en quittant la rive, et la gaieté sembla être restée sur ses bords. Le silence dura pendant le retour ; mais les heureux amans que réunissaient le même batelet, se parlaient bas, se cherchaient du regard quand la lune venait à les éclairer ; disparaissait-elle sous un léger nuage, ils tâchaient de rencontrer une main chérie, offraient ou échangeaient une fleur, et profitaient tour à tour des ténèbres et de la clarté : pour ceux qui étaient séparés, ils rêvaient. Mirtyle et Silvanire avaient trop de bonheur pour chercher à l'exprimer. On arrive, on se quitte à regret, et chacun emporte dans son cœur des souvenirs, le projet de se chercher, et l'espérance de se revoir.

CHANT DEUXIÈME.

Un jour, une heure, un instant, disposent souvent du bonheur de toute la vie; Zilia l'éprouve. La jeune et belle Zilia, de retour dans sa cabane, n'y retrouve plus le calme qu'elle y avait toujours goûté; Thésandre est l'amant que l'Amour a choisi pour elle. Vainqueur des joutes, il avait attiré ses regards, et ses regards avaient donné son cœur.

Il est si flatteur d'entendre louer ce qu'on aime, de voir tous les cœurs se soumettre comme le sien; c'est bien alors que la raison semble sourire à l'amour. Et comme il s'ennoblit l'hommage de celui qui les obtient tous! s'enorgueillir de sa tendresse est la noble jouissance de l'âme.

Thésandre avait distingué Zilia parmi ses charmantes compagnes; plus de modestie dans son maintien, plus de douceur dans ses regards, la lui firent préférer. Il avait osé l'inviter à la danse; mais déjà engagée par Lamon, pasteur du même hameau qu'elle habitait, Zilia n'avait pu que rougir et le regarder en le refusant; il s'éloigna, et ne revint plus. Le nom du berger parvint jusqu'à elle, mais elle ignorait dans quelle contrée il habitait. On se demandait tout bas comment un berger si adroit et si beau n'était point

encore connu ; on supposait un amour malheureux ; mais comment aurait-il pu trouver une insensible, une infidèle? Zilia n'y croyait pas, et cependant ces réflexions la troublaient. Ne pouvant y répondre, elle cherchait avec une vive inquiétude, et à la dérobée, le beau Thésandre, et vit arriver l'heure du départ sans le retrouver. Au moins il n'a dansé avec personne, se dit-elle en son cœur.

Thésandre n'a pas même cette consolation, et Lamon lui parut un heureux rival. Il avait voulu s'en informer ; mais à peine voulait-il nommer Zilia, qu'il se sentait rougir, et se taisait. Les premières atteintes de l'amour sont si vives, qu'elles ôtent la présence d'esprit, le jugement. Veut-on parler, l'expression fuit ; heureusement l'amour permet de s'entendre sans se parler.

Zilia devenait chaque jour plus rêveuse ; ses amusemens chéris avaient cessé de lui plaire ; ses fraîches couleurs s'effaçaient. La folâtre, mais sensible Olinthe, en était alarmée ; son jeune cœur ne sentait point encore l'amour, mais sa vive imagination le devinait, et le trouble de son amie n'avait pu lui échapper.

Il en coûte pour avouer qu'on aime, il en coûte pour le dissimuler ; cette première et délicate confidence est à la fois douce et pénible ; c'est à l'amitié que l'amour doit les délicieux plaisirs d'épancher ses alarmes et de retracer son bonheur ; c'est adoucir ses regrets, que de les confier à l'amie qui les partage ;

c'est renouveler un beau jour, que d'en retracer l'ivresse à ce tendre cœur qui en jouit. Zilia le sait, et l'éprouve.

Mais si les premiers traits dont l'Amour nous blesse ont leurs charmes, ils ont aussi leurs tourmens; et ces tourmens sont bien cruels, quand on y joint le doute d'avoir su plaire et la crainte d'une longue séparation! Ces pensées douloureuses sont celles qui agitent la bergère; elles la poursuivent, et semblent lui enlever tout espoir; souvent, rougissant de ses pleurs, elle fuit même sa chère Olinthe, et cherche le silence des sombres bocages. Un soir, le ciel devint sombre, le vent agitait les feuilles légères, et troublait l'onde pure d'une fontaine près de laquelle rêvait Zilia; trouvant le désordre de la nature en harmonie avec le trouble de son cœur, elle chanta ainsi :

L'ORAGE.

De ce ruisseau l'onde paraît moins pure,
Sur le gazon je ne vois plus de fleurs;
Le vent détruit la feuille qui murmure,
Tout semble, hélas! partager ma douleur.

Oui, comme vous, triste et mourant feuillage,
Des jours sereins avaient su m'embellir;
Quand vous souffrez des vents et de l'orage,
D'un mal secret je me sens dépérir.

Vous renaîtrez, et la saison nouvelle
Pour vous sera prodigue de présens;
Moi seule, hélas! à ma douleur fidèle,
Sans en jouir je verrai le printemps.

Olinthe, attirée par la voix de son amie, vint la rejoindre, et la ramena à sa cabane, où sa bonne mère Hélène l'attendait avec impatience, craignant que l'orage ne l'eût surprise dans les bois. Elle reçut sa fille si tendrement, lui témoigna tant de joie, l'accabla de si douces caresses, que Zilia, sensible, se trouva heureuse, et perdit jusqu'au souvenir des peines d'amour.

Le temps s'était calmé, le ciel étincelait du feu des étoiles; Hélène engagea sa fille à sortir avec elle pour admirer la campagne, qu'une pluie douce avait rafraîchie: la verdure était ranimée, les fleurs épanouies exhalaient leurs plus doux parfums; les oiseaux chantaient, et la plaintive Philomèle soupirait dans les bocages. Une émotion délicieuse, une langueur touchante s'emparèrent de Zilia; et quand sa mère l'invita à chanter, quoiqu'elle eût désiré la refuser, elle redit cette romance, que Phœbé lui avait apprise à la dernière fête, et qui répondait si bien à l'état de son cœur:

LE JOUR D'ABSENCE.

Doux souvenir, qui des amans
Charmez l'impatience,
Pensers si chers aux cœurs constans,
Ramenez l'espérance;
Venez adoucir les tourmens
D'un jour d'absence.

Je t'aime, Athis, le sais-tu bien?
Es-tu sans méfiance?
Ton cœur, fidèle à ce lien,
Croit-il à ma constance,
Et souffre-t-il comme le mien
D'un jour d'absence?

Je sens mes yeux baignés de pleurs,
Amour fait ma souffrance;
Ah! si l'excès de mes douleurs
Prouvait ton inconstance!
Il peut naître tant de malheurs
D'un jour d'absence.

Reviens, ou je me sens mourir;
Bannis ma défiance;
Reviens, Athis! Tout le plaisir
Qu'inspire ta présence
N'a pas besoin, pour se sentir,
D'un jour d'absence.

Zilia, sans se douter de son indiscrétion, avait chanté avec tant d'âme, sa voix était si sensiblement émue, que sa prévoyante mère remarqua en elle un attendrissement, une émotion qu'elle n'avait point encore aperçus. Le secret de ce cœur innocent cesse d'être mystérieux pour sa mère attentive; tout lui dit que Zilia a plus de seize ans, et qu'elle s'ignore encore elle-même.

Nul berger jusqu'alors n'a accompagné la jeune fille; Olinthe seule suit ses pas. Jamais un bouquet ne pare son sein; nulle couronne ne se mêle à ses cheveux; aucun ruban ne flotte autour de sa houlette; le désir de plaire n'a point encore annoncé l'instant d'aimer. Cependant la tendre mère a cru entendre un léger et premier soupir; elle a entendu cette voix devenue si tendre; en embrassant sa fille, elle a cru sentir une larme..... Incertaine, mais alarmée, Hélène se lève lentement du tronc d'arbre renversé sur lequel elles sont assises, et regagne sa cabane. Zilia suit sa mère, elles se séparent sans se rien confier, et pendant la nuit le sommeil les fuit toutes deux.

Thésandre avait porté à son père la couronne de lierre qu'il avait obtenue. Le vieillard se faisait redire chaque jour les détails de la fête; il aimait à rappeler lui-même celles dont il avait été le témoin, surtout celles dont il était sorti vainqueur. Mais combien Thésandre fut agité quand son père vint à parler de celle où il connut sa bonne Marianne; l'amour qu'il res-

sentit tout à coup, sa timidité, l'aveu qu'il osa faire, celui qu'il obtint, les difficultés qu'opposèrent les parens, et enfin leur consentement!

Ces entretiens, autrefois si chers, ne suffisaient plus au berger; souvent il s'éloignait en versant des larmes, s'enfonçait dans les bois, regardait les routes qui conduisaient à d'autres hameaux, voulait les suivre, et le souvenir de son père le ramenait à sa cabane.

Un soir que plus accablé du poids de sa tristesse, il s'abandonnait à cette vague rêverie que connaît si bien le cœur amoureux, il entendit une douce voix chanter ces paroles :

LE DÉPART.

J'aimais Silvie et je croyais lui plaire;
Jamais l'Amour ne forma plus doux nœuds;
Mais, hélas! je fus sincère
Et malheureux.

Un beau berger, à ma jeune maîtresse
Offrit un jour un cœur moins amoureux;
Il n'avait pas ma tendresse,
Il fut heureux.

C'est aujourd'hui qu'avec elle il s'engage;
Et pour toujours j'abandonne ces lieux,
Répétant : Soyez volage
Ou malheureux.

Attendri par ces paroles, Thésandre voulut se rapprocher de l'infortuné qui les prononçait; il trouva couché sur l'herbe un jeune pasteur, dont l'abattement rendait la physionomie plus touchante et plus douce; ses beaux cheveux blonds en désordre couvraient son front, ou retombaient sur ses épaules; une chèvre était près de lui; il lui donnait à manger d'une main; sa tête était appuyée sur l'autre.

Touché par tant de grâces, de jeunesse et de mélancolie, Thésandre aborda l'étranger, et lui dit : « Jeune homme, quels sont vos malheurs? à votre âge on ne connaît point encore ceux de l'amour. » « Plût au ciel que j'en fusse exempt, » répondit l'adolescent, et il se levait pour s'éloigner; mais Thésandre le retint en lui disant: « Le même sort nous assemble; je suis comme vous amoureux et sans espérance; racontons-nous nos peines, et goûtons, dans la mutuelle douceur de nous plaindre, le seul bien qui nous reste. » « J'y consens, reprit le jeune berger en écartant les cheveux qui couvraient sa jolie figure; asseyons-nous sur cette mousse: écoutez-moi, mais pardonnez si des pleurs interrompent mon récit. Hélas! tout mon malheur vient de n'avoir pas de troupeau : j'étais orphelin, pauvre, et élevé chez Damète, riche pasteur d'un hameau fort éloigné de celui-ci; mon nom est Amyntas. Je menais les troupeaux aux champs, et je vivais sans savoir que ces nombreux troupeaux n'étaient point à moi; je me croyais riche, parce que je ne manquais de rien.

Silvie, fille de Damète, était élevée avec moi; nous sommes du même âge. Je ne sais si elle est plus jolie que les autres bergères, car je n'ai jamais regardé qu'elle; je ne sais pas non plus quand je commençai à l'aimer; ce que je puis vous dire, c'est que je ne me rappelle point du temps où je ne l'aimais pas. Nous ne nous fîmes jamais d'aveux, et cependant nous étions sûrs l'un de l'autre; je n'allais jamais aux champs sans elle, elle ne dansait qu'avec moi; mes nuits étaient tranquilles, mes jours heureux; je vivais dans la douce ignorance de la jalousie et des autres maux de l'amour. Ah! laissez-moi pleurer ces jours dont le souvenir occupera toute ma vie. Hélas! ils devaient finir quand j'en sentirais le mieux tout le prix.

» La saison de mener les troupeaux sur les montagnes approchait, et Damète, sûr de mes soins, content de mon zèle, me confia ses nombreuses richesses. Il fallait quitter Silvie, mais c'était pour servir son père; cette pensée adoucissait ma peine. Je partis, en priant Silvie de ne pas pleurer; elle me donna cette chèvre, qui alors était bien petite. Nous arrivâmes tous aux montagnes. Songer à Silvie, parler d'elle, répéter les chansons qu'elle m'avait apprises, étaient mes seuls amusemens; mes compagnons faisaient comme moi. Enfin ils s'écoulèrent ces jours que je nommais malheureux, et pourtant alors l'espoir ne m'était point ravi. Je revins, le cœur pénétré de joie: j'accusais de lenteur la marche légère de mes chèvres. Mes com-

pagnons chantaient. Hélas ! puissé-je être le seul aussi cruellement déçu ! J'arrive, et je ne trouve point Silvie; elle me cherche, dis-je en moi-même; et je vole à tous les lieux de nos rendez-vous. J'appelle Silvie; le jour se passe, et je n'ai pas revu Silvie. Je reviens au village, mécontent, mais sans soupçon. J'aperçus de loin la lumière de notre cabane : ah ! l'aurore ni le jour ne m'avaient jamais paru si brillans ! J'entre; on était à table : j'embrasse tout le monde, je m'assieds, heureux, mais pour la dernière fois de ma vie. « Salue Érasme, me dit Damète, aime-le, il va être aussi de la famille. » « Comment donc ? » « Il épouse Silvie. » « Quand ? » « Dans trois jours. » Je ne pus rien répondre, un froid mortel me saisit; je restai immobile et ne mangeai point. Heureusement personne n'y prit garde, pas même ma perfide maîtresse. Après le souper je cours à elle : « Hé quoi, tu te maries ! lui dis-je; et moi, que vais-je devenir ? » « Hélas ! répondit-elle, mon père le veut; il dit que tu n'as point de troupeaux. » « Point de troupeaux ! répliquai-je, en avions-nous besoin pour être heureux ensemble ? en avions-nous besoin pour nous donner tant de baisers ? en avais-je quand tu m'aimais de si bon cœur ? Ah ! Silvie, Silvie, tu le sauras trop tard, mais des troupeaux ne valent pas l'amour. » « Je le sais déjà, dit-elle en portant sa main sur ses yeux, comme pour cacher ses pleurs, et..... » Mais Damète s'approcha, et je ne pus lui parler davantage. J'allai dans ma chambre; là je pleurai toute la nuit : je savais

alors ce que c'est que d'être pauvre. Dès l'aurore je quittai des lieux devenus pour moi si funestes; je ne voulais pas être témoin du mariage de Silvie. Ma chèvre n'a pas voulu me quitter; plus constante que sa maîtresse, elle a suivi mes pas. Hélas! je vais sans guide, sans savoir ce que je deviens, ne connaissant du jour que l'heure qui le termine et celle qui le recommence. Je suis sans asile, sans secours; mais je n'ai plus besoin de rien. »

Ce récit touchant et naïf intéressa Thésandre; il pressa sur son cœur le tendre amant, et l'engagea à venir avec lui. « J'ai, lui dit-il, un excellent père; il plaindra votre infortune; et les conseils de sa sagesse vous aideront à la supporter; je serai votre compagnon, votre ami. » Tout en parlant d'une voix attendrie, il entraînait le berger vers son hameau. En arrivant, il trouva le vieux Philétas qui l'attendait sous un riant ombrage. « Je te salue, ô mon père, dit-il, et je t'amène un orphelin; permets qu'il habite notre asile. » Philétas tendit au jeune affligé une main paternelle, qu'Amyntas mouilla de ses larmes. « Viens, ô mon second fils, dit-il, viens habiter avec nous; le ciel t'envoie vers moi, je te reçois comme un bienfait de sa divine Providence. » Amyntas pressa de ses lèvres la main du vieillard généreux, et ils entrèrent dans la cabane.

CHANT TROISIÈME.

Qu'il est affreux ce moment de la vie où, trompé dans son plus doux espoir, il faut renoncer aux charmantes illusions de l'amour! ce moment où il faut se dire : Il n'existe plus pour moi cet objet tant aimé, et pour lequel j'existe encore; il m'a repris son cœur, et avec lui ma félicité! Ah! comment supporter ce moment cruel où tout nous échappe, où chaque souvenir devient un regret, les plaisirs passés des supplices; où l'avenir n'offre que des larmes ou un néant plus funeste encore, l'indifférence?

Amyntas, avant le jour, parcourait tristement l'enclos de ses bienfaiteurs; il s'arrête sous des palmiers, près de l'onde limpide : là il voit se lever l'aurore, et entend les premiers accens de la jeune alouette. Il soupire, nomme Silvie, et exprime ainsi sa douleur :

LES REGRETS.

Tu m'aimais, je crus posséder
Tous les biens de la vie;
Quand tu daignais me regarder,
Qui m'aurait fait envie?

Rempli de mon parfait bonheur,
L'or ne me tentait guère ;
Mais dès que je perdis ton cœur,
Je connus la misère.

Que de pleurs, loin de ton hameau,
Pour toi je vais répandre !
Souviens-toi que pour un troupeau,
Tu perds un amant tendre.
Compte peu sur un vain trésor,
O volage maîtresse !
Car ón n'achète avec de l'or
Ni bonheur ni tendresse.

Jours fortunés, jours pleins d'attraits,
Que j'ai passés près d'elle,
N'excitez jamais les regrets
De son âme infidèle.
Amour, ah ! tu peux me bannir
Du cœur de ma Silvie ;
Je ne veux plus d'un souvenir
Qui troublerait sa vie.

Thésandre, l'entendant chanter avec tristesse et soupirer, s'empressa de le rejoindre; il lui avait promis une confidence; Zilia fut donc le sujet de leur entretien; mais Amyntas ne connaît que Silvie; il n'oublie aucune des fêtes où il a dansé avec elle, celles où il comptait la conduire encore. Il sait qu'il y en a une peu éloignée; elle sera célébrée de l'autre côté de la

rivière, et c'est une des fêtes où se trouvent les plus belles bergères. Amyntas indique la route à Thésandre; elle est peu longue, en traversant l'onde paisible. Amyntas, pendant sa courte absence, veillera sur Philétas, et le fils attentif pourra sans alarmes s'éloigner d'un père chéri, et donner à l'amour quelques momens dont ne se plaindra pas la nature. Thésandre croit déjà retrouver Zilia, lui dire, Je t'aime, et la voir lui sourire. Philétas, instruit du désir qu'éprouve son fils de se présenter à des joutes nouvelles, applaudit à ce projet; et, le jour du départ, va lui-même conduire son fils jusqu'au bateau qui doit l'entraîner loin de lui. Thésandre ne laisse plus son père seul et abandonné; cependant il le quitte encore à regret, alors même que l'amour l'appelle; il hésite, embrasse son père, s'embarque avec tristesse; ses regards prolongent ses adieux. Philétas le bénit, et lui souhaite une nouvelle couronne, tandis que la rame reste encore immobile sous la main qui n'ose l'agiter. Mais le courant l'entraîne, il s'éloigne comme malgré lui, et vogue enfin vers la rive nouvelle où l'espoir l'attire.

Thésandre aborde sur une plage riante qu'ombrage un bois silencieux; une route fleurie conduit, à travers ses épaisses voûtes, vers un hameau bâti sur le penchant d'une colline; des jardins, des fontaines jaillissantes, des fleurs, parent ce charmant séjour. Thésandre, trop ému, s'arrête et soupire. Amour! s'est-il écrié, Amour! présente à mes regards celle dont

l'image est dans mon cœur! Ce bois de myrtes, ces prés fleuris, ces flots azurés, tout m'invite à céder à ton empire. Amour, ah! ne trompe point mes désirs ni mon espérance! Il fut tiré de sa rêverie par une villageoise qui revenait du travail des champs. « Étranger, lui dit-elle avec bienveillance, vous venez sans doute pour disputer demain le prix de la flûte; une belle houlette sera le prix du vainqueur. » « Non, répondit Thésandre avec modestie, je n'aspire à aucun triomphe; un sentiment plus doux m'a attiré dans ce charmant séjour; la fraîcheur de ces bocages me ravit et m'arrête; et, quoique sans présomption, je me mêlerai demain volontiers à vos jeux, si je trouve pour cette nuit une cabane hospitalière. »

« Toutes nos chaumières sont ouvertes au pauvre et au voyageur, reprit en souriant la villageoise; une loi établie parmi nous veut que celui qui a le bonheur de rencontrer le premier l'étranger qui a besoin de ses secours, obtienne seul le droit de l'obliger; et ce beau droit, nous ne le cédons à personne : suivez-moi donc, car c'est chez nous que vous logerez. » Thésandre accepte avec reconnaissance l'hospitalité qui lui est si cordialement offerte, et accompagne la villageoise. Ils arrivèrent bientôt à une chaumière spacieuse où tout annonçait l'abondance due au travail. Le mari, les enfans s'empressèrent d'accueillir l'étranger. On ne parle, on ne s'occupe que de la fête; on assemble des bouquets, on tresse des guirlandes; les plus beaux

habits sont déjà préparés. Thésandre se fait dire les noms des plus jolies bergères qui doivent l'embellir, il espère que l'on va prononcer celui de Zilia; mais cet espoir est trompé. L'approche de la nuit sépare les nouveaux amis. Thésandre, trop inquiet pour trouver le sommeil, parcourt la campagne, s'enfonce dans les bois, revient au rivage, s'en éloigne, livré à cette triste pensée : Ils ne l'ont point nommée, elle ne viendra donc pas! l'eût-on oubliée, si elle avait dû être de la fête? ah! qui pourrait oublier Zilia? Peu de chose alarme l'amour, vous le savez tous. A-t-on aimé sans éprouver ces vives craintes qu'un rien fait naître, et qu'un rien change en espérance? Telles que ces légères vapeurs qui, tout à coup voilant les cieux, menacent d'un prochain orage, et que dissipe un souffle du zéphyr, ces tourmens, ces peines d'amour sont passagères, et nous leur devons peut-être de mieux sentir le charme qui leur succède.

Thésandre promenait au hasard sa rêveuse tristesse, quand il aperçut, à la douce clarté de la lune, une jeune fille assise au bord de la rivière; le vent du soir agitait sa belle chevelure; ses yeux étaient fixés sur une chaumière éloignée; long-temps pensive, elle demeura en silence. Thésandre l'entendit bientôt soupirer; et les lèvres vermeilles de la jeune Phœbé s'entr'ouvrirent pour exprimer ainsi son innocent amour :

LE SOIR.

Astre d'amour et de mélancolie,
Toi qui plais tant aux amans malheureux,
Par tes rayons que la plaine embellie
D'un nouveau jour brille encore à mes yeux !
Je n'ose au Soleil faire entendre
Ni mes plaintes, ni ma douleur ;
Mais ta clarté paisible et tendre
Est celle qui sait plaire au cœur.

Il est détruit le repos de ma vie.
Un seul instant me condamne aux soupirs ;
Je veux, en vain, de mon âme asservie
Bannir l'espoir, la crainte, les désirs.
Je veux, en vain, dans ce bocage,
D'Atys pouvoir braver la loi,
Son souvenir et son image
Arrivent partout avec moi.

Oui, dans ces lieux, moins timide et plus tendre,
J'ose en secret l'adorer, le chanter;
J'aime, et le dis lorsqu'il ne peut m'entendre ;
Puisse l'écho ne pas le répéter !
Malgré moi j'y songe, et l'absence,
Je l'éprouve bien en ce jour,
En rassurant mon innocence,
N'a fait qu'accroître mon amour.

Un pas léger agite le feuillage ;
De ce séjour qui vient troubler la paix ?
Si c'était lui..... Fuyons de ce bocage ;
Protégez-moi, Nymphes de nos forêts.
O Nuit ! répands sur moi ton ombre,
Ce moment est trop dangereux ;
Couvre-moi de ton voile sombre,
Sans le dérober à mes yeux.

Ce n'est pas lui, c'est la vive fauvette,
Dont les baisers agitent ces rameaux ;
Ah ! modérez votre ardeur indiscrète,
Séparez-vous, trop amoureux oiseaux.
Par les transports de vos tendresses
Vous m'apprenez votre bonheur ;
Et par le bruit de vos caresses,
Malgré moi, vous troublez mon cœur.

Et vous, ruisseau, qu'un doux penchant entraîne,
Vous lui cédez, de quoi murmurez-vous ?
Que seraient donc vos plaintes, votre peine,
S'il vous fallait résister comme nous ?
Si, s'opposant à la nature,
Il fallait arrêter le cours
De votre onde rapide et pure ?....
Tel est le sort de mes amours.

Thésandre a depuis long-temps reconnu la jeune et sensible Phœbé, celle dont l'églogue a remporté le prix à la fête dernière ; elle chantait en attendant que

la lune, plus élevée, éclairât le toit champêtre sous lequel repose Évandre, berger qu'elle aime à célébrer sous le nom d'Atys, et qui ignore son bonheur. Hélas ! un événement qui pensa lui être funeste, va bientôt l'en instruire.

La nuit s'écoulait; Phœbé se retira lentement : le jour reparut, et l'on vit enfin l'heure de la fête. Thésandre espère y trouver Zilia, et triompher peut-être encore à ses yeux. S'il est permis de souhaiter de l'emporter sur les autres, c'est bien en présence de ce qu'on aime.

D'abord on disputa le prix de la flûte; Thésandre fut admis au combat. Les bergères environnaient les jeunes rivaux ; l'inquiet berger parcourt d'un regard animé cette troupe charmante; apercevait-il de blonds cheveux, une taille légère, un mouvement gracieux, il espérait; mais il perdait bientôt sa douce erreur. Enfin le combat est commencé : plusieurs bergers ont été vivement applaudis; Thésandre charme ses rivaux eux-mêmes par ses premières modulations..... Les bergères ravies se rapprochent; une d'elles ressemble à Zilia; il croit même avoir reconnu le son de sa voix. Son cœur palpite, ses forces l'abandonnent, il ne respire plus, ses lèvres tremblantes ne pressent plus que faiblement sa flûte, d'où s'échappent des sons inégaux; il est vaincu..... Désira-t-il alors que Zilia fût présente ? il est permis d'en douter. Le souhait de mériter ce qu'on aime, de s'élever à ses yeux, n'est point vanité.

La danse occupait une partie de la jeunesse, tandis que l'autre essayait ou contemplait les joutes. Tendre Phœbé, pourquoi vous arrêter sur cette rive, et fixer vos beaux yeux sur ce batelet où Évandre expose encore plus vos jours que les siens ? Un choc imprévu fait pencher le léger bateau; Évandre veut en vain garder l'équilibre, il tombe, et disparaît sous les flots. On s'écrie; Phœbé s'est évanouie : les bergers s'élancent dans la rivière, les jeunes filles secourent leur mourante compagne, et tant de soins sont inutiles. Déjà le deuil a succédé aux plaisirs; déjà les festons sont arrachés, et chaque bergère a quitté sa parure champêtre. Mais de loin on aperçoit quelque mouvement sur la rivière; les batelets sont dirigés de ce côté; on entend des cris de joie, l'espoir renaît, et enfin Thésandre triomphant ramène celui dont on pleurait déjà la mort ; ils ont lutté long-temps contre les flots. Mais combien Évandre aima le danger qu'il avait couru, lorsqu'il sut que Phœbé y avait été trop sensible ! Qui n'acheterait plus cher encore la certitude d'être aimé ? Après un aveu involontaire, mais public et tendre, il ne manquait plus que celui des parens. Thésandre, à qui on devait la vie des deux amans, n'eut pas de peine à l'obtenir.

Si Thésandre a fait des heureux, il est heureux lui-même; il sait où habite Zilia, il sait qu'aucun berger n'a encore pu toucher son cœur, et qu'une route peu fréquentée conduit de ce hameau à la cabane d'Hélène.

Cette cabane est isolée; deux ormeaux, dont les troncs se sont réunis, s'élèvent près de la cabane; un banc de gazon les entoure : tous les matins Zilia et Olinthe mènent leurs troupeaux dans les vertes prairies; un chien les surveille, tandis qu'assises sous l'ombrage, les deux amies forment des corbeilles d'osier. Voilà ce que Thésandre a appris, et ce qu'il n'oubliera de sa vie. Mais son impatience l'égare; croyant arriver plus tôt, il préfère une route qui l'éloigne. La nuit le surprend; il se perd dans un bois de sapins. Il cherche des yeux s'il n'apercevra point quelque lueur qui lui indique une habitation, et découvre au loin une faible lumière, vers laquelle il dirige ses pas. En effet, elle le conduisit à l'entrée d'une chaumière bâtie au milieu du bois; la porte en est ouverte, et Thésandre s'arrête, frappé de l'extrême beauté d'une jeune fille qui, assise, et appuyée sur une table, paraissait plongée dans une profonde rêverie. Ses cheveux retombent en boucles sur son sein, ses longues paupières sont baignées de pleurs, et ses yeux si beaux sont fermés pour toujours; au printemps de la vie, elle ne doit plus connaître qu'une éternelle nuit; jamais l'aurore ne se levera pour elle. Au bruit qu'a fait Thésandre en entrant, à la prière qu'il lui adresse, l'infortunée répond d'une voix touchante en lui offrant l'hospitalité. Son père, qui revient de la forêt, prépare un frugal repas; mais la mélancolie de Lucette pénètre le cœur de Thésandre.

« O ma fille bien-aimée! dit le bon villageois, calme

tes regrets, épargne un père que ta douleur accable; étranger, ajouta-t-il en adressant la parole à Thésandre, le départ de son amant, la mort de sa mère l'ont tellement affligée, qu'elle est devenue aveugle à force de pleurer ; et ce nouveau malheur va la conduire au tombeau.» «Hélas! reprit Lucette, le désir de procurer plus de fortune à mes pauvres parens et à moi, le décida à aller bien loin, chez un oncle riche, et qui le demandait; l'époque fixée pour son retour est arrivée; elle augmente ma tristesse, car s'il revient et me voit dans cet état affreux..... Non, non, je ne veux pas qu'il revienne; je veux mourir de son absence, et ne jamais l'affliger. Pourrait-il sans douleur contempler aujourd'hui celle qu'il a tant aimée? »

Lucette achevait à peine ces mots, qu'un jeune homme paraît et s'élance aux pieds de Lucette, qui sentit alors que, pour reconnaître son amant, le cœur peut se passer du secours des yeux.

« Éloigne-toi, s'écria-t-elle, éloigne-toi! fuis l'aspect d'une infortunée! » « Moi, m'éloigner! moi, te fuir, t'abandonner! » répondit Silvandre. « Mais ne sais-tu pas....? » « Je sais que je t'adore et que tu m'aimes; j'ai appris tes souffrances, elles ont redoublé mon amour. Mon père, ajouta-t-il en posant sur la table une bourse pleine d'or, voici ce que je vous apporte; ne nous quittons plus. » « Non, non, reprit Lucette; non, je ne veux pas te charger du poids de mes maux; seule à les sentir, je saurai mieux les supporter; dans mes

yeux fermés tu ne peux plus lire l'expression de l'amour ni celle de la reconnaissance. Silvandre, il faut à jamais nous séparer. » « Nous séparer! ah! Lucette, tu veux donc ma mort? ah! ne rejette pas les soins du plus tendre amant, cesse de le repousser. Mon père, et vous, étranger, qui paraissez attendri, joignez-vous à moi pour la fléchir. »

Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que l'on parvint à obtenir le consentement de Lucette à son union avec Silvandre. Le jour en fut fixé. Assis près d'elle, attentif, empressé, il sut triompher dè sa tristesse; le sourire reparut sur sa belle figure, et son amant, pour écarter un reste de mélancolie, lui chanta ces tendres paroles :

LA JEUNE AVEUGLE.

Lucette me paraît plus belle;
Le malheur ajoute aux appas.
Pour le cœur d'un amant fidèle,
Qu'il est doux d'assurer tes pas!
Surveiller ta marche timide,
Te consoler, voilà mes vœux.
Partout mon bras sera ton guide,
Tu ne verras que par mes yeux.

Lorsque dans la même chaumière
L'Hymen saura nous réunir,
Mille baisers sur ta paupière
Du jour viendront te prévenir.

Ils viendront, devançant l'aurore,
T'annoncer ainsi le matin ;
Et de nouveaux baisers encore
Du jour t'apprendront le déclin.

Tu ne m'as vu qu'en ma jeunesse,
Embelli des traits du printemps ;
Tu ne verras point ma vieillesse,
Je n'ai rien à craindre du temps.
Lorsqu'il flétrira mon visage,
Il respectera mon bonheur,
Puisqu'il ne peut rien sur l'image
Que l'Amour plaça dans ton cœur.

De tendres caresses suivirent cette romance; Silvandre raconta ses voyages, Silvanire peignit ses malheurs, et enfin les oublia.

Thésandre, après s'être fait indiquer de nouveau la route qu'il doit prendre, se reposa quelques heures en attendant le jour. Dès l'aurore il quitte la cabane, et marche à grands pas vers le village où demeure Hélène. Il aperçoit bientôt la cime des deux ormeaux, découvre les brebis et le chien fidèle; il est tout près de la fontaine. Là il s'arrête; son cœur palpite si fort! ses craintes sont si vives! Comment approcher? Que va-t-il dire? Mais deux jeunes voix se font entendre; elles se succèdent et se confondent : il croit les reconnaître, s'avance en tremblant; il distingue ces paroles :

« Non, non, je ne veux jamais connaître l'Amour,

puisqu'il fait mourir les bergères. Depuis la fête tes belles couleurs s'effacent, tu négliges tes fleurs, ta brebis chérie et tous nos amusemens; ta mère s'inquiète, tes compagnes s'attristent, et les bergers commencent à sourire malicieusement lorsqu'ils te regardent. Oh! non, je ne veux jamais aimer, surtout un étranger, qui peut ne jamais revenir. C'est pour un étranger pourtant que tu dédaignes le beau Ménalque, qui t'aime, possède de nombreux troupeaux, et compose de si jolies chansons, et dont les cheveux bruns et bouclés plaisent tant aux bergères. » « O mon amie! répond doucement une autre voix, laisse-moi ma tristesse, je la préfère à ta gaieté; n'est-ce donc rien que d'aimer? Et comment veux-tu que je l'oublie, quand il a exposé ses jours pour sauver ceux de l'amant de Phœbé? Tu sais tous les dangers qu'il a courus! tu sais..... » « Oui, oui, répond en riant l'autre bergère, tu pris soin de faire raconter cet événement à tous ceux qui arrivaient de la fête, et tu feignais de l'ignorer pour qu'on le redît encore. » « Ah! méchante, reprit Zilia en embrassant son amie, tu mérites que l'Amour me venge. »

Thésandre est trop agité pour contenir les mouvemens de son cœur; sans pitié pour les rameaux qu'il sépare, il s'élance à travers le feuillage, et tombe aux genoux de Zilia. Quel moment! Zilia aurait voulu fuir; le peut-elle? Elle aurait voulu peut-être dissimuler son amour; mais Thésandre a tout entendu :

que faire? Un aveu coûte à la pudeur, un refus coûte à la sensibilité. Zilia rougit, et Zilia cache dans le sein de son amie un bonheur si embarrassant, mais si doux. On convint de se retrouver le lendemain à cette même fontaine; un ruisseau s'en échappait, et quelques frênes l'ombrageaient à demi, en se courbant comme pour se joindre.

Thésandre, avant de quitter Zilia, reçut un ruban, offrit quelques fleurs. Il n'aurait osé demander un baiser, Zilia n'eût osé l'accorder; chacun en donna mille à l'insensible trésor. Prestiges délicieux de l'Amour! c'est vous qui donnez du prix à la plus légère faveur, et répandez sur tous les objets un doux enchantement.

CHANT QUATRIÈME.

Thésandre est resté seul; mais est-on seul quand on aime? Il voyait Zilia, il entendait le son de sa voix, il éprouvait encore tout le charme de sa présence. Ainsi la douce odeur de la rose parfume les lieux qui la renferment, et s'y fait sentir long-temps encore quand elle en est éloignée. Le jeune amant parcourait avec ivresse l'heureux bocage témoin de son bonheur; il se répétait: Je suis aimé.

Si ces mots charmans vous causent une heureuse émotion, âmes tendres, s'ils reportent votre souvenir vers un moment qui commença votre félicité, si vous laissez tomber ce simple écrit, pour rêver à vos jeunes amours, je suis contente de ma muse champêtre.

Thésandre a senti l'espoir remplacer l'inquiétude; toutes ses pensées sont des jouissances, et tous ses projets des plaisirs. Son âme éperdue croit que sa vie entière s'écoulera dans ces délices, et il chante ainsi son bonheur:

LE RUISSEAU.

Ces bois épais ont caché ma bergère,
Ils ont souvent recueilli ses soupirs;
De mon amour ils savent le mystère,
J'y puis parler de mes plaisirs.

Ah ! je le sens, dans mon âme constante,
Un tendre espoir nous séduit, nous soutient;
Je suis aimé, ma flamme s'en augmente,
L'amour s'accroît de celui qu'il obtient.

Ruisseau charmant, qui coulez sous l'ombrage,
Et retraciez sa grâce, ses appas,
Méritiez-vous d'en recevoir l'image,
Vous qui ne la conservez pas ?

Mais, en admirant la campagne, Thésandre distingue les hauts peupliers sous lesquels, peut-être, Philétas attend avec inquiétude et rappelle son fils, absent depuis plusieurs jours. La fête ne devait pas le retenir aussi long-temps; le bruit de l'accident arrivé à Évandre peut s'être répandu; un récit infidèle, en confondant le nom du berger, peut avoir affligé le vieillard; il peut même lui avoir causé de vives craintes, que l'absence pourrait confirmer. Thésandre peut traverser à la nage l'étroite et paisible rivière qui baigne les peupliers; le trajet est court : le lendemain il se trouvera au rendez-vous; et, l'amour filial satisfait, il sera heureux sans mélange. Mais si son père le retient, si quelque obstacle retarde son retour, que pensera Zilia? Cette idée l'arrête; il pense à la bergère et songe à Philétas; enfin il se détermine à graver ces quatre vers sur la tendre écorce du saule qui abrite la fontaine :

A ELLE.

Je vole où mon devoir m'appelle ;
A ce devoir donner un jour,
C'est mériter à mon retour
De vous trouver tendre et fidèle.

Rassuré par ce soin ingénieux, il s'élance dans les flots, et se trouve bientôt sous les palmiers qui ont vu se former ses premiers pas. Amyntas avait conduit les troupeaux dans la prairie; et le vieillard, couché sur un banc de gazon, goûtait les charmes du sommeil. Thésandre, à genoux et en silence, respecte le repos de son père, et attend son réveil. « O mon père! disait-il tout bas, comme ton sommeil est calme! le sourire de la bonté erre encore sur tes lèvres, et la douceur de ta dernière pensée est encore empreinte sur ton front vénérable. » Philétas en dormant prononce le nom de son fils; le vent agite sa blanche chevelure, et le réveille. Il étend les bras, et c'est un fils tendrement chéri qu'il y reçoit. Le bon père ne lui reproche point son absence; il a aimé, il s'en souvient; il est bien sûr que Thésandre n'aura point de secret pour lui, et il a raison. Thésandre se hâte de lui raconter ce qui a retenu ses pas; il lui dit tout, hors qu'il est aimé; le secret d'un autre n'est pas le sien. Mais Philétas lit dans son cœur, il sourit, et il prévoit

pourtant que cet amour va souvent les séparer; mais nous aimons nos enfans pour eux-mêmes.

Tandis que livré à des sentimens si purs, il leur sacrifie ses plaisirs, l'Amour mécontent lui prépare des peines, et à Zilia bien des alarmes.

Le lendemain de leur touchante entrevue, levée avant l'aurore et sans s'être endormie, fraîche, riante, et parée de fleurs nouvelles, Zilia court chercher Olinthe, qui se plaignit en badinant de n'avoir jamais été réveillée si matin. Elles volent à la fontaine; que de peines de moins, si les vers gravés sur le saule eussent frappé leurs regards! mais, par malheur, elles ne les lurent pas. On attend, on espère, on craint, on se dépite, on se calme. « Chantons, dit Olinthe; peut-être égaré dans les bocages voisins, il ne reconnaît plus sa route; nos voix le guideront vers nous. » « Chantons, » répondit douloureusement Zilia. Elles chantèrent ainsi, en forçant leurs douces voix :

AUX OISEAUX.

Oiseaux, dont je plains l'esclavage,
Et qui voulez fuir loin de moi,
Retournez vers l'heureux bocage
Où le plaisir vous sert de loi.
Revolez, de mes mains cruelles,
Près de l'objet de votre amour;
Mais ne vous servez de vos ailes
Que pour hâter votre retour.

Il s'échappe, il vole au bocage,
En chantant il appelle ; hélas !
Sa compagne, absente ou volage,
A ses accens ne répond pas.
Calmez ses alarmes cruelles,
Obéissez au tendre Amour ;
Il ne vous a donné des ailes
Que pour hâter votre retour.

Mais j'entends un plus doux ramage,
Une voix répond à sa voix ;
Réunis enfin sous l'ombrage,
Tous deux répètent à la fois :
« Calmons nos alarmes cruelles,
» Goûtons les charmes de l'Amour ;
» Oublions à jamais nos ailes,
» Puisque nous sommes de retour. »

En vain elles chantent, en vain elles espèrent ; le jour s'est écoulé, il faut rentrer dans sa cabane, il faut cacher à sa mère des pleurs que Zilia peut à peine retenir. Mais Thésandre va connaître une douleur plus cruelle encore, la jalousie.

Il revenait à la fontaine, le cœur rempli de joie et d'espérance, lorsque le nom de Zilia, prononcé par plusieurs bergers, frappe son oreille ; il s'arrête, il écoute. Ménalque, amoureux d'elle depuis le dernier printemps, parlait aux pasteurs de son amour pour la bergère ; chacun d'eux souhaitait qu'il en fût aimé,

et ils s'éloignèrent. Un seul enfant resta, s'amusant à cueillir des violettes et à chanter ces couplets :

A LESBIE.

Tu m'aimes encor, ma Lesbie!
Tu me caches en vain ton cœur;
Ton dépit, ta coquetterie,
Sont les preuves de mon bonheur.
Tu feins d'être ailleurs occupée;
Me blesser est ton seul projet;
Mon âme n'en est point trompée,
On aime tant celui qu'on hait.

Ah! si tu m'étais inconstante,
Me nommerais-tu mon rival?
Si tu n'étais qu'indifférente,
Pourrais-tu me traiter si mal?
En te voyant moins de colère,
Mon cœur serait plus alarmé;
Mais ton dépit ne peut se taire,
Tu te plains, je suis donc aimé.

Thésandre attendait avec impatience que le petit chevrier finît sa chanson; il l'aurait même interrompu, mais il hésite entre le désir de savoir et la crainte d'apprendre. Enfin l'inquiétude l'emporte : « Joyeux enfant, dit-il, connaissez-vous la bergère Zilia? » « Oui, répondit le chevrier, c'est la plus belle de notre ha-

meau, et bien souvent je lui porte des fleurs. On dit qu'elle va épouser Ménalque, et j'en suis content; car il est beau comme elle, il fait bien les vers, et a de nombreux troupeaux. » Thésandre ne l'entendait plus, tant sa douleur était profonde; son cœur cessait de battre, il se sentait près de mourir. Sortant tout à coup de sa rêverie pénible, « Voulez-vous, dit-il, gagner la pannetière qui pend à mon côté? » « Volontiers, » dit le chevrier, sautant de joie. « Eh bien! portez cette houlette à la belle Zilia; vous lui direz que c'est de la part du berger du saule; qu'elle peut, le jour de son mariage, la donner à Ménalque. » Et alors, avec la pointe de son couteau, il grave ces vers sur l'écorce de sa houlette :

Vous me trompez, il faut que je vous fuie;
Adieu, plaisir, bonheur, amour!
Puissiez-vous ne jamais connaître, à votre tour,
Le mal que fait la perfidie!

L'enfant, exact à remplir sa promesse, remit la houlette à Zilia; elle a lu, mais trop tard, les vers tracés sur le frêne. Seule avec Olinthe, elle se plaint de l'absence et de l'injustice de Thésandre. S'il est affreux de soupçonner ce qu'on aime, il est plus cruel encore d'en être accusé, surtout quand l'éloignement prive de toute justification; mais séparés, comment s'entendre? Olinthe, consultée, imagine un stratagème ingénieux.

« Viens, dit-elle à son amie, suis-moi jusqu'au bord de la rivière; ses flots conduisent à la demeure de ton amant; chaque jour, nous a-t-il raconté, il se repose près de son père, sous les peupliers dont la rivière baigne le pied. Trace un mot de réponse sur ce ruban qu'il t'a donné; nous l'attacherons ensuite à ta corbeille d'osier, et nous la confierons au courant de l'onde; Thésandre l'a vue à ton bras, il l'a admirée, il la reconnaîtra bientôt. » Zilia hésite, rougit; Olinthe la presse; elle se décide, pose à terre sa corbeille, retire de son sein le ruban rose qu'elle a reçu, et trace avec ses cheveux cette réponse :

A THÉSANDRE.

C'est moi seule qui suis trahie,
J'étais fidèle à votre amour;
C'est vous que j'accuse, à mon tour,
D'inconstance et de perfidie.

Bientôt le ruban environne l'anse d'osier et voltige, quoique solidement attaché. La corbeille est posée légèrement sur les paisibles flots, qui l'entraînent. Les bergères la voient s'éloigner; un coup de vent la fait balancer, Zilia s'alarme; un jonc l'arrête, elle pâlit; un autre coup de vent la détache, Zilia respire; une touffe de roseaux la cache à ses regards, elle jette un cri; elle reparaît, la bergère embrasse Olinthe. Un

détour de la rivière la lui dérobe entièrement; Olinthe croit ou prétend la voir encore; Zilia l'espère.

Vous croyez Thésandre bien loin? oh! fuit-on longtemps ce qu'on aime? De quelle surprise, de quelle joie furent saisies les deux bergères, en le trouvant près de la fontaine! Après s'être mieux entendus que bien expliqués, il fut convenu que Zilia parlerait à sa mère, qui souvent faisait l'éloge de Ménalque. Olinthe devait mener Thésandre chez un de ses frères, qui le recevrait avec joie. Zilia redira le lendemain à Thésandre ce qu'aura répondu sa mère. Jamais jour ne passa plus vite que celui-ci. On se sépara avec peine; mais tant d'espérance restait au fond des cœurs, qu'elle embellit jusqu'aux adieux.

Hélène, au retour de sa fille, parut triste et préoccupée, Zilia n'osait lui parler; mais quelle fut son inquiétude quand sa mère, en l'embrassant, lui annonça qu'elle voulait l'entretenir le lendemain avant qu'elle conduisît aux champs ses brebis. Que peut-elle avoir à lui dire? son mariage avec Ménalque serait-il décidé? sait-elle qu'un autre berger a touché son cœur? croit-elle que Zilia a voulu le lui taire? soupçonne-t-elle sa confiance? Que de pensées cruelles! que la nuit va lui sembler longue! comme elle se trouble en voyant renaître le jour! Elle se lève en tremblant, et d'un pas timide va chercher sa mère. En voyant sur son visage les traces des larmes, Zilia se demande avec effroi si c'est elle qui les a fait couler. « Viens, ma fille, lui dit

tristement Hélène, viens sous ces ormeaux, c'est là que je vais te faire le récit de mes malheurs; viens ma bien-aimée. » Zilia baise avec respect la main que lu tend sa mère, et la suit, respirant à peine. « Tu vois, reprit Hélène, ces deux ormeaux dont la séve est confondue, et qui n'offrent qu'une seule cime; hélas! ils furent long-temps les objets de mes soins et mes seuls amusemens. Ton père et moi nous les plantâmes dans notre enfance; rapprochant leurs premières branches, ils s'unirent avec le temps, et seront toujours unis. Ici nous venions chaque matin, nous y revenions chaque soir. Cultiver le gazon, le semer de fleurs, c'étaient nos plaisirs. L'âge vint troubler le calme de nos cœurs; l'amour succéda à notre amitié enfantine. J'étais rêveuse, ton père soupirait; nous nous taisions, nous n'étions plus gais, quelquefois même nous nous évitions tous deux. Je rougissais à son approche, la mienne le rendait interdit; enfin nous avions cessé d'être heureux. Je ne sais par quel mouvement secret je conduisis ma mère sous ces ormeaux dans le même instant où il y menait son père: surpris de nous voir, nous fûmes tous deux déconcertés; nos bons parens sourirent de notre embarras : ce sourire me fit embrasser ma mère; pour ton père, il tomba à leurs genoux. « Voyez, dit-il, ces ormeaux amoureux, tels sont nos cœurs; rendez heureux vos enfans. » « Soyez bénis, dirent-ils, soyez heureux, et puisse votre bonheur croître comme ces ombrages! » Bientôt

nous fûmes époux, et ces arbres chéris reçurent chaque jour nos sermens. Tu naquis, ma fille, pour resserrer encore nos nœuds, et j'étais trop fortunée. Mais, hélas! que la félicité de l'homme est passagère! Après la plus abondante moisson, pendant laquelle il s'était livré au travail avec trop d'ardeur, ton père, attaqué d'une maladie violente, allait expirer dans mes bras. J'invoquais en vain le ciel, en vain j'appelais tous les secours de l'art, il ne pouvait plus vivre que quelques instans. Mais viens, ô ma fille! viens dans mes bras, la douleur m'empêche d'achever. » Zilia presse sa mère sur son cœur, la couvre de ses baisers et de ses larmes; sa voix fait entendre tout ce qu'elle sait de plus doux. Jamais une main aimée n'essuie vainement nos pleurs: Hélène se calme, et poursuit ainsi son récit. « Hélas! près de mourir, il prononça ces derniers mots : « Je t'aime trop tendrement pour ne pas regretter la vie; mais Dieu me rappelle à lui. Calme ton désespoir, songe à vivre pour notre enfant; qu'elle soit heureuse comme nous et plus long-temps que nous! Promets-moi seulement, ô ma bien-aimée! de venir chaque jour sous nos ormeaux donner à ton époux, à ton amant, un souvenir et un regret. Promets-moi de ne jamais t'en éloigner, de cultiver le gazon et les fleurs que nous y plantâmes dans notre enfance, et de transmettre à Zilia ce soin religieux. » J'en prononçai le serment; il le reçut, et expira. Depuis cet affreux moment tu sais, ma fille, si j'ai manqué un seul jour à venir prier

et gémir, au coucher du soleil comme au lever du jour. J'ai voulu épargner à ton âge serein ce récit pénible; mais bientôt l'Hymen t'appellera sous ses lois : déjà plusieurs bergers aspirent à te plaire, et tu peux choisir parmi eux. Je ne forme qu'un désir, c'est que l'Amour ne t'enlève point à notre hameau; tu connais le serment qui m'y attache, il faudrait nous séparer! Que deviendrais-je, ô Zilia! dans ma demeure solitaire? veuve inconsolable, mère abandonnée, bientôt il me faudrait mourir; et à qui pourrais-je transmettre le soin de ces fleurs et le dernier vœu de ton père? Je n'exige point que tu épouses Ménalque; non, ton choix ne sera pas contraint; mais s'il sait te plaire autant qu'il t'aime, ta mère croira encore retrouver le bonheur. » A ces mots Hélène embrasse sa fille, et la laisse libre de se livrer à ses réflexions, ou plutôt à sa douleur.

Zilia, le cœur oppressé, va lentement chercher Olinthe; elle a vu Thésandre, il s'abandonne à l'espérance, il attend à la fontaine; que va-t-elle lui dire? Les deux amies craignent de le revoir, et pourtant il le faut bien. Appuyée sur Olinthe, pâle, et son beau visage baigné de larmes, Zilia arrive au rendez-vous, et Thésandre, d'un seul regard, a deviné tout son malheur; plus mourant qu'elle, il est tombé sur le gazon; Olinthe les console, les rassure, les encourage; l'amitié lui prête tout le pouvoir de l'espérance. Enfin Zilia a répété le discours de sa mère. Olinthe lève le

seul obstacle qui se soit présenté; Thésandre viendra habiter le hameau qu'elle ne peut quitter; mais il s'écrie : « Et mon père, mon vieux père, qui prendra soin de lui? ah! me punisse le ciel si je l'abandonne! » Plus d'espoir, mais ils s'aimeront avec constance. Vains projets de l'amour; Zilia peut-elle désobéir à sa mère? Thésandre pourra-t-il résister à la volonté paternelle? Ils seront malheureux, voilà le seul serment qu'ils osent faire. Ils le répètent sans cesse, en versant d'abondantes larmes.

Peindrai-je leurs adieux? ah! qui peut peindre les adieux de jeunes amans au désespoir? Olinthe arrache enfin son amie de ce bocage, devenu l'asile de la douleur; Thésandre le quitte en gémissant. Il doit cacher à Philétas le sacrifice qu'il vient de lui faire; son ami seul le plaindra.

CHANT CINQUIEME ET DERNIER.

O divine amitié! toi qui calmas si souvent mes peines, sentiment généreux et consolateur, viens donner quelque repos à ces amans infortunés! viens mêler tes douceurs à leurs tourmens!

Amyntas sait plaindre les maux que fait souffrir l'amour; il partage ceux qu'éprouve Thésandre, qui croit les dérober à son père; mais sa pâleur, ses soupirs, le secret ennui qui le dévore, l'ont trahi. Le vieillard, alarmé, n'ose interroger son fils; il sait que s'il lui refuse sa confiance, c'est qu'un sentiment l'exige; il se décide à s'en expliquer avec Amyntas. Le jeune homme n'ose être indiscret, et feint d'ignorer le sujet d'une douleur qui semble entraîner Thésandre vers le tombeau. Mais sa rougeur le dément, il veut en vain dissimuler; la franchise est dans son cœur et brille dans ses traits, et Philétas l'admire sur son front qu'elle vient de colorer.

Le bon père alors, malgré le nombre respectable de ses années, veut embrasser les genoux du jeune pâtre, et le conjure, au nom de sa tendresse et de ses cheveux blancs, de lui tout découvrir. Amyntas, qui s'est opposé au mouvement du digne vieillard, s'est prosterné lui-même, baise ses mains vénérables, et

fait en tremblant la révélation qu'il exige. Philétas s'écrie plusieurs fois : « O mon fils! ô mon cher fils! » Bientôt, appuyé sur le pasteur, il marche vers les peupliers; c'est là que presque tout le jour Thésandre, les regards fixés sur le hameau de Zilia, pense à elle. Il est si préoccupé qu'il n'entend ni son père, ni son ami, et se sent pressé dans leurs bras avant de les avoir aperçus.

Philétas lui reproche tendrement sa tristesse, et plus tendrement encore de s'immoler à un père qui ne peut être heureux que de son bonheur. « J'ai assez de force, ajouta-t-il, pour remonter le cours de la rivière; j'ai connu Hélène dans son enfance; j'étais l'ami de son père; demain, oui demain, j'irai lui demander pour toi la main de sa fille. J'habiterai le même hameau qu'elle; ah! puis-je être étranger aux lieux où mon fils trouvera la félicité? » Thésandre muet, attendri, baignait des pleurs de la reconnaissance la main de son père, et pressait celle de son ami. Le reste du jour fut employé à parler de Zilia, à préparer le voyage du lendemain, à former des projets charmans.

Ce beau jour se lève; prêt à partir, Philétas, en embrassant le jeune ami de Thésandre, lui adressa ces paroles : « O mon second fils, car tu l'es pour mon cœur; nous partons, je quitte cette cabane, où j'ai passé mon enfance, ma jeunesse et mes vieux ans. Je ne verrai plus ces arbres que j'ai plantés, et dont la cime est déjà bien haute; si tu revois trois fois l'au-

rore, sans que nous soyons de retour, cette chaumière, ce verger et ce petit bois sont à toi. « Amyntas embrassa le vieillard généreux, sans pouvoir lui répondre. Il le conduit au rivage, l'aide à le placer dans la barque légère, qui s'éloigne trop vite à son gré, et reste immobile sur le rivage.

Amyntas revoit la chaumière avec tristesse; trois longs jours se sont écoulés: « Thésandre est heureux, » dit-il: heureux lui-même du bonheur de son ami, un douloureux souvenir le ramena bientôt à sa mélancolie. « Cabane, où je vais vivre isolé, dit-il, en poussant un profond soupir, devenez le refuge des malheureux, et que la bienfaisance me console des disgrâces de l'amour. » A ces mots ils arrache les fleurs qui décoraient son asile, ornemens superflus au pauvre, importuns à l'infortuné; il multiplie les cyprès, et cet arbre flexible, appelé saule pleureur, dont les faibles rameaux, retombant de tous côtés, semblent succomber à l'accablement. Alors, traînant une pierre blanche à l'entrée du jardin, il y grava cette inscription :

Ici, constant et malheureux,
Gémit un triste solitaire;
Il aima tendrement une beauté légère,
Et ne dut qu'à l'Amour son destin rigoureux.
Vous que poursuit un sort funeste,
A votre voix ce séjour va s'ouvrir;
Le plaisir d'obliger est le seul qui me reste,
Sans lui j'aurais voulu mourir.

Chaque jour accroît le sombre ennui de l'amant trahi; le soin qu'il donne à la culture de son verger, ne peut suspendre le triste cours de ses pensées; l'absence de ses bienfaiteurs lui a enlevé les derniers biens du malheureux, la plainte et la confiance. « Hélas! pensait-il, voilà l'automne qui s'écoule, l'hiver va lui succéder; chaque instant va créer pour moi une privation et un regret: tout va périr, feuillage, gazon; et ces tendres oiseaux, dont les chants adoucissent quelquefois ma misère, je n'entendrai plus leurs voix. Renfermé dans cette cabane déserte, je ne trouverai plus dans la campagne un site heureux qui fasse diversion à ma douleur. Bois touffus, émail des prairies, verdure, vous ne reposerez plus mes yeux fatigués de larmes. Il va venir ce temps, où la nuit s'empresse, où le jour se fait attendre, où la nuit est répandue sur toute la nature; Amyntas sera seul, hélas! »

Déjà la sensible fauvette,
Digne d'un sort moins rigoureux,
Fait à l'amant qu'elle regrette,
En mourant, ses derniers adieux.
Une mort douloureuse et lente
Moissonne le chantre des bois,
Et la tourterelle expirante
Gémit pour la dernière fois.

Le premier poëte fut sans doute un amant isolé et malheureux. Le besoin d'épancher sa peine dans la solitude, la lui fit raconter aux bocages et aux montagnes; l'écho en répéta les derniers sons, et cet accord harmonieux lui donna l'idée de la rime.

Un jour, après avoir contemplé de loin la nouvelle habitation de ses généreux amis, Amyntas regagnait tristement sa demeure; sa chèvre vint au-devant de lui, en témoignant à son maître une affection vive et joyeuse. Touché de ses caresses, il lui présente des herbes choisies; mais elle les refuse, marche devant lui, bondit, revient, semble l'inviter à la suivre. Amyntas lui obéit en souriant, et arrive avec elle dans sa cabane; il est frappé de surprise en apercevant sur sa table un joli chapeau de paille, une corbeille d'osier; il s'approche, un ruban sort de la corbeille, il porte le nom de Thésandre; quelques reproches d'amour, tracés avec des cheveux, l'étonnent. Mais d'où vient cette corbeille? Qui l'a déposée dans sa cabane? Il regarde autour de lui, sa chèvre sort en bondissant; il la voit courir vers une jeune fille qui se repose sous l'ombrage; il la suit; ah! que devient-il, quand il reconnaît Silvie? Il veut la fuir, ses genoux fléchissent, il tombe sur le gazon. « Par pitié, s'écria-t-il, par pitié, éloignez-vous. » Silvie tremblante veut se jeter dans ses bras; Amyntas la repousse encore : « Vous, dit-il, vous dans ma retraite! Venez-vous, cruelle, jouir de mes douleurs, augmen-

ter des tourmens qui sont votre ouvrage? » « Non, non, répondit Silvie, tu m'as crue coupable, je n'étais qu'obéissante et infortunée ; tu m'as crue volage, et je te suis fidèle. » « Fidèle ! tandis qu'Érasme..... Érasme est l'époux de Doris, et j'aime toujours Amyntas. » Le berger se relève, presse Silvie sur son cœur, et lui demande le récit de cette aventure.

Silvie reprit ainsi : « Tu dois te rappeler que notre dernier entretien fut interrompu par mon père ; je rejoignis Érasme et je lui dis : Érasme, vous êtes jeune et beau, vous possédez de gras pâturages; plusieurs bergères, plus jolies que moi, soupirent et rougissent en vous voyant. J'aime Amyntas, qui ne possède rien que mon cœur ; je le préfère au plus riche berger des hameaux. Je n'ose le dire à mon père, il nous séparerait pour toujours ; il ne tient qu'à vous de m'épargner bien des peines. Je vous entends, me répondit-il, soyez tranquille, je ne ferai point votre malheur. En effet, il dit à mon père qu'il aimait depuis long-temps Doris, qu'une de ces querelles assez communes entre les amans l'avait décidé à renoncer à elle, mais qu'ils s'étaient réconciliés, et je crois qu'il a dit vrai ; mon mariage fut rompu.

» Ton absence inquiéta tout le monde, et mon père alors devina le secret de nos cœurs; mais tu étais loin de moi, je ne pouvais pas être affligée par d'autres chagrins.

» Tu as sans doute entendu parler de l'orage qui a

ruiné notre hameau; il fut tel que notre cabane, entraînée par l'inondation, est détruite. Nos troupeaux furent submergés, nos arbres déracinés, la moisson perdue; enfin il ne nous resta ni bien ni asile.

» Mon père supporta péniblement ce revers; il quitta ce village désolé, et où il avait vécu dans l'abondance, pour se réfugier avec moi, chez un de nos parents, qui est pêcheur. Là il travaille et gagne sa vie: pour moi qui, en te perdant, avais tout perdu, j'étais insensible à cette nouvelle infortune; j'aidais mon père, et je travaillais pour lui avec zèle, contente d'adoucir son sort et de te garder mon cœur.

» Hier, en retirant nos filets, j'y trouvai une corbeille qu'ils avaient arrêtée; je lus le nom de Thésandre et des reproches d'amour, qui m'apprirent que tu n'étais pas le seul amant jaloux et injuste. Je sentais si vivement le malheur que cause un soupçon de ce qu'on aime, que je résolus de raccommoder ces amans.

» Je demandai la demeure de Thésandre, on m'indiqua celle-ci; je lus avec émotion ces vers gravés sur une pierre, à quelques pas de cette cabane; je crus y reconnaître ta main: le cœur me battait, j'entrai pourtant, sans oser concevoir aucune espérance. Je plaignais le berger malheureux qui habitait cette retraite, je me faisais une douce joie de terminer ses peines; mais l'Amour a permis que ce bonheur que je voulais donner, fût le mien. »

Amyntas, mille fois heureux, couvrait de baisers

les mains de Silvie; toutes ses peines sont oubliées : Amour! Amour!

Amyntas conduisit sa maîtresse dans sa cabane; et, la faisant approcher de la fenêtre, il lui dit : « Vois, ma Silvie! je suis riche à présent; cette chaumière, ce jardin, ce verger, ce petit bois nous appartiennent, grâce à la générosité de Thésandre et de Philétas : allons chercher ton père; qu'il nous unisse! et qu'il vienne habiter avec nous! »

Ils partent et arrivent promptement; l'Amour a des ailes. Damette, d'abord étonné, mais adouci par le malheur, consentit à leur union; aussitôt qu'elle fut célébrée, ils se réunirent dans la chaumière d'Amyntas.

Le jeune époux, au sein même du bonheur, ne peut oublier l'amitié; amant fidèle, il est ami sensible. Les vertus aiment à se trouver ensemble; dans le cœur où nous en trouvons une bien vraie, soyons sûrs qu'elle n'est pas seule.

Après avoir fait part à Damette de tout ce qu'il doit à Philétas et à Thésandre, il annonce qu'il va raconter son bonheur à ceux qui ont calmé et secouru son malheur. Ce projet fut approuvé, Damette et Silvie voulurent être du voyage. Ils partent tous; la corbeille n'est point oubliée; Silvie, en arrivant, l'offre à Zilia, qui rougit en la recevant. Philétas et Thésandre revirent Amyntas avec transport, partagèrent sa joie, et l'augmentèrent encore, en lui disant que Zilia et Thésandre seraient mariés après les vendanges.

L'automne était belle et abondante ; déjà le gai villageois compte ses tonneaux; on entend le bruit du maillet, rassurant les cercles que la chaleur a desséchés ; le pressoir attend les raisins. Bientôt les petites forêts de vignes se remplissent de vendangeurs et de vendangeuses; ils chantent plus encore leurs plaisirs que leurs richesses, et semblent plus empressés de donner que de recueillir. Thésandre, Zilia, travaillent avec ardeur; à chaque canton vendangé, ils se disent, le beau jour approche; et eux seuls, sans doute, se plaignent de l'abondance.

Enfin les ceps dépouillés n'offrent plus qu'un feuillage jaunissant ; Philétas presse Hélène de fixer le jour du bonheur de son fils, on choisit le plus prochain. Silvie et Amyntas voulurent être de cette heureuse fête. L'aimable Olinthe, qui avait redouté l'amour, n'avait pu refuser son cœur à Ménalque, et devait s'unir à lui au même autel que son amie. L'Hymen, qui fait rarement deux heureux, s'applaudit de la double chaîne qui assura leur félicité.

Damette, Amyntas et Silvie, retournèrent dans leur cabane ; mais au printemps et à l'automne, ils se réunissaient à leurs amis. Ils vécurent tous heureux et fidèles ; leurs enfans eurent leurs vertus et leur bonheur.

FIN.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	pages
Clio a ses soeurs, Poème dédié au Roi, ...	1
La mort de Sapho, ...	9
La mort de Lucrèce, ...	15
Achille et Déidamie, ...	19
Épître a madame Verdier, ...	47
Réponse de madame Verdier, ...	50
Épître a Sophie, ...	51
Épître a mon oncle Marsollier Desvivetières, . .	55
Épître a m. le chevalier Charles de Pougens, . .	57
Épître a mon Tricot, ...	62
La Jalousie, ou la Savonnette, ...	64
La Maison du Soldat, ...	67
Grigor et Xénia, ...	83
Fleurette, ...	94
Flore, la Rose et la Marguerite, ...	104
Réponse a m. M***, ...	106
Invocation badine a Thalie, ...	107
Épitre a m. Baour-Lormian, ...	109
Vers sur ma sortie de Prison, ...	112
Réponse de mon Mari, ...	115

pages

LA VIOLETTE, ... 117

LA VIOLETTE AU LIS, ... 119

IMPROMPTU A LOUIS XVI, ... 122

ÉPÎTRE SUR LA JOURNÉE DU 31 MARS 1814, ... 123

A MA PETITE-FILLE EMMA, ... 128

ÉLÉGIE SUR LA MORT DE S. A. R. LE DUC DE BERRY, . . 129

ÉGLOGUE SUR LA NAISSANCE DE S. A. R. LE DUC DE BORDEAUX, ... 135

ODE ANACRÉONTIQUE A MADAME LA BARONNE DE STAEL, . 140

COUPLETS POUR LA FÊTE DE MADAME LOUISE, PRINCESSE DE BOURBON-CONDÉ, ... 141

LE CLUB DES ÉGOÏSTES, Proverbe, ... 143

RÉPONSE AUX VERS DE LEBRUN, ... 168

LE PARI, Épithalame, ... 169

VERS A M. DU TREMBLAY, ... 171

FABLES.

LE PAON, LE DINDON ET L'OIE, ... 173

LE CHIEN ET LE LOUP, ... 175

CLORIS ET LA GUÊPE, ... 177

LE LION ET LE BELIER, ... 180

L'ÉPAGNEUL ET LE CAMÉLÉON, ... 181

L'AIGLE ET L'ASSEMBLÉE DES ANIMAUX, ... 183

LE PAPILLON ET LE COLIMAÇON, ... 185

MES GOUTS, ... 187

pages

INVOCATION A L'AMOUR, ... 189

A PHILIS, ... 191

L'INCERTITUDE, ... 193

LA CORBEILLE DE FLEURS, ... 195

ROMANCES.

LE FRÈRE DES ORDRES GRIS, ... 199

LE PRINTEMPS, ... 201

BAZINE ET BERTHILIE, ... 203

LA ROCHE SOMBRE, ... 205

L'INDIFFÉRENCE, ... 207

LA TOURTERELLE, ... 208

A CLÉMENTINE, ... 209

LE DÉPART D'ÉCOUEN, ... 211

LES ADIEUX, ... 213

CHANT GUERRIER, ... 215

CHANSON, ... 217

VAUDEVILLE, ... 219

RONDE VILLAGEOISE, ... 221

LA MORT D'AMALAFROY, ... 223

BOUTS-RIMÉS, ... 224

ZILIA, Poème pastoral, ... 225

FIN DE LA TABLE.

Toutes les Romances contenues dans ce Recueil, paraîtront incessamment, mises en musique avec accompagnement de forte-piano, par le fils de l'auteur des paroles.

ERRATA.

Page 131, vers 17, *au lieu de* ses, *lisez* ces.

Page 162, vers 2, *au lieu de* j'obtiens, *lisez* j'obtins.

Page 166, vers 6, *au lieu de* bien, *lisez* gai.

Page 168, après la 2e ligne du titre, ajoutez : *Contre les femmes auteurs.*

Page 189, avant-dernier vers, *au lieu de* rougis, *lisez* rougit.

Page 249, ligne 6, *au lieu de* du, *lisez* le.

Page 264, 2e ligne, *au lieu de* Silvanire, *lisez* Lucette.

Page 273, 16e ligne, *au lieu de* frêne, *lisez* saule.

CLIO A SES SOEURS, Poème dédié au Roi,
LA MORT DE SAPHO,
LA MORT DE LUCRECE,
ACHILLE ET DEIDAMIE,
EPITRE A MADAME VERDIER,
REPONSE DE MADAME VERDIER,
EPITRE A SOPHIE,
EPITRE A MON ONCLE MARSOLLIER DESVIVETIERES,
EPITRE A M. LE CHEVALIER CHARLES DE POUGENS,
EPITRE A MON TRICOT,
LA JALOUSIE, OU LA SAVONNETTE,
LA MAISON DU SOLDAT,
GRIGOR ET XENIA,
FLEURETTE,
FLORE, LA ROSE ET LA MARGUERITE,
REPONSE A M. M***,
INVOCATION BADINE A THALIE,
EPITRE A M. BAOUR-LORMIAN,
VERS SUR MA SORTIE DE PRISON,
REPONSE DE MON MARI,
LA VIOLETTE,
LA VIOLETTE AU LIS,
IMPROMPTU A LOUIS XVI,
EPITRE SUR LA JOURNEE DU 31 MARS 1814,
A MA PETITE-FILLE EMMA,
ELEGIE SUR LA MORT DE S. A. R. LE DUC DE BERRY,
EGLOGUE SUR LA NAISSANCE DE S. A. R. LE DUC DE BORDEAUX,
ODE ANACREONTIQUE A MADAME LA BARONNE DE STAEL,
COUPLETS POUR LA FETE DE MADAME LOUISE, PRINCESSE DE BOURBON-CONDE,
LE CLUB DES EGOISTES, Proverbe,
REPONSE AUX VERS DE LEBRUN,
LE PARI, Epithalame,
VERS A M. DU TREMBLAY,
FABLES.
LE PAON, LE DINDON ET L'OIE,
LE CHIEN ET LE LOUP,
CLORIS ET LA GUEPE,
LE LION ET LE BELIER,
L'EPAGNEUL ET LE CAMELEON,
L'AIGLE ET L'ASSEMBLEE DES ANIMAUX,
LE PAPILLON ET LE COLIMACON,
MES GOUTS,
INVOCATION A L'AMOUR,
A PHILIS,
L'INCERTITUDE,
LA CORBEILLE DE FLEURS,
ROMANCES.
LE FRERE DES ORDRES GRIS,
LE PRINTEMPS,
BAZINE ET BERTHILIE,
LA ROCHE SOMBRE,
L'INDIFFERENCE,
LA TOURTERELLE,
A CLEMENTINE,
LE DEPART D'ECOUEN,
LES ADIEUX,
CHANT GUERRIER,
CHANSON,
VAUDEVILLE,
RONDE VILLAGEOISE,
LA MORT D'AMALAFROY,
BOUTS-RIMES,
ZILIA, Poème pastoral,
FIN DE LA TABLE.